

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, JUIN 1925.

No 10

Notre fête

LE mois de juin 1925 restera, avec la session provinciale dernière, une date mémorable de nos annales nationales. La présente année marquera dans l'histoire de notre province, en quelque sorte, une ligne de démarcation entre deux époques. Avec elle commence une ère nouvelle.

Nous célébrons, en effet, ce mois, la première Saint-Jean-Baptiste reconnue officiellement par la législation comme fête civile et chômée. L'année 1925 est l'aboutissant d'une longue campagne de reveil national et l'aurore d'une période pendant laquelle nous aurons conscience de vivre une vie plus canadienne, plus autonome.

Le 24 juin 1925 nous invite donc à jeter un coup d'œil sur le passé pour nous rendre compte du point d'où nous sommes partis, du chemin qu'au milieu de multiples et formidables obstacles nous avons parcouru ; nous devons aussi regarder bien en face la situation dans laquelle nous sommes présentement, et travailler à donner les mots d'ordre qui feront l'avenir.

* * *

Les Canadiens français ne sont plus cette colonie épuisée, oubliée de la mère patrie et exploitée de ses maîtres, colonie qui, malgré l'héroïsme de ses fils devait tomber écrasée sous le poids du nombre sur les champs de bataille. Ils ne sont plus ces 60,000 colons pauvres et abandonnés de leurs chefs civils en route vers les vieux pays. On ne trouve plus cette vaillante colonie vivant sous un régime nouveau et sous une règle de fer qui veut lui faire abandonner

et sa religion et sa langue. Ils ne sont plus ces proscrits du pouvoir qui réserve toutes les fonctions publiques pour les mercantis et les exploités étrangers. Ils ont vécu la dure époque des luttes constitutionnelles, ont gagné pied par pied leur droit de vivre et leur liberté.

Depuis plus de cinquante années la constitution du pays les a mis sur un pied d'égalité avec les vainqueurs. Ils partagent librement le pouvoir et ont vu quelques-uns de leurs fils atteindre les plus hauts sommets.

Sous la direction, la surveillance et la garde vigilante et inlassable d'un clergé sans pareil, ils ont acquis la science, développé les vertus qui font les individus vigoureux et les races fortes, et fait la conquête pacifique d'une situation intellectuelle que l'on n'ose plus traiter d'inférieure, que l'on traite d'égal à égal et que les gens cultivés savent reconnaître supérieure.

Partis de la pauvreté et de l'éparpillement, les Canadiens ont peuplé de vastes territoires, acquis le sol national. Débarrassés des grandes luttes constitutionnelles, et ayant passé la période où il leur fallait concentrer tous leurs efforts à nous donner d'abord des hommes instruits, ils ont accumulé de petites fortunes et s'en vont maintenant à la conquête économique.

Guidés par des patriotes dont l'histoire inscrira religieusement les noms, les Canadiens français ont peu à peu pris conscience de leur valeur. Ils se sont donné une foule d'organisations qui constituent leurs citadelles de résistance contre tous les envahissements.

* * *

Les Canadiens français possèdent aujourd'hui la province de Québec, ils sont établis en

nombre en Ontario, où une lutte de quinze années les a finement trempés ; au Nouveau-Brunswick, ils peuvent voir l'avenir leur sourire ; dans les autres provinces, ils ont des noyaux considérables, vaillants et bien organisés. Et ils ont versé aux États-Unis une population considérable qui continue leur influence, rend témoignage de leur valeur.

Au Canada, ils jouissent de l'égalité constitutionnelle, dans la Province de Québec leur patron est reconnu officiellement comme patron national. Ils ont de multiples organisations assurant leur autonomie et leur développement.

S'ils le veulent, et Dieu aidant, rien ne peut plus arrêter leur marche vers une vie plus complète.

C'est, en un pâle résumé, ce que consacre la fête nationale officielle de cette année.

Cependant, tout ne va pas parfaitement encore. L'égalité constitutionnelle que nous accorde la constitution du pays, que nous a valu les luttes continuelles de nos pères, en certains domaines, est plus théorique que pratique.

Dans Ontario, nos compatriotes luttent vaillamment depuis quinze années pour qu'on ne fasse pas disparaître la langue française. Au Manitoba, ils luttent depuis plus longtemps encore contre des injustices plus grandes et plus violentes. Dans les provinces de l'Ouest, les Canadiens-français doivent continuellement réclamer le droit à la vie. Dans aucune des provinces dites anglaises, nos compatriotes sont traités en véritables égaux.

Au fédéral même, il nous faut continuellement réclamer pour obtenir une nomination, un document français. On n'a pas encore compris que la constitution fait du Canada un pays bilingue.

Ces oublis nous causent un tort considérable chez nous et à l'étranger, où notre apparence unilingue nous fait passer pour un peuple assimilé.

Des courants délétères cherchent à s'infiltrer chez nous et nous devons leur opposer de multiples digues.

Ils nous reste donc à décider bien fermement que l'avenir sera la suite du passé ; c'est-à-dire une marche continue et ordonnée vers une vie plus entière.

Pour cela, nous devons donner tout l'appui qu'il nous est possible de consacrer à l'encou-

agement, à la consolidation des groupes éloignés et qui livrent pour nous des luttes héroïques. Nous devons encore travailler à assurer le respect de la constitution, la reconnaissance pratique de l'égalité des races.

Le plus clair de nos efforts doit être réservé à l'organisation et à la consolidation de nos forces naturelles : la famille, la paroisse, la profession, la race.

Toutes ces forces nous les possédons à un degré rare et nous serions coupables de ne pas les développer !

Que le mot-d'ordre soit donc de consolider toutes les forces qui nous font ce que nous sommes et qui peuvent le mieux nous assurer de le demeurer.

Thomas POULIN.

Casse-tête

J'ALLAIS avoir douze ans. J'étais, depuis trois mois, élève au Collège Sainte-Marie, quand se produisit un de ces mille petits événements d'une vie d'élève, qui eut, cette fois, sur la mienne, un tel contre-coup, qui me fit une impression si forte, que je suis certain d'en avoir gardé le souvenir le plus fidèle jusque dans les moindres détails.

C'est cet incident, en soi bien minime, on le verra, qui commença de m'ouvrir les yeux sur le monde des réalités qui ne sont pas évidentes, qui me fit distinguer entre ce qu'on dit de sa pensée et ce qu'on en garde pour soi, entre l'impression profonde et la physionomie impassible, qui me fit découvrir ou tout au moins soupçonner, derrière les visages des gens et aussi des choses, les âmes, les âmes avec leur vie, leurs mystères, leur langage à part, leurs étranges communications sans parole, faites de pressentiment et de divination.

Revenons donc tout de bon à cet heureux temps où nous étions si fiers d'être en Sixième, le premier degré de cette longue échelle, si longue, si haute, pour de petits bonshommes de douze ans, quoiqu'elle n'ait que six échelons, et dont le sommet tout nimbé s'appelle la Rhétorique... Si fiers de savoir trois mots de latin, de répéter avec des airs entendus et suffisants, ces termes savants : versions, thèmes, cas, paradigmes, déclinaisons.

Notre professeur, le Père Drèves, était assez jeune, vingt-six ou vingt-sept ans, tout au plus, plutôt petit, le teint pâle, noir de cheveux, aux traits énergiques et accentués, avec des

yeux presque noirs, oh ! ces yeux qui vous regardaient tout droit, en plein et jusqu'au fond ! Ce regard point du tout dur ni méchant, mais ferme, volontaire et prenant. On le sentait, ce regard, descendre, descendre en soi et venir faire : Toc, toc, jusqu'à la porte de la conscience, rien que pour dire un simple : " Eh bien... ? " qui la bouleversait de fond en comble. Il faut dire d'ailleurs que notre classe de trente-cinq bons petits diables — oui, bons, certes, mais diables encore plus — avait bien besoin de cette rude poigne et de ce regard qui médusait pour être, je ne dirai pas tranquille et silencieuse, mais au moins disciplinée et même travailleuse.

Un jour, à propos de je ne sais plus quelle histoire, où un drôle s'était entêté à nier toutes les évidences, le Père avait lancé une de ces apostrophes qui donnaient le frisson :

" On est indulgent pour des gamineries, — c'est de votre âge ; — mais les menteurs et les fourbes on les méprise, et les mauvaises têtes, on les casse !... "

La peur passée, le mot fut répété, devint légendaire. La manie des surnoms de collègue s'en empara et le P. Drèves s'appela désormais — en sourdine bien entendu et pour les initiés — " Casse-tête ".

Légendaire aussi certain petit cahier jaune, au dos de percaline rouge, toujours le même, disait la légende, depuis que " Casse-tête " — pardon — que le P. Drèves était professeur. Il y tenait, jour par jour, le compte exact des notes de travail et de conduite et aussi des pénitences ; ou plutôt non, car elles étaient très rares, les pénitences, mais des " aide-mémoire ", comme il les appelait : devoirs à refaire, leçons à transcrire, etc.

Nous ne pouvions pas appeler cela des punitions, non, mais des " aide-mémoire ". Il y tenait, et je comprends maintenant combien sa finesse d'éducation avait raison. La punition, c'est le châtiment, le coup de fouet qui humilie et qui fait mal, qui, s'il est fréquent, décourage ou indispose et fait naître plus de rancœur que d'amendement. Il n'en voulait pas. Tandis que l'" aide-mémoire " — qui n'en différait guère, à vrai dire, que par le nom ; mais à cet âge, n'est-ce pas tout ? — c'était aussi le coup de fouet, mais le coup de fouet qui réveille, excite et appelle le coup de collier. Il s'entendait d'ailleurs à les distribuer avec une nuance de malice qui les faisait sentir et prendre au sérieux aux plus insoucians, et avec une imperturbable bonne humeur qui les faisait recevoir de même et rassurait les timides vite découragés. La bonne humeur ! c'était le mot d'ordre de la classe. Il ne pouvait pas voir de visage sombre ou ennuyé. Il nous voulait gais et pleins d'entrain comme lui.

Or, un beau jour, je m'étais attardé en classe pour rouler une carte de géographie, lorsque,

sur l'estrade, là, sous le bureau du P. Drèves, j'aperçois — non mais, devinez quoi — le carnet, le carnet des notes, le fameux carnet jaune ! Comment était-il là ? Je ne sais ; tombé, sans doute, par mégarde. Comme un éclair, jaillit dans la cervelle malicieuse toujours en éveil, la très pendable pensée de le prendre pour effacer les " aide-mémoire " encore à mon passif et améliorer d'autant les notes de la semaine. Sans songer le moins du monde à l'indélicatesse du procédé, je fourrai le carnet, non pas dans ma serviette avec mes livres, mais sous ma blouse, et, tout gaillard d'avoir joué un si délicieux tour, je fus rejoindre les autres qui entraient à l'étude.

En homme prudent et avisé qui n'en est pas à son premier coup, je décidai de n'y toucher qu'à la maison, à l'abri de tout regard et même de n'en rien dire à personne, par crainte d'une indiscretion qui eût pu tout compromettre. Il serait toujours temps de raconter la bonne histoire après, si le coup réussissait.

Tout en faisant mon thème à l'étude, et plus tard, à la maison, pendant le dîner, tandis que Père et Mère parlaient d'affaires, je me réjouissais déjà des belles notes que j'allais m'octroyer pour après-demain, — nous étions à jeudi — pas de trop belles, pourtant, pensai-je, pas des maximums partout, par exemple, comme l'aurait fait le premier imbécile venu, pour faire éventer la mèche, non, juste assez pour atteindre la carte dorée. La fameuse carte dorée, objet des plus fermes résolutions du dimanche et qui, hélas ! était perdue parfois dès le mardi, même dès le lundi et qui, aux meilleures semaines, ne tenait guère jusqu'au vendredi, cette fois, je l'aurais !

— Oui, mais, de quel droit ? se mit à murmurer en moi quelqu'un que je connaissais fort bien et qui venait toujours se mettre en travers des plus beaux plans.

J'essayai de me tranquilliser :

— Bah ! si on voulait toujours faire attention à tout cela !... D'ailleurs ce n'est qu'une farce, une bonne farce. Et puis mon Dieu !

Le dîner fini, au lieu d'aller, selon mon habitude, muser par la maison, regarder le domestique qui donne à manger aux chiens, ou encore éblouir Nisette, ma cadette de deux ans, par le récit des prouesses de la récréation ou des derniers échanges de timbres-poste, je filai, tout de suite, avec le fameux carnet, dans la chambre où je faisais mes devoirs.

A peine assis sur le coin de ma chaise, vite, je l'ouvris et feuilletai pour trouver la page de la semaine.

Tiens... je ne vois pas de notes ; au lieu de cela, des choses que je ne comprends pas, des bouts de phrase de latin, comme des prières, des dates :

" 22 Septembre. Fête de mon Père... combien différentes de celles d'autrefois !... J'ai tant

prié pour lui ce matin...” Et puis de longues histoires que je ne saisis pas bien. On dirait quelque chose comme ce que j'écrivais dans la ferveur de la retraite, quand je rédigeais la longue liste de mes résolutions. Il n'y a pas à dire, ce n'est pas ce cahier-là ; je me serai trompé.

A ce moment, un titre me frappe : “ 6 Décembre. Mort de père de Jacques Arnaud.” Et de suite, je me souviens. En effet, il y a un mois, le père d'un élève de Cinquième, Jacques Arnaud, était mort subitement, la nuit du 6 Décembre justement ; quelles tristes étrennes!... Mais bien vite, la voix de tantôt se fit impérieuse : — Tu ne peux pas. Tu ne peux pas lire cela. Ce n'est pas à toi. Ce sont des secrets, ce serait mal de les lire, c'est comme si c'était voler. Non, tu ne peux pas, tu n'as pas le droit...

J'étais ému. Le cœur me battait à rompre. L'avertissement cinglant de ma petite conscience, droite encore, de bon gamin, criant à la mauvaise action, m'avait fait repousser le carnet presque avec horreur ; mais, reste de faiblesse, commencement de concession, de pourparler fatal avec la tentation, je tenais le doigt pour marquer la page et j'hésitais à fermer le livre tout-à-fait. Cela me perdit.

“ Mais qu'est-ce que le P. Drèves peut donc bien avoir écrit là, à la mort de M. Arnaud?... Une ligne seulement, quelques mots, pour me rendre compte, et puis je serai tranquille et ce sera tout ”.

La curiosité l'emporta. Je rouvris le carnet et je lus une phrase, puis deux, puis toutes sans m'arrêter. L'écriture hâtive et difficile à déchiffrer, pleine d'abréviations, destinée évidemment à n'être lue que par son auteur, enfiévrant ma curiosité et faisant durer l'émotion mauvaise de la tentation à laquelle on cède un peu à la fois.

Mais, à mesure que je lisais et relisais pour comprendre, je tombais des nues. Je voyais là devant moi le P. Drèves tel qu'il est en classe et je ne pouvais m'imaginer que ce fût lui, “ Casse-tête ”, avec ses yeux d'acier, lui, l'homme toujours gai, toujours content, qui avait écrit cela.

Ces choses que je ne comprenais qu'à moitié, mais que je sentais très tristes et très douces, qu'il eût écrit cela ! non vraiment, ce n'était pas possible... Et à mesure que je lisais, un autre Père Drèves se dessinait à mes yeux, avec, à côté de son énergie et sous son apparente froideur, un cœur extrêmement compatissant et délicat, affectueux, maternel pour ses élèves, ces diables que nous étions. Toute ma conception des choses était bouleversée. Décidément je n'y pouvais croire. Non, ce n'était pas possible... D'ailleurs, qu'on en juge plutôt. Voici ces trois pages qui m'ont, depuis, bien souvent trotté dans la tête et que je suis sûr de me rap-

peler à peu près mot-à-mot, tant elles m'ont frappé.

6 Décembre.— Mort du père de Jacques Arnaud.

Le chagrin, la souffrance des autres m'attirent... Quand autour de moi, je vois pleurer, je voudrais toujours en être...

Que de sentiments poignants a soulevés en moi ce malheur !...

Pauvre mère !... Pauvres, pauvres enfants !...

Ah ! étourdis de douze et quinze ans qui gambadez tous les jours à côté de nous sans nous voir, sans nous connaître, si vous saviez...

Si vous saviez quelle place vous tenez dans notre vie, dans nos pensées, dans nos prières, nos inquiétudes !... Quelle affection, quel dévouement nous voudrions vous donner sans compter... jusqu'à la corde...

Que ne puis-je être bon, divinement bon comme je le voudrais !

Douze ans, c'est si tôt pour goûter le malheur !...

Je ne puis pas les voir souffrir... j'ai droit à leur peine... et il me semble que je saurais consoler... Je sais si bien ce que c'est qu'avoir du chagrin ; quand j'en découvre la trace, je devine tout le reste. On dirait que par là j'entre dans la conscience des autres et me mets à vivre à leur place.

Ce soir, mon pauvre Jacques, seul à seul avec ta peine et sans pouvoir dormir, tu vas revivre, heure par heure, toute l'horrible journée. Tu verras toujours, sans pouvoir en détacher tes yeux, le détail prosaïque qui t'a blessé : un effort vulgaire pour soulever le cercueil lourd, la pipe dans la poche d'un porteur, le geste malséant ou simplement indifférent d'un ami... Tu vas entendre et entendre indéfiniment les roulettes grinçantes de la civière, la porte qu'on claque du corbillard, la corde s'éraillant au rebord de la planche du cercueil.

Tu vois maintenant ton pauvre Pape, ces yeux, ce geste, ce ton de voix, tout ce qui fait quelqu'un et par où suinte son âme, tout cela qui était “ lui ”, tu le vois maintenant, tout seul, dans le froid cimetière, à côté d'autres cercueils... Il y fait froid. on entend le vent, le bruit lointain du chemin de fer... Tu penses à ces vêtements qui ne l'ont pas quitté et qui vont périr avec lui. Tu n'oses pas deviner et tu as toujours devant les yeux le lent et patient travail destructeur qui blasphème et salit jusqu'à nous en détourner ce que nous avons le plus aimé sur la terre... — C'est ainsi, penses-tu, que cela va se passer... Et ton cœur bondit, révolté à l'idée d'un pareil sacrilège se raidissant dans un dernier spasme de résistance affolée : — Oh ! non, pas cela, n'est-ce pas... non... Papa... Papa... reviens... vite... près de nous.

Tu vois, mon pauvre Jacques, je devine tout, je comprends tout. Que ne suis-je donc là pour te dire que tu te trompes, que ton père n'est pas mort,

qu'il vit, là-bas près du bon Dieu, qu'il t'entend, te voit, t'aime toujours... que tu peux encore l'aimer, lui faire plaisir, comme avant... que pas une de tes larmes, si elle est résignée, n'est perdue pour lui... que tu reverras, un jour le visage chéri dans la grande maison de famille du ciel.

Que ne puis-je, mon pauvre enfant, te dire toute ma pitié... Ce qu'il me pèse parfois, ce masque de froide réserve!... Il m'est dur — oui, dur aujourd'hui — de n'être que "l'étranger"!

Et pourtant... si... il doit en être ainsi, il est bon qu'il en soit ainsi. Le bon Dieu seul saura tout cela. Et, qui sait? ma peine et ma pitié, plus encore peut-être que mes prières, te mériteront un peu de paix et de consolation...

C'en était trop. J'éclatai en sanglots.

Tout en lisant, j'avais dû, à plusieurs reprises, essuyer les larmes qui coulaient. Cette fois, non, c'était trop triste! Je pleurais, oubliant tout le reste, à cœur que veux-tu. Je pleurais la tête dans le creux de mon bras appuyé sur ma petite table. Et je voyais toujours devant moi, ce pauvre Jacques Arnaud et son père.

J'avais bien été fort remué à l'enterrement; à présent, je comprenais l'épouvantable séparation qu'est la mort. Et je pensais à mes parents à moi, que je devrais aussi quitter un jour! Non, c'était trop horrible. Que deviendrai-je donc, alors? A qui irait-je?...

Et l'image m'apparaissait du P. Drèves, mais d'un P. Drèves transformé, non pas celui que nos espiègleries et notre turbulence avaient rendu sévère et froid, mais le P. Drèves du carnet jaune, le vrai — je le sentais maintenant — celui qui nous aimait et souffrait de ne pas pouvoir se dévouer comme il disait: "jusqu'à la corde". Je me sentais coupable, oh! si coupable envers lui, de l'avoir si peu connu, si mal jugé jusqu'ici et peut-être même de lui avoir, en quelque sorte, fait du tort, de l'avoir changé, d'avoir émoussé la délicatesse de sa bonté et aigri son bon cœur... "Cassette", ce surnom auquel j'avais applaudi, me tintait aux oreilles et me faisait horreur comme un blasphème. Je me sentais coupable, oui, vraiment, un grand coupable, et je pleurais éperdument, et je murmurais: "Pauvre Jacques!... Pauvre Monsieur Arnaud!... Pauvre P. Drèves!..." mêlant dans un même sanglot, toute ma pitié et tous mes remords.

Tout à coup, un bruit de pas me rappelle à la réalité. Mais oui... on vient... C'est mon père.

— André!... Tiens, qu'est-ce que tu as? Pourquoi pleures-tu?... Qu'est-ce qui se passe encore?... Tu as été puni?... Réponds... mais réponds donc!

Dès qu'on avait ouvert la porte, par un sentiment de discrétion tardive mais encore plus farouche que ma curiosité de tantôt, j'avais

saisi le carnet pour le cacher sous ma blouse. Je ne voulais pas qu'un autre lût ces pages qui m'avaient bouleversé. Mon père avait deviné le geste:

— Qu'est-ce que tu caches là?... Montre-moi ce livre.

— Non, Papa, je ne peux pas. C'est au P. Drèves. Ce sont des secrets.

— Des secrets? Qu'est-ce que tu veux dire?... Mais pourquoi les lis-tu, alors? Comment les as-tu?... Ah! par exemple! Où as-tu pris cela?

— Je... je l'ai trouvé... Je ne l'ai pas fait exprès... Je croyais que c'étaient les notes de la semaine...

Et j'achevai, en tremblant, de cacher le carnet sous ma blouse.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes... Pourquoi pleurais-tu ainsi quand je suis entré?

Ceci, c'était encore plus difficile à expliquer. Pour rien au monde je n'aurais voulu livrer les secrets que j'avais si indécemment violés. Je ne savais que répondre. A travers mes sanglots encore mal éteints, je risquai une explication quelconque:

— C'est parce que j'avais peur que tu ne me grondes.

— Mais non, voyons! Dis la vérité. Tu pleurais avant que je n'entre. Pourquoi?... Dis-le...

— C'est parce que... il y avait des choses tristes... sur des gens qui sont morts...

— Ce sont donc des lettres que tu as lues? Eh bien, c'est du joli, mon ami! On trouve un porte-feuille avec des lettres; au lieu de le rendre, on se met, sans plus de gêne, à feuilleter et à lire. Non, vois-tu, c'est malhonnête ce que tu as fait là. Un domestique ne ferait pas cela!

Ecoute. Tu vas prendre ta casquette et reporter immédiatement ce portefeuille au P. Drèves. Et tu lui diras que tu l'as ouvert pour lire ce qu'il y avait dedans. Et tu lui feras des excuses, tu entends, pour avoir lu ainsi ce qui ne te regardait pas. Compris? Allons, en route.

Aller dire, comme cela, au P. Drèves que j'avais lu des choses aussi intimes! non, jamais je n'en aurais le courage.

— Non, Papa, je t'en supplie... Ce n'est pas possible. Je n'oserai jamais... Il sera trop honteux de savoir que j'ai lu cela.

Tout interdit, mon père ne savait que penser. Une frayeur passa dans ses yeux. D'une voix plus inquiète que sévère, il demanda:

— Dis-moi, André, il n'y a rien de mal au moins?

Je bondis comme sous un outrage et avec une sincérité indignée et irrésistible:

— Comment, du mal? Oh! non, au contraire! C'était si beau et si triste!... Mais, je ne puis pas dire...

Rassuré, après une seconde de réflexion, mon père décida :

— Au fait, tu as peut-être raison. Il vaut encore mieux que le Père retrouve ses papiers sans savoir qui les a lus, ni même que quelqu'un a eu l'indélicatesse de les lire. Donne-moi le portefeuille... Donne-le moi, te dis-je.

Et devinant mon inquiétude à mon hésitation, il ajouta, amer :

— Sois sans crainte. Il sera plus en sûreté dans ma poche que dans la tienne, puisqu'on ne peut plus avoir confiance en toi.

Je m'exécutai piteusement et tendis le carnet jaune qui tremblait dans la menotte encore toute humide de larmes. Sur la couverture, pas de nom, mais un mot que, dans ma précipitation, je n'avais même pas aperçu :

“ *In Dies et Horas...* ” *Sainte-Marie*, 18...

— Ah ! c'est cela, dit mon père. Tu aurais dû comprendre que c'était un journal, sans doute, où le Père écrit des notes personnelles, des choses intimes, et que tu n'avais même pas le droit de l'ouvrir. Maintenant, pour ta punition, tu resteras dans ta chambre jusqu'à quatre heures. Les autres t'attendaient. Ils partiront seuls au bois.

Et il s'en alla. Je restai là, hébété, la tête bourdonnant d'idées folles, de craintes et de regrets, et ne pensant à rien.

Quelques instants après, mon père revint avec une grande enveloppe grise, cachetée, contenant le carnet. Pour adresse : un mot : R. P. Drèves.

— Voilà, dit-il, tu déposeras ceci sur le bureau du Père avant la classe, de manière qu'il ne se doute pas d'où cela vient.

— Oh non !

— Tu as compris ? Bon. Et maintenant sache bien que si jamais je te reprends à lire une lettre, un papier, n'importe quoi qui n'est pas à toi, je te conduis moi-même le rendre à celui à qui il appartient et je t'obligerai à avouer ton sang-eûne et à en demander pardon.

Le lendemain étant un Vendredi, la première heure de classe devait être donnée par le professeur de Mathématiques, un laïc : M. Mongy. Et je pensai, en me rendant au Collège, que c'était encore une chance de plus de n'être pas découvert, car le P. Drèves, lui, était souvent en classe longtemps avant nous ; impossible alors, de déposer le carnet sans être vu.

Je m'attardai dans la cour pour laisser entrer les deux compagnons avec lesquels j'avais fait route et à qui j'avais dû paraître, contre mon habitude, bien calme et bien préoccupé. Je m'avançai vers la classe. Le domestique qui préparait les feux, en sortait ; la porte était donc ouverte. Un regard... personne. Quelle chance ! Vite, j'entre, je tire de ma serviette l'enveloppe et la dépose précipitamment sur le coin du bureau, dans l'angle des rebords, pour qu'on ne la vit pas trop. Cela fait, je m'enfuis comme un voleur.

Pendant la messe, je ne pus penser à autre chose : “ Pourvu qu'on ne m'ait pas aperçu !... Pourvu que M. Mongy n'aille pas demander qui a déposé cette enveloppe... ” Je sentais que je rougirais jusqu'à me trahir... Et pourvu encore qu'un autre ne la prenne pas ; cet autre, à qui j'en aurais voulu à mort, que j'aurais haï et méprisé comme un être dégradé, j'oubliais que cet autre, hier, c'était moi !... Et je priais pour que tout finit bien.

La messe terminée, nous entrâmes en classe. Je louchai vers le pupitre. L'enveloppe était toujours là. M. Mongy l'avait seulement un peu écartée pour mettre ses livres. La classe de mathématiques commença... Ah ! bien oui, il s'agissait bien des nombres premiers ! Je me demandais avec plus d'angoisse à mesure que l'heure avançait, comment les choses allaient tourner. Le Père Drèves n'allait-il pas se fâcher comme il l'avait fait une fois, contre un menteur qui avait signé sa carte lui-même ? La loyauté, la délicatesse et la sincérité, il était intransigeant sur ce point. Peut-être allait-il forcer le coupable à se dénoncer. Que faire alors ? que devenir ? Non, jamais je n'oserais !

A ce moment, j'entends prononcer mon nom. On se retourne. Qu'est-ce donc ? Mon Dieu, serait-ce cela ?... Non, heureusement... Et M. Mongy s'impatiente :

— Suivez donc, André Essenay, et vous entendrez quand on vous interroge !

Je dus lui paraître tout drôle, un peu malade peut-être, car il n'insista pas, et interrogea un autre. Peu après, le Père Drèves entra.

Je fus tout surpris, au lieu de la figure tragique que j'attendais, de lui voir son air allègre et plein d'entrain des autres jours. Il ne s'était donc encore aperçu de rien ?... Je respirais. Qui sait, ça passera peut-être comme cela. Tout de même je me dissimulai de mon mieux derrière mon voisin, de devant. Mon cœur battait à rompre.

J'avais remarqué tout de suite, sur le paquet de livre du Père, à la place habituelle le carnet jaune, le carnet de notes, le vrai celui-là. Je devais m'y attendre et cependant j'en fus tout surpris ; encore un peu et j'aurais douté de tout ce qui s'était passé hier, comme si je m'éveillais d'un mauvais rêve. Non pourtant, l'enveloppe grise était là, je le savais bien.

— Recueillez les devoirs, dit le Père en montant à son bureau.

A ce moment, ses yeux tombèrent sur l'enveloppe... Ça y est ! le moment terrible est arrivé ! Machinalement, il prend son canif, ouvre l'enveloppe et en tire le carnet fatal...

Non, de ma vie, je n'oublierai cette minute-là. A l'instant, sa figure se décomposa... il pâlit, un petit tremblement nerveux presque imperceptible au coin des lèvres. Puis, tout de suite maître de lui, il reprit l'enveloppe, vit qu'elle ne contenait rien d'autre, rien que l'adresse laconique sans un mot d'explication.

Il parut réfléchir une seconde, puis très calmement mais toujours un peu pâle et sans jeter un regard sur la classe, — comme s'il ne voulait rien demander, rien savoir — il descendit lentement de l'estrade, ouvrit avec l'anneau de sa clef le dessus du poêle et jeta dans le feu enveloppe et carnet. Puis, tranquillement, il remonta en chaire... et ce fut tout...

J'étais atterré ! Quelle leçon ! Tout brûler ainsi, tout détruire, ces souvenirs, ces pages auxquelles il tenait bien sûr, plutôt que de songer en les relisant jamais, qu'un œil étranger avait parcouru des lignes. Et tout cela, froidement, comme la chose la plus simple du monde ; ce geste, ah ! c'était bien lui, tout entier.

— Voyons nos conjugaisons. Pierre Ghislain commencez : *Audio*, en route.

Et en entendant gronder le feu, je croyais voir à travers la paroi du poêle, le carnet s'animer, se tordre affreusement et les pages flamber, ces pages sur lesquelles j'avais pleuré, ces pages où le bon cœur du Père, débordant d'affection, de pitié et de dévouement s'était, pour une fois, répandu. Oh ! comme cela me faisait mal ! C'était comme si j'avais assassiné, anéanti pour toujours, celui-là même qui les avait écrites, et que je venais à peine de découvrir et que — je le sentais maintenant — que j'aimais et que je vénérerais tant ! Jeter ainsi au feu ce carnet auquel il tenait certainement et se punir ainsi, cruellement, à ma place, c'était bien là une sanglante leçon et, pour moi, un châtement pire que tous les autres.

A mon tour, je fus interrogé. J'étais si troublé que je m'embrouillai dans mes temps primitifs. Je les avais cependant très bien étudiés ; j'en avais eu tout le temps, hier après-midi et j'avais voulu à tout prix les savoir. J'eus mon "aide-mémoire", deux verbes à conjuguer : *Audio* et *Venio*. Vous ne le croirez pas, eh bien, j'en fus content, mais, là, vraiment content, plus peut-être que d'une bonne place. Je sentais bien que l'incident ne pouvait se passer ainsi, que quelque chose me restait sur la conscience et ce m'était un soulagement que de pouvoir expier un peu. Oui, je l'aurais voulue plus forte, la pénitence ; je m'en voulais trop de ce que le Père se fût puni ainsi de ma basse indiscretion.

A l'étude du soir, je travaillai comme jamais, Je fis un devoir splendide. C'était un thème, assez long pourtant, mais je ne passai pas un mot sans l'analyser, sans m'assurer patiemment de sa traduction et de sa forme. Et le soir, bien tard, à la maison, je travaillai à mes verbes. On avait deux jours pour faire les "aide-mémoire", c'était de règle, mais je voulais que le mien fût prêt dès le lendemain matin. *Audio* et *Venio* finis, mon ardeur de réparation n'était pas satisfaite. De ma propre initiative, j'en ajoutai deux autres : *Punio* et *Doleo*. Je ne sais si c'est intentionnellement que je les avais

choisis, mais il est certain que cela me faisait du bien de les répéter. C'est comme si j'avais écrit à chaque forme : "*Punio* : je me punis : *Doleo* : parce que je vous ai fait de la peine".

Le lendemain, le Père rendait compte des devoirs. Le mien, mis à part, arriva le dernier.

— André Essenay : Très bien, devoir correct. Et le Père ajouta :

— Vous n'avez sans doute pas encore eu le temps de transcrire votre leçon d'hier. Je vous en dispense à cause de ce devoir qui est parfait.

Rougissant de gêne et de bonheur, je montrai mon pensum en murmurant :

— Si, Père, j'ai fini.

Je m'avançai vers la chaire. Il parcourut les quatre pages, de plus en plus intrigué.

— Mais pourquoi avez-vous conjugué aussi *Doleo* et *Punio*, demanda-t-il à mi-voix, soupçonnant quelque chose d'étrange.

J'hésitais, je ne savais que répondre. Je levai les yeux vers lui et je sentis les siens, ses grands yeux clairs, ses yeux francs et scrutateurs pénétrer en moi. Et, tout de suite, je sentis, mais je fus certain là, à n'en pouvoir douter, qu'il avait tout deviné, qu'il avait tout compris. Il devait être un peu troublé aussi, car lui qui ne nous tutoyait jamais, il me congédia d'un geste en disant d'une voix éteinte :

— C'est bien, mon petit, va-t-en à ta place.

Il savait tout ! Il m'avait pardonné !...

Je regagnai mon banc presque en titubant. Les autres crurent sans doute que j'avais une fois de plus "carotté" ; fait faire mon devoir par un autre, que sais-je. Quant à moi, je n'en pouvais plus. Il savait tout ; et il m'avait pardonné ! Pour un rien, j'aurais éclaté en sanglots de regret ou de joie, je ne sais. Toujours est-il que dès lors, je devins tout autre en classe, évidemment toujours rieur, distrait, remuant comme quatre. Oh ! oui ! mais un simple regard du Père, en passant, comme cela, et toute l'agitation s'évanouissait. Bien plus, le terrible espiègle d'autrefois n'existait plus. Les autres me le disaient bien :

— Tu deviens froussard. Avant, tu étais toujours le premier pour les blagues et maintenant on ne peut même plus compter sur toi.

Et c'était vrai. Que voulez-vous, malgré moi, je n'aurais pas pu. Jouer un tour, essayer de faire une gaminerie, moi, au cours du P. Drèves ! A cette idée toute mon âme de petit bonhomme de douze ans bondissait, comme devant la dernière des trahisons et des ingratitude. Non, je n'aurais pas pu. C'était plus fort que moi !

Et pourtant, ce fameux carnet jaune, cause de tant de remords et de tant de larmes, ce cahier grâce auquel il m'eût été impossible désormais de lire la moindre carte postale, le plus insignifiant billet qui me passait entre les mains ; ce carnet que je revois chaque fois

que je pense à ce brave Père Drèves, à notre "Casse-tête", qui prie pour nous maintenant auprès du bon Dieu; — le croiriez-vous? — eh bien, quand j'y pense, à ce fameux carnet jaune, au fond, je ne regrette qu'une chose... c'est de ne pas l'avoir lu tout entier.

R. P. L. DERBAIX, S. J.

(*Mes petits hommes*).

Il n'y a qu'un seul crime indigne de la miséricorde divine, c'est de s'endurcir contre elle et de ne la vouloir point espérer.

FÉNELON.

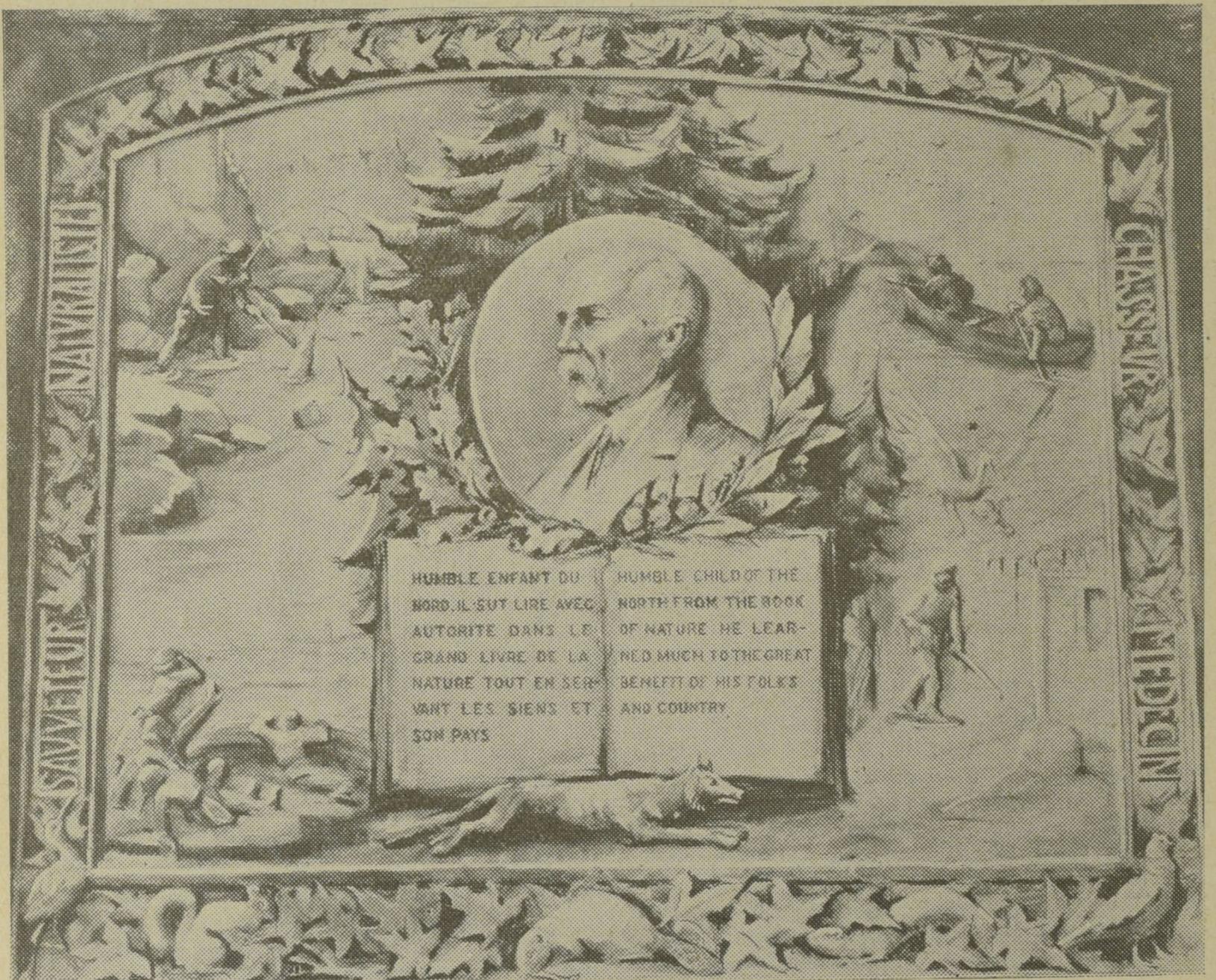
Incomparable!

Le thé Vert

"SALADA"

H661FR

est un mélange des thés les plus choisis et les plus délicats qui soient. Il est meilleur que les thés Japon et Gunpowder. Faites-en l'essai.



PLAQUE COMMÉMORATIVE QUI SERA DÉVOILÉE À GODBOUT, sur la côte Nord, à la mémoire du Dr Comeau, "médecin naturaliste, chasseur et sauveteur."

Nos bienheureux Martyrs

L est donc vrai que le Canada français et catholique sera à l'honneur quand sera proclamée à Rome, le 21 juin prochain, la béatification de nos martyrs canadiens : Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, prêtres de la Compagnie de Jésus, René Goupil, religieux de la même Compagnie, et Jean de la Lande, *donné* de la même Compagnie.

Cette béatification solennelle nous donnera le droit de vénérer publiquement ceux que la piété d'un grand nombre honorait déjà comme des martyrs. Plusieurs livres intéressants, depuis les *Relations*, ont retracé l'œuvre, la physionomie morale, le martyre de nos héros. Réduire ces résumés en un tableau sommaire pourrait servir à fixer mieux leur vie dans notre mémoire.



LE P. DE BRÉBEUF

Il naquit à Condé-sur-Vire, le 25 mars 1593. A vingt-quatre ans, il entra au noviciat des Jésuites de Rouen. A la fin de son noviciat, il enseigna une classe de grammaire au collège de Rouen, il reçut la prêtrise en 1623. En 1625, il poussa jusqu'au mieux les bons désirs de zèle qu'il nourrissait au collège et partit avec les deux jésuites Charles Lalemant et Ennemond Massé, pour la mission qui s'ouvrait en Nou-

velle-France. Il était bien préparé pour la dure vie de missionnaire au milieu des sauvages. Au physique c'était un hercule, au moral c'était un vaillant qu'on a surnommé le lion des missions huronnes.

La première année, il missionna chez les Montagnais des rives du Saint-Laurent. En 1626, il résolut de partir en canot pour la Huronie des Grands Lacs, aujourd'hui la péninsule de la Baie Georgienne. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint son admission dans un des canots en partance. On le trouvait lourd et l'on craignait qu'il ne put payer au prorata de son poids. Dans cette lointaine région il vécut seul jusqu'à la prise de Québec par les Kerkts en 1629. Il dut repasser en France à cette date, mais revint au Canada en 1632, avec la prévision surnaturellement joyeuse du martyr. Avant son départ de France, il avait signé de son sang un vœu qui le liait aux missions canadiennes jusqu'au dernier *sacrifice*. Il refit donc en canot les six cents milles qui séparaient Montréal de la Huronie, et réussit à baptiser un bon nombre de païens. Avec ses compagnons de travail, il gagnait du terrain tous les jours et l'on sait par les *Relations* que de la résidence fortifiée du Fort Sainte-Marie les missionnaires rayonnaient partout pour une grande moisson de conversions. Mais les Iroquois méditaient la ruine des trop confiants Hurons. Après plusieurs incursions qui leur réussirent, les Iroquois attaquèrent, en mars 1649, la bourgade Saint-Ignace, massacrèrent ses habitants, et firent prisonniers Brébeuf et Lalemant que les Hurons fugitifs avaient suppliés de s'enfuir. Le suprême sacrifice que le héros avait prévu approchait.

Brébeuf fut dépouillé, attaché à un poteau avec son compagnon Lalemant. Des haches rougies au feu furent appliquées à son cou et à ses côtés, ses lèvres furent coupées et ses chairs taillées par tout son corps et rôties sous ses yeux. Son chef fut déchiré par le couteau, son cœur arraché de sa poitrine. C'est le 15 mars, après plusieurs heures de torture, que le héros mourut après avoir jusqu'à la fin prié pour ses bourreaux.

LE P. LALEMANT

Il naît à Paris, le 30 octobre 1610, et meurt le 17 mars 1649. Il appartient à une famille de missionnaires. Charles Lalemant, supérieur de la mission des jésuites à Québec, était l'oncle de notre héros, Gabriel Lalemant. Jérôme Lalemant, le frère de Charles, est une des plus intéressantes figures historiques de la Nouvelle-France. Venu au Canada en 1638, il remplaça en Huronie le P. de Brébeuf et y construisit la résidence du Fort Sainte-Marie, dont on voit encore les ruines sur les bords de la Baie Georgienne. C'est Gabriel qui a jeté le plus de gloire sur le nom des Lalemants.

Il entra au noviciat de Paris en 1630, et demanda bientôt les missions du Canada. Prêtre en 1638, il est promu préfet au collège de La Flèche puis à celui de Bourges, et obtient enfin en 1646 sa permission de venir à Québec. Lalemant avait une frêle santé, que ses supérieurs



LE PERE LALEMANT

charitablement voulaient épargner, Ils craignaient de lui faire une tâche trop lourde. Mais Lalemant avait une âme de héros, et "celui qui était si faible qu'il vivait à peine était assez fort pour mourir dans les tortures, sans une plainte."(1)

Au mois d'août 1648, il partait pour le pays des Hurons, avec la petite flotte de cinquante canots qui quittaient Trois-Rivières. Il fut nommé assistant du P. de Brébeuf, et c'est à Saint-Ignace qu'on le trouve acceptant le triste sort de toute la population, quand les Iroquois firent la grande invasion qui devait anéantir la nation huronne. Il avait offert sa vie depuis longtemps à Dieu et vraisemblablement à sa méditation de chaque matin, il avait renouvelé cette acceptation du suprême sacrifice. Une des grandes douleurs morales qui s'ajouta aux atrocités physiques fut pour le cœur de Lalemant la vue des Hurons apostats qui refusèrent ses dernières supplications de rester fidèles à la foi chrétienne.

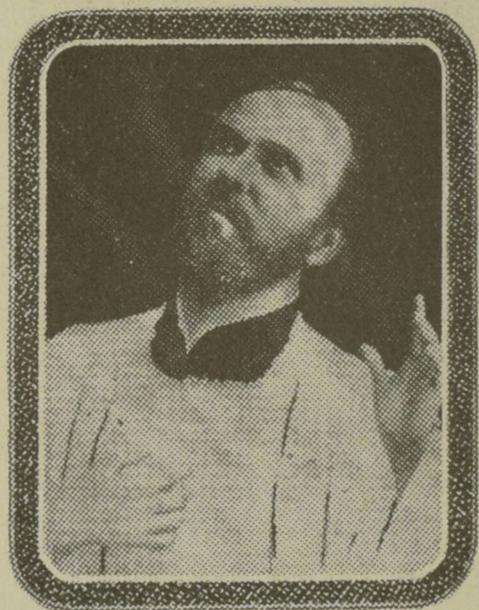
Et quand Lalemant fut attaché au poteau il y eut de ces renégats qui se joignirent aux Iroquois pour percer d'alènes le corps du mourant. Le supplice du P. Lalemant fut aussi cruel

que celui du P. de Brébeuf, on lui entoura le cou d'un collier de haches rougies, on brûla ses côtés, on lui arracha les yeux et dans les orbites vides on introduisit des charbons ardents. Détail curieux, le robuste Brébeuf mourut le 16, et Lalemant, de santé pourtant si délicate, vécut jusqu'au lendemain et c'est en priant Dieu, la figure levée vers le ciel qu'il vécut ses derniers instants. Il avait alors trente neuf ans.

LE P. DANIEL

Né en Normandie en 1593, comme son compagnon de labeurs Jean de Brébeuf, le P. Daniel vécut quinze années au milieu des Hurons, dans des conditions particulièrement méritoires de fatigues et de privations.

Il entra au noviciat de Rome en 1621. Il vit sans doute le P. Charles Lalemant en 1627 à Paris. Il existait en plus, à Paris, une Ligue de Prières pour les missions canadiennes ; le jeune Daniel dut être doucement influencé par ces invitations providentielles. Après son ordination sacerdotale, en 1630, il ne pensa plus qu'aux missions de la Nouvelle France. Son frère, le capitaine Charles Daniel, mettant à la voile pour le Cap Breton en 1632, il l'accompagna, passa sa première année à Québec et partit pour la Huronie en 1634, où Brébeuf l'avait précédé. C'est à Ossassane, à la résidence de l'Immaculée-Conception, que s'établit le P. Daniel. Il eut pour compagnons de travail les PP. de Brébeuf, Le Mercier, Ragueneau et Garnier. La *Relation* de 1641 célèbre le zèle et le succès du P. Daniel dans son ministère d'évangélisation sur les bords du lac qui s'ap-



LE PERE DANIEL

pelle aujourd'hui Lac Simcoe. En 1648, les Iroquois qui menaçaient les frontières de la Huronie, s'enhardirent jusqu'à l'intérieur du pays huron et un matin, après sa messe, le P. Daniel entendit les cris des envahisseurs très nombreux qui massacraient avec rage les pauvres Hurons impréparés. Le Père courut aux hommes les plus capables de faire encore quelque

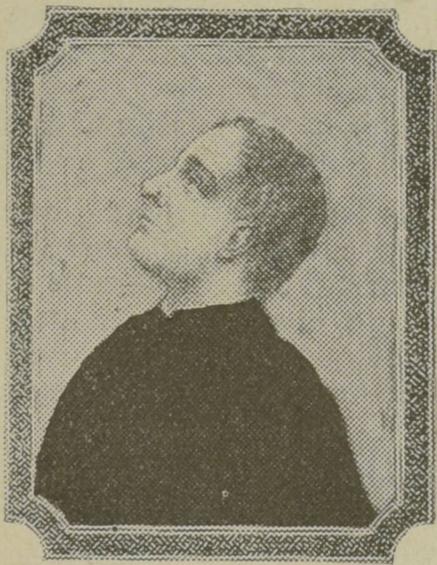
(1) Smith: *Our Struggle for the fourteenth Colony*, p. 17.

résistance, mais il parlait inutilement à des malheureux que la panique avaient pris. Il était évident que le plus urgent était de donner le saint baptême et l'absolution à ceux qui allaient mourir. Incapable de conférer le baptême à chacun, le Père trempa son mouchoir dans l'eau, et il en aspergea la foule, en prononçant la formule sacramentelle. Il donna une absolution générale à ceux qui étaient plus près de lui. Il courut ensuite de cabane en cabane pour absoudre les malades et les vieillards, et à l'église du village toute remplie de Hurons affolés. Entouré de toutes parts par les assaillants le bon pasteur fut percé de flèches et d'une balle qui lui traversa la poitrine.

LE P. GARNIER

Charles Garnier, né à Paris, le 25 mai 1613, fut tué par les Iroquois le 8 décembre 1649. Il était remarquable par la noblesse de ses manières et la pureté de sa vie.

Entré au noviciat de Paris en 1624, on l'appelait un *miroir de sainteté*, tant sa vie sainte resplendissait en son angélique figure. Les missions du Canada attiraient beaucoup l'attention, au collège d'Eu où il enseignait, au collège de Clermont où il étudiait la théologie. Il confia à ses supérieurs l'ardent désir de son cœur : se dévouer lui aussi jusqu'au sacrifice suprême pour la conversion des pauvres païens.



LE PERE GARNIER

Il arriva à Québec en 1636 et s'établit à Ossassane. Son caractère aimable lui facilita beaucoup la tâche. Les Hurons viennent à lui avec joie et la *Relation* de 1650 cite plusieurs conversions qui furent préparées par sa gentille manière de faire aimer le bon Dieu. En 1649, les Iroquois attaquèrent la bourgade d'Etharita. Le P. Garnier refusa d'entendre ceux qui lui conseillaient de fuir. C'est au milieu de ses chers convertis qu'il voulait mourir. Il leur

disait : " Nous allons mourir, mes frères, priez Dieu, gardez la foi, et que la mort vous trouve occupés de Dieu ! " On lui conseillait de fuir. Mais il était arrivé en Nouvelle-France pour donner sa vie. Il fut fidèle à sa parole. Courant de cabane en cabane, il donnait l'absolution aux malades, baptisait les enfants, les catéchumènes. Souvent il dut se faire un chemin au milieu des flammes de la bourgade. Il était penché près d'un Indien à qui il donnait les derniers secours quand il fut atteint d'une balle au-dessous du cœur. Une autre balle le frappa et le fit tomber, et on le vit joindre les mains et prier, se relever sur ses genoux, s'efforcer d'aller vers l'Indien qu'il voulait préparer à la mort, retomber de nouveau, et enfin recevoir le dernier coup d'un Iroquois qui lui ouvrit le crâne, de sa hache.

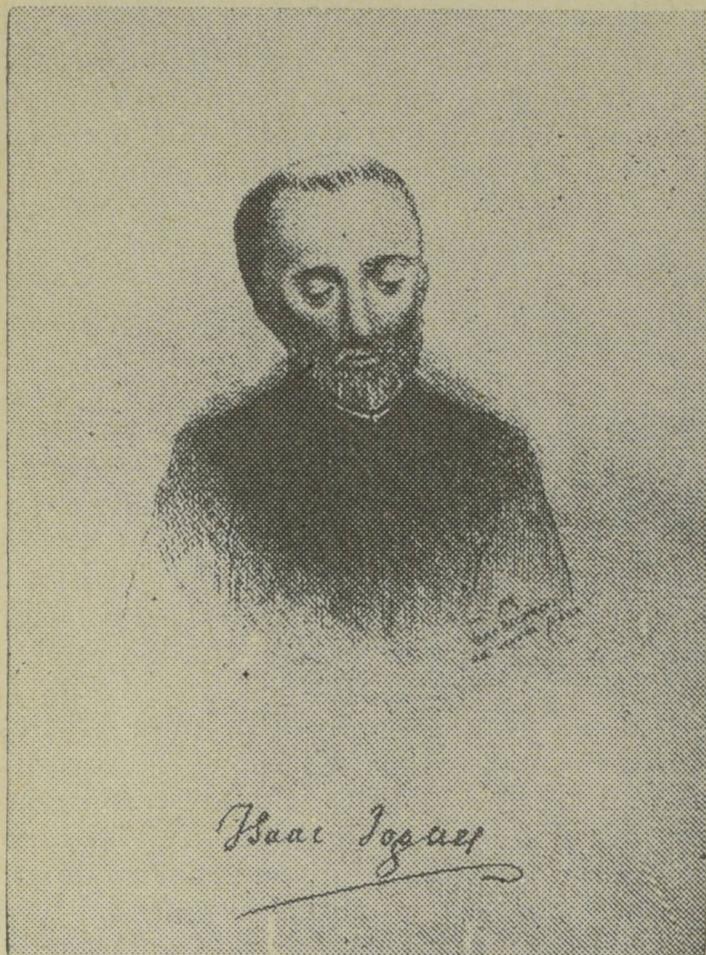
LE P. CHABANEL

Il naquit au diocèse de Mende, dans le département de la Lozère, en France méridionale, le 2 février 1613. Il entra au noviciat de Toulouse à l'âge de dix-sept ans. Il fut professeur d'humanités et de rhétorique jusqu'à sa théologie. Ordonné prêtre en 1641, il enseigna de nouveau à Rodez et partit en 1643 pour les missions du Nouveau-Monde. Le voyage fut pénible et dura quatre-vingt-dix jours. Il partit pour la Huronie en 1644. Il fut le compagnon de travail du P. Charles Garnier. Le grand mérite de cet homme cultivé fut de vivre isolé au milieu des grossiers Indiens ; leur seule vue, leur langage étaient un supplice pour cet homme délicat. Tout lui était insupportable au point de vue humain et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenu, il n'aurait pu vaincre ses répugnances. Aussi fit-il, pour se fortifier contre lui-même, le vœu de stabilité dans la mission huronne. De grandes consolations spirituelles, en retour, bénirent sa tâche ingrate. Il évangélisa surtout la nation des Petuns. Quelques mois avant sa mort tragique, il écrivait à son supérieur pour lui demander le secours de sa prière, pour lui, victime des Iroquois, afin qu'il pût obtenir une victoire digne de la lutte. On perdit de vue le missionnaire. On crut qu'il était mort de froid en décembre. Mais on craignait surtout qu'il n'eût été assassiné.

Le P. Paul Ragueneau, dans un document écrit de sa main et conservé au Gesu de Montréal, nomme le Huron apostat : Louis Honarëamhak, qui était soupçonné de l'assassinat de Chabanel. Le Huron avoua plus tard son crime et ajouta qu'il avait tué Chabanel en haine de la foi. Le missionnaire avait trente-six ans. Il en avait vécu six au milieu des sauvages et sa mort écrit Charlevoix, " moins éclatante aux yeux des hommes, n'en est pas moins précieuse aux yeux de Dieu qui nous juge selon les dispositions de notre cœur. "

LE P. JOGUES

Il naquit à Orléans le 10 janvier 1607 et mourut le 8 octobre 1646, en pays iroquois, aujourd'hui Auriesville, à quarante milles de la ville d'Albany, New-York. Il fut baptisé en l'église de Saint-Hilaire, étudia à Rouen selon les uns, à Paris selon les autres, et entra au noviciat des Jésuites à dix-sept ans.



LE PERE JOGUES

Dès son enfance religieuse, il convoitait les missions lointaines, l'Éthiopie d'abord, puis, sur le conseil de son directeur spirituel, les missions de la Nouvelle-France. Au collège de La Flèche, il fut professeur et connut les PP. de Brébeuf, Charles Lalemant et Ennemond Massé qui avaient été renvoyés en France à la prise de Québec par les Kerkts.

Ordonné prêtre en 1636, il partit aussitôt pour Québec et dit en y arrivant : " Je ne sais ce que c'est que d'entrer au ciel, mais je sais qu'il est difficile de ressentir en ce monde une joie plus intense que celle que j'éprouvai en débarquant en ce nouveau monde ". Il missionna d'abord en Huronie, la Baie Georgienne d'aujourd'hui. Il ne put demeurer chez les Hurons qu'une année : une fièvre ayant sévi dans la population, il fut accusé d'en être la cause, et fut chassé du territoire. Il fut reçu avec bienveillance par les Sauteux sur le territoire qui s'étend entre le lac Supérieur et le lac Huron. Dans un voyage qu'il faisait à Québec pour obtenir du renfort, le P. Jogues fut atteint par une troupe d'Iroquois. Plusieurs Hurons qui l'accompa-

gnaient furent tués, deux Français, René Goupil dont il sera parlé plus bas, et Guillaume Couture, furent battus et emmenés prisonniers avec le P. Jogues, à Ossernenon, pour y être torturés. Le Père fut battu à coups de bâton, sa barbe et ses ongles furent arrachés, l'extrémité ensanglantée des doigts fut écrasée sous la dent des barbares, une femme coupa le pouce de sa main gauche, les enfants s'amusaient à brûler le pauvre prêtre par tout le corps. Sa plus grande douleur pourtant fut de voir mourir près de lui son compagnon, René Goupil.

Le P. Jogues ne fut pas torturé jusqu'à la mort. Les Iroquois le gardèrent en leur pays, comme esclave. Mais il sut tirer profit de cette captivité. Il remerciait la divine Providence de ce qu'il pouvait maintenir dans la foi les Hurons captifs avec lui, baptisa les enfants mourants et instruisit les adultes.

Après quelque temps, un capitaine calviniste, ami du Père, lui donna l'occasion de s'échapper. Un protestant en le voyant arriver vers lui se jeta à ses pieds, baisa ses mains en s'écriant : " Martyr de Jésus-Christ ! " Il put aborder en Bretagne après beaucoup de difficultés. Il fut reçu à Rome par Urbain VIII, qui lui donna, le privilège de célébrer la messe, avec ses doigts mutilés. Le Saint-Père l'appela même *martyr du Christ. Indignum esset martyrem Christi non bibere sanguinem Christi.*

Suffisamment remis en santé, le P. Jogues redemanda et obtint son retour dans la mission de la Nouvelle-France en 1644, Il revint donc à Montréal, il fut député chez les Iroquois, comme ambassadeur du gouverneur de Montmagny ; son dessein principal était de continuer en pays iroquois la vie missionnaire qu'il avait interrompue six mois.

En 1646, les Iroquois furieux d'une mauvaise récolte s'en prirent au P. Jogues. Il le dépouillèrent, le battirent, lui enlevèrent, au couteau, des tranches de chair qu'ils dévorèrent sous ses yeux, et le lendemain deux sauvages l'ayant conduit à la cabane d'un des leurs, celui-ci lui fendit la tête de son tomahawk.

Tous, missionnaires et citoyens quand ils apprirent cette mort tragique, s'accordèrent à l'honorer comme celle d'un martyr.

RENÉ GOUPIL

Il naquit en Anjou vers 1607. " Dans la fleur de sa jeunesse, écrit le P. Jogues, il demandait instamment d'être reçu dans notre noviciat de Paris." Pour des raisons de santé, il dut quitter l'ordre ; il étudia alors la chirurgie. Mais son dessein de servir Dieu de plus près et d'être utile aux missionnaires du Nouveau-Monde le fit s'offrir de nouveau à la Compagnie de Jésus, à titre de *donné*.

A Québec, il rendit de précieux services. Ces services étaient requis surtout au collège, à la

mission algonquine de Sillery, à l'Hôtel-Dieu. Quand le P. Jogues vint de la Huronie à Québec, Goupil entendit avec compassion exposer les grands besoins de ce lointain pays, et il s'offrit au P. Jogues. Capturé par les Iroquois, près des Trois-Rivières, il fut dépouillé, battu, il eut les ongles arrachés, et les doigts meurtris à coups de dents. Il prononça ses vœux de religion dans la Compagnie de Jésus. Cette action allait ajouter une force nouvelle et des mérites nouveaux à l'âme de celui qui devait bientôt souffrir davantage. A l'arrivée de quelques prisonniers français, les Iroquois recommencèrent à torturer leur victime. Le corps de Goupil fut déchiré à maints endroits, et le courageux jeune homme chancelait de douleur et de faiblesse quand il avisa un Iroquois malade. Il ramasse ce qui lui restait de vigueur pour le secourir. Brisé de coups, il dut marcher plusieurs milles. Pour soutenir son courage, il pria instamment. Quand on lui coupa le pouce droit, il eut un soupir de douleur, qui se termina en prière : " Jésus, Marie, Joseph ! " C'est par un coup de hache à la tête que René Goupil fut enfin délivré de ses longues tortures. Le P. Jogues était près de lui. Sur Goupil inconscient mais encore vivant, il prononça l'absolution. Deux autres coups achevèrent la victime.

JEAN DE LA LANDE

Le bon compagnon du P. Jogues fut tué en 1646, sur les bords de la rivière Mohawk. Dans cette ambassade dont Jogues avait été chargé au pays des Iroquois, le *donné* Jean de la Lande avait partagé toutes les fatigues et tous les dangers du saint missionnaire. Comme René Goupil, il savait quelque chose de la médecine et de la chirurgie. Ses services auprès des malades étaient très appréciés et le P. Jogues dut lui être bien reconnaissant, car on avait dit de de la Lande " Plût à Dieu qu'il y eût en chaque mission un homme comme lui ! "

Il était un exemple vivant de charité, et le P. Ragueneau, en une lettre au Général de la Compagnie de Jésus, fait l'éloge de son dévouement. Le P. Bressani dit de lui " qu'il bravait tous les dangers, sans autre espoir de récompense que le ciel ". Lui aussi, il fut torturé avant sa mort qui suivit de quelques heures celle du P. Jogues.

*

* *

Ces résumés ne peuvent pas peindre le détail des répugnances naturelles, des épuisements, des croix quotidiennes que connurent ses surhommes qui avaient quitté la douce France, avec la promesse de ne pas manquer à la grâce du martyr. Ils appartiennent à cette nation qu'on pourrait appeler naturellement évangélistrice et dont M. Georges Goyau a célébré

l'épopée apostolique en ses *Origines religieuses du Canada*. Leur béatification qui est proche devrait déjà jeter sur nos fronts un beau reflet de joie et de fierté. Car ces martyrs sont bien nôtres par le sang de leurs veines et par l'esprit de leur vie qui anime l'apostolat missionnaire canadien jusqu'en Orient.

Puissent ces martyrs du Christ du haut du ciel préserver l'intégrité de notre foi dans ce continent protestant ! Puissent-ils nous soutenir au-dessus de cet enlèvement volontaire que l'on nous a souvent conseillé.

Puissent-ils nous obtenir que le flambeau, porté en leurs glorieuses mains, ne s'éteigne pas dans les nôtres, mais qu'il jette encore dans l'histoire religieuse du monde, de ces chauds rayons de vérité, dispersés en Amérique par des précurseurs français !

Frédéric LANGEVIN, S. J.

(*Le Messager canadien*).

Enfance et jeunesse de Bertrand du Guesclin

Une vieille forteresse située sur la paroisse de Saint-Coulomb, entre Saint-Malo et Cancale, au sommet d'un roc escarpé qui domine la mer, fut le berceau de la maison des Du Guesclin. Un peu à l'est de cette forteresse, dont il est fait mention jusque vers le milieu du XIII^e siècle, la masse sombre du Mont Saint-Michel se dresse à l'horizon. En 1237, la branche aînée de la famille dite Du Plessis-Bertrand, fit construire non loin de là le château neuf de Guarplic, dont les ruines, qui subsistent encore, semblent être celles d'une construction très imposante : sa forme rappelle un peu les dimensions de la Bastille. La branche cadette, à laquelle appartenait le futur grand connétable de Castille et de France, occupait, aux environs de Rennes, le beaucoup plus modeste fief de La Motte-Broons.

Qu'on se figure un de ces manoirs, moitié gentilhommières, moitié fermes, qui ne se distinguent des habitations des riches paysans que par deux ou trois tourelles et un colombier, avec quelques chambres où le jour pénètre à peine par des croisées de pierre sans vitrage, fermant avec de simples volets, et dont tout le mobilier consiste en grands lits à ciel et rideaux d'étoffe grossière, en coffres, bahuts et escabeaux de bois ; au rez-de-chaussée, une vaste salle à manger que signale une longue table de chêne bordée de bancs rustiques, où le maître de la maison, la châtelaine et leurs enfants se tiennent le plus souvent au milieu du va-et-vient des serviteurs, des fermiers et des mé-

trayers : tel était l'aspect du lieu où Bertrand vit le jour.

C'est à peine si l'on connaît la date de la naissance de ce grand homme de guerre ; on est réduit à supposer qu'il naquit vers 1320. Sa famille était une des plus anciennes de la Bretagne et, s'il faut en croire les chroniques et les récits du temps, d'origine royale. Un roi maure, nommé Aquin, se serait établi dans le huitième siècle en Armorique, où il bâtit le château de Glay, d'où l'on fit Glay-Aquin. On raconte encore que ce roi prit les armes contre Charlemagne et que l'empereur vint lui-même combattre le Maure, qui fut vaincu. Or, on sait que Charlemagne n'alla jamais en Bretagne. Quoi qu'il en soit, le vrai nom de Du Guesclin le fait bien descendre de ce roi maure, s'il a jamais existé. Dans les actes du temps, il est tour à tour désigné sous les noms de Glayaquin, Glecquin, Glesquin, et sous une foule d'autres plus ou moins dissemblables, selon l'orthographe du temps, très fantaisiste à l'égard des noms propres. Du Guesclin avait-il connaissance des traditions ou légendes qui couraient sur son origine lorsque, après la guerre de Castille, il eut un instant l'idée de passer en Afrique et d'aller guerroyer en vraie terre d'infidèles, peut-être de s'y tailler un petit royaume ? C'est possible, mais, après tout, assez peu important.

Bertrand était le fils de Regnault du Guesclin et de Jeanne de Malemains, et l'aîné de quatre fils et six filles. D'ordinaire, en ces temps féodaux, l'aîné de la famille était l'objet de soins et d'attentions particuliers, et la tendresse des parents était double pour cet enfant qui devait un jour prendre l'épée de son père et continuer les traditions d'honneur du nom et du blason. Il n'en fut pas de même pour Bertrand. Il était très laid ; ses parents, sans doute à cause de cela, le prirent en aversion, et même, d'après un chroniqueur, en véritable haine, car "ils souhaitèrent souvent le voir mort ou noyé". Tout au moins avaient-ils honte de lui ; ils ne le toléraient qu'à grand-peine en leur présence, et devant des étrangers ils l'auraient volontiers renié pour leur fils. Bertrand fut élevé, non comme un gentilhomme, mais comme un paysan ; ce n'était pas avec ses frères qu'il jouait et s'ébattait, mais avec les autres enfants du village, se plaisant à lutter et à se battre avec eux, mais surtout à les battre. Son jeune caractère, aigri par le manque de caresses, devint enclin à l'obstination et à la révolte. Il était en même temps très fier, très violent et, dès son plus jeune âge, d'une force peu commune ; on l'humiliait et on le dédaignait, on ne tarda pas à le craindre.

Toute la famille mangeait à la même table, même les plus petits enfants, sauf Bertrand, relégué dans un coin. Un jour, il n'avait guère que six ans ; comme on allait commencer le repas, tout à coup il se lève et, brandissant un gros bâton, se met à crier :

"Faut-il que tout le monde soit assis sans moi ! Vous mangez les premiers, et je suis obligé d'attendre, moi, comme un vilain. Je veux être à table avec vous, et si vous dites un mot, je renverse pain, viande, vin.

Son frère intimidé peut être par son regard et ses gestes menaçants, l'invita doucement à prendre place parmi eux ; mais, à peine à table, comme il avançait la main vers le plat qui était devant lui, sa mère s'écria avec humeur : "Bertrand, si vous ne vous retirez, vous serez fouetté !"

A cette menace, Bertrand se lève soudainement, renverse la table et brise tout ce qu'il y avait dessus, de sorte qu'il ne resta ni pain, ni vin, ni poulet.

"Par Dieu ! s'écrie la mère ébahie, quel grossier charretier ! Plût au Ciel qu'il fût mort ! Je vois bien qu'il ne fera pas honneur à sa famille ; car il n'y a en lui ni sens, ni convenances, ni raison."

Une autre fois, une religieuse, amie de la maison, fut témoin d'une scène pareille et manqua même d'être victime des brutalités de Bertrand ; mais, femme de sens, elle devina en cet enfant mal élevé et fantasque le germe des qualités qui devaient faire sa gloire : le courage et la fierté. Aussi lui prédit-elle qu'un jour nul en France n'aurait plus grande réputation que lui.

Encore tout jeune, Bertrand disait lui-même :

"Je suis laid, et ne serai jamais bien vu des dames ; mais, en revanche, je saurai toujours me faire respecter de mes ennemis !"

Il tint parole. Sa force et son adresse aux exercices du corps secondaient sa bravoure. Dès sa plus tendre enfance, les jeux violents étaient sa passion ; il n'avait de goût que pour cela. Jamais il ne put, ou plutôt ne voulut apprendre à lire, et tout ce qu'il sut de l'écriture fut de signer son nom : *Bertran*. L'instruction, du reste, était dans ce temps-là l'apanage presque exclusif des gens d'église, des moines, des gens de loi, des médecins. Les livres écrits à la main étaient rares et chers ; ce qu'on savait, on l'avait surtout appris par les récits qui se transmettaient de bouche en bouche. La tradition remplaçait l'histoire ; elle était la source de presque toutes les connaissances.

Un des passe-temps favoris du jeune Bertrand était de rassembler tous les enfants des environs, au nombre de quarante ou cinquante, de les diviser en deux troupes et de les faire se battre les uns contre les autres à son commandement. Il prenait part lui-même à ces luttes, qu'il dirigeait, et, lorsque la victoire penchait d'un côté, il se joignait à l'autre et rétablissait par sa force, par son adresse, l'équilibre entre les deux camps. La lutte finissait à son signal ; les enfants lui obéissaient, comme des soldats à leur chef. Le combat terminé, il menait ses troupes dans quelque cabaret, payait pour chacun, s'il avait de l'argent. S'il n'en avait pas,

on lui faisait crédit, et un de ses historiens rapporte qu'il s'acquittait ponctuellement, dût-il pour cela dérober à son père quelque cheval qu'il allait vendre à Rennes.

Ces jeux soldatesques, desquels Bertrand revenait les habits en lambeaux, quelquefois la figure ensanglantée, déplaisaient fort à ses parents. Aussi, voyant que, malgré les remontrances, Bertrand continuait, selon l'expression de sa mère, à se conduire comme un manant, on ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans une chambre isolée du château, où il resta quatre mois prisonnier. Mais un jour, exaspéré, il se jeta sur la camériste qui lui apportait ses provisions, saisit le trousseau de clefs qu'elle portait, l'enferma à sa place et s'enfuit du château.

Après avoir couru par la campagne, joyeux d'avoir repris sa liberté et de respirer le grand air, il aperçut un paysan qui labourait avec deux chevaux appartenant à son père. Il en prit un, malgré les objections du paysan, monta dessus et arriva à Rennes, chez son oncle. Là, il fut assez bien reçu. Après un an de séjour, la colère de son père étant passée et, de son côté, son caractère brutal s'étant adouci aux amicales remontrances de son oncle, il revint à la Motte-Broons. Il commença alors à quitter les luttes vulgaires, qui avaient été la passion de son enfance, pour les joutes et les tournois, où les gentilhommes combattaient à cheval et avec la lance. Il y devint d'une grande adresse, ce qui lui attira enfin les bonnes grâces de son père.

En l'année 1338, Bertrand ayant dix-huit ans environ, un grand tournoi fut annoncé à Rennes, à l'occasion du mariage de Jeanne-la-Boiteuse, fille du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, le futur comte de Blois.

Au jour fixé, au milieu des brillants chevaliers, magnifiquement armés, montés sur de superbes chevaux, on vit arriver un jeune homme, petit, trapu, laid, sans armure, hissé "sur un cheval de meunier" ; c'était Bertrand.

Les joutes commencèrent. Réduit par la pauvreté de son équipage à demeurer spectateur, il enrageait de voir ces heureux chevaliers porter de si beaux coups et se désespérait, lorsqu'il vit un des combattants, ennuyé ou fatigué, quitter la lice et rentrer dans la ville. Bertrand le suivit jusque dans la chambre où il se débarassait de son armure et, se jetant à ses pieds, le supplia de lui prêter son équipement. Le chevalier y consentit de bonne grâce ; il arma lui-même Bertrand, lui prêta son cheval et lui donna un valet pour l'accompagner.

Bertrand court à la lice, entre, visière baissée, non sans émotion, malgré sa hardiesse, et, aussitôt provoqué, accepte le combat. Les chevaux bondissent l'un vers l'autre, les lances se croisent. Bertrand a si bien pris ses mesures qu'il renverse son adversaire et le désarçonne.

Le chevalier vaincu ne put s'empêcher de s'écrier :

— "Dieu ! par qui donc ai-je été attaqué ? Jamais lance ne visa mieux."

On voulut savoir le nom de ce nouveau venu ; Bertrand répondit :

— "Vous ne le saurez que si je suis décoiffé par quelqu'un de vous. Alors seulement vous me connaîtrez."

Regnault du Guesclin, qui était des combattants et, avant l'arrivée de son fils, maître avec les siens du champ de bataille, voulut défier lui-même l'inconnu pour venger la défaite du cavalier désarçonné, qui était de son parti.

Bertrand accepte d'abord, puis, reconnaissant son père à l'écusson, il baissa sa lance et regagne sa place. Un autre chevalier, croyant que ce n'est que par crainte qu'il a refusé le combat, le provoque à son tour. Cette fois, Bertrand accepte, et son second adversaire a le sort du premier.

Enfin, après quinze courses où l'inconnu fut vainqueur, un chevalier normand, très renommé pour son adresse, réussit à faire sauter sa visière, et, au grand étonnement comme à la grande joie de ses amis, on reconnut Bertrand du Guesclin. Son père vint à lui tout rayonnant et lui dit :

"Gentil fils, je vous donne l'assurance que je ne vous traiterai plus désormais aussi vilainement que je l'ai fait jusqu'ici. Vous aurez des chevaux, de l'or et de l'argent à souhait ; et, pour la vaillance que vous avez montrée aujourd'hui, vous pourrez aller où vous voudrez acquérir de la gloire.

Le prix du tournoi fut adjugé à Bertrand.

Il accompagna son père à la maison, et, lorsque sa mère apprit qu'il avait remporté le prix des joutes, elle en eut une grande joie et se rappela la prophétie de la religieuse.

A partir de ce moment-là, Bertrand prend part à tous les tournois de la contrée : il commence à guerroyer à droite et à gauche, en proférant le cri de guerre qu'il avait adopté après sa première victoire :

"Notre-Dame-Guesclin !

BEAU LIVRE

Un livre d'art que l'on peut mettre entre toutes les mains est celui de M. A. Durand : *Les Vierges des grands Maîtres*, illustré de nombreuses gravures. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix franco : \$0.75.

Nous ne saurions avoir un plus beau sort que de servir au ciel à la gloire de Dieu, d'éclairer comme des étoiles vivantes ses fêtes éternelles.

Marie JENNA.

Saint Eloi

(CONTE)

Il y avait une fois un forgeron qu'on appelait Éloi et qui était le plus crâne ouvrier du Ségala. Il fabriquait des bèches, des pelles, des pics, des fourches à trois dents, des fers de herse et des socs de charrue à l'émerveillement des laboureurs, mais surtout personne ne l'égalait pour ferrer n'importe quel animal : chevaux et juments, mules et mulets, ânes et ânesses... que sais-je encore ! Aussi, dans sa forge, le travail affluait-il et vous imaginez bien qu'il gagnait l'argent à poignées. Avec cela, bon et charitable tant et tant que tous les malheureux, en revenant de quêter sa maison, caressaient leur besace et priaient pour lui de bon cœur.

Malheureusement, qui de nous n'a pas ses défauts, hélas ! Éloi était orgueilleux. Il n'eût pas supporté sans se dresser comme un coq et sans rougir comme la baie d'une églantine, qu'on osât lui en comparer un autre. C'est pour cette raison qu'il avait écrit de sa main sur la porte de sa forge en lettres grosses comme le bras et à l'encre rouge : ' Ici demeure Éloi, le Maître des Maîtres Forgerons, le Maître au-dessus de tout.'

Quand Notre Seigneur qui voit tout aperçut du Ciel cette enseigne, il fut mécontent et dit à saint Joseph :

— M'est avis que nous deux, quand nous étions sur la terre, nous en savions autant que celui-là, sans nous vanter, et pourtant nous ne nous en croyions pas tant. Il faut que j'aie lui donner une leçon.

Sitôt dit, sitôt fait. Notre Seigneur va chercher dans un coin du Paradis son tablier de Nazareth, en cuir solide, son marteau, ses tenailles, son hâvresac, enfin tout l'équipement d'un forgeron, et il vous tombe devant la forge d'Éloi un matin qu'il y avait presse.

— N'auriez-vous pas de travail à me donner ? demande-t-il humblement.

Éloi était en train d'appointer des clous pour ferrer la jument du médecin qui était là frappant le pavé, encensant de la tête et cinglant sa croupe de sa queue pour chasser les mouches.

— Du travail ? nous en avons toujours de reste, répondit le maître sans lever la tête et sans cesser son "taco-tinn-tinn" sur l'enclume, mais il n'est pas à la portée du premier venu de travailler ici. Savez-vous faire des clous à ferrer ?

— Les clous à ferrer et même les autres, acquiesça Notre Seigneur.

— C'est ce que nous allons voir, dit Éloi.

Et, d'un saut, il s'en fut quérir une cheville de fer qu'il lui présenta.

Sans même approcher le fer du feu, Notre Seigneur frappa trois coups de marteau sur la cheville et il en tomba trois clous parfaits dans le tiroir du forgeron ébahi. Il écarquillait une

paire d'yeux mes petits, qu'on aurait dit ceux d'une truite gigotant au bout de la ligne !

Pourtant, il en fallait plus encore pour le convertir, aveuglé qu'il était par l'orgueil.

— Savez-vous ferrer ? fit-il avec brusquerie.

— Je crois que oui, dit doucement Notre Seigneur.

— Nous allons voir ça. Ferrez-moi cette bête.

Et, du doigt, il lui désignait le mulet du meunier qu'on venait d'amener.

Ce mulet était méchant et têtu autant qu'une mule et, chaque fois qu'on le ferrait, il fallait deux hommes robustes pour le maintenir. Mais Notre Seigneur déclara qu'il n'avait besoin de personne et qu'il le ferrerait bien tout seul.

En entendant ces paroles, tout le monde se rapprocha, les cous se tendirent et chacun regarda de tous ses yeux.

Sans brusquer l'animal, Notre Seigneur lui dit avec douceur :

— Lève le pied, mulet mon ami.

Et le mulet aussitôt de lever un de ses pieds de devant et de le tenir à bonne portée.

Alors, mes enfants, voici ce que fit Notre Seigneur. Il sortit de sa poche un petit couteau, un petit couteau avec un manche en os découpé que la Sainte Vierge lui avait acheté à la foire quand il était petit. D'un seul coup il trancha le pied du mulet à la hauteur du boulet comme s'il eût été de beurre et sans que l'animal y fit seulement attention. Puis, portant ce pied sur l'enclume il enleva le vieux fer, répara la corne, posa le fer nouveau et alla remettre le tout en place. Avec la même rapidité, il en fit autant aux trois autres pieds et, en moins de cinq minutes, ce mulet se trouva ferré plus bellement que jamais mulet de roi ni de pape ne le fut.

Les assistants en bâillaient de stupeur sans pouvoir proférer un mot tant ils étaient saisis. A la fin, Margotton la servante d'Éloi ne pût pas tenir plus longtemps sa langue :

— Eh bien ! Maître, fit-elle, en voilà pourtant un qui vous quille !

Qu'il eût mieux valu qu'elle se taise la bavarde ! Sa raillerie excita à tel point l'orgueil du forgeron qu'il en perdit la tramontane. Pour faire comme Notre Seigneur, il vous attrape, furieux un des pieds de la jument du médecin qui attendait son tour, et lui enfonce sans hésiter la lame de son couteau autout de boulet. Ah ! pécaire ! si vous aviez vu ça ! La pauvre bête vous fait un saut de deux mètres, le sang de son pied jaillissant à terre comme un ruisseau, et ping ! pang ! saute que sauterai-tu, voilà le licol qui casse et la jument estropiée qui s'écroule en travers de la rue.

— Au secours ! au secours ! que vais-je devenir, cria Éloi de toutes ses forces.

Notre Seigneur fit tranquillement le signe de la croix sur la jument qui se releva d'un coup de reins, tout à fait guérie et se mit à hennir de joie

Éloi regarda attentivement Notre Seigneur et aperçut autour de son front une auréole d'or et de diamants si brillante qu'il en cligna des yeux.

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien Notre Seigneur ?

Le bon Dieu, de la tête lui fit signe que oui.

Et le pauvre Éloi de pleurer tout contrit :

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi, mon Dieu ! je ne suis qu'un âne bâté !

— Je suis venu tout exprès pour te pardonner, lui fit Notre Seigneur, mais tu comprends bien toi-même que cette enseigne ne peut pas rester-là ?

— Dès demain elle sera râclée, je vous en réponds, et tu allumeras le feu, Margotton, avec la planche sur laquelle elle était écrite. Mais maintenant, Seigneur, puisque vous êtes là, et qu'il vous en coûte si peu de peine, baste, que vous me ferriez la jument du médecin qu'on va venir quérir, comme vous avez ferré le mulet du meunier !

— Avec plaisir, pauvre enfant.

Et ce fut fait comme pour le mulet, en un clin d'œil.

On raconte, mes petits, que cette jument et ce mulet n'eurent plus jamais besoin d'être ferrés tant qu'ils vécurent ; et quand ils moururent de vieillesse, on leur enleva leurs fers pour

en faire des reliques qu'on conserva précieusement jusqu'à l'année de la Grand'Peur, et qui guérissaient toutes les maladies des chevaux.

Il est écrit qu'Éloi, l'année qui suivit ce miracle fit ses études pour devenir prêtre et chanta bientôt la messe, car il apprenait tout ce qu'il voulait. Puis, le Pape le nomma évêque. Et il prit tout de même Margotton pour servante, mais avant, il lui recommanda bien de ne pas trop parler et de ne se moquer de personne.

Aujourd'hui, Éloi est un grand saint du Ciel, et tous les forgerons l'ont choisi pour patron.

Abbé Justin BESSOU,

(*Les jeunes*).

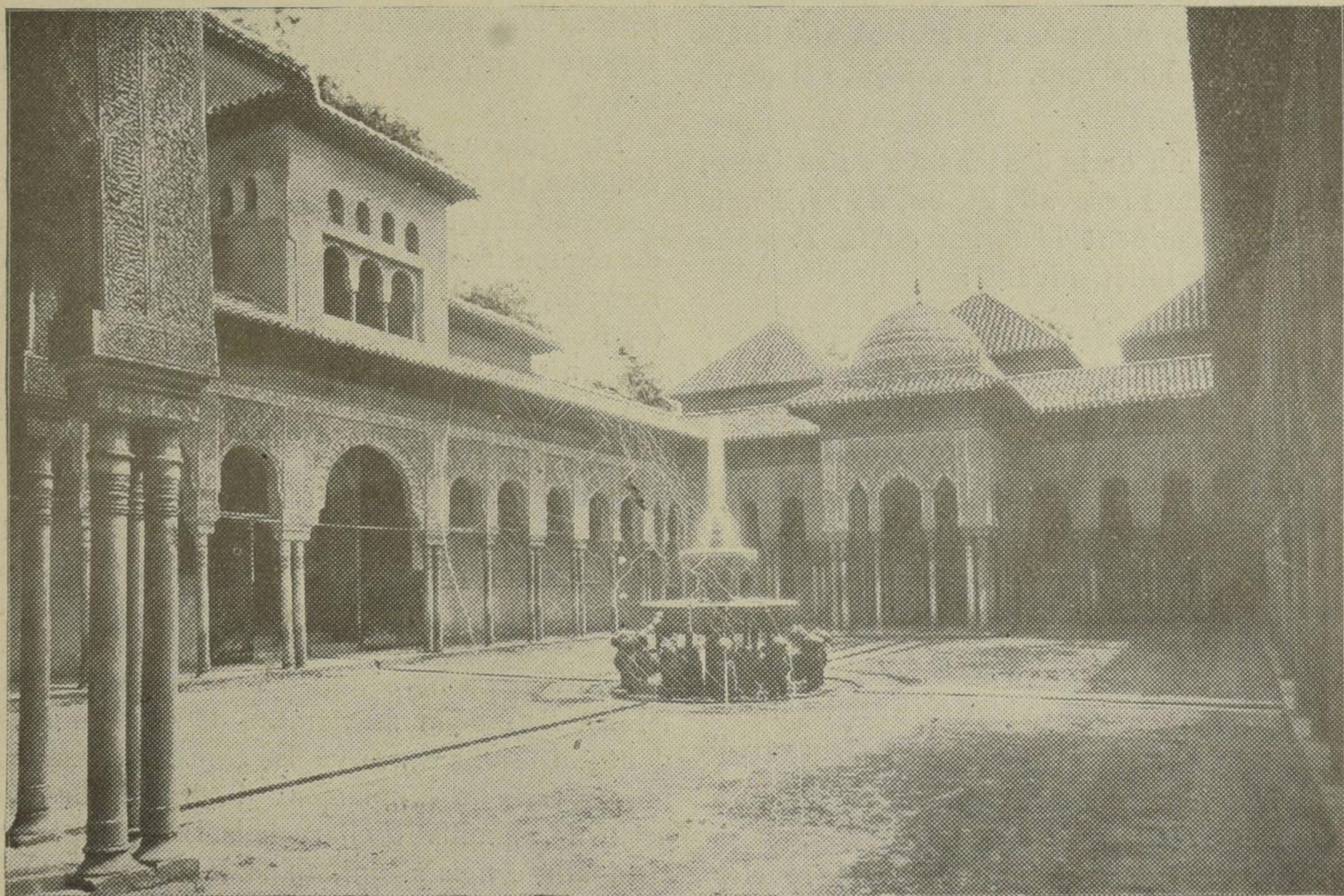
Félibre Majoral.

Il n'est point de père, ni de frère, ni d'ami, dont l'affection puisse surpasser l'amour que les anges ont pour nous.

Saint ALPHONSE DE LIGUORI.

Dieu a fait l'âme humaine si noble que toute souffrance qui la purifie, tout effort qui l'élève la rend heureuse en la rendant meilleure.

Saint AUGUSTIN.



LA CÉLÈBRE COUR DES LIONS, À GRENADE, ESPAGNE

“La Gaspésie au soleil”

SANS que les éditeurs canadiens y mettent encore aucune exagération, les livres canadiens se multiplient. Nous en sommes évidemment aux années des sept épis pleins et des sept vaches grasses. Mais tous les livres canadiens publiés ne sont pas utiles, et quelques-uns, qui sont utiles, ne sont pas de beaux livres. Le livre utile et beau à la fois, se rencontre rarement.

Cependant, si un lecteur de l'*Apôtre* souhaite un beau livre et une étude utile de quelque région pittoresque du Québec, je lui conseille, sans hésiter *la Gaspésie au soleil*.

La littérature canadienne-française doit ce livre, utile et beau, publié le mois dernier, à un religieux de Saint Viateur, au Frère Antoine Bernard, diplômé d'histoire et de géographie de l'Université catholique de Paris.

L'auteur de retour au pays, après quelques années d'étude à Paris, a complété une thèse historique qui lui a valu, à l'étranger, l'éloge de ses maîtres.

Au lendemain de la soutenance de sa thèse, le Frère Bernard recevait, dit-on, de M. Émile Lauvrière, l'éminent historien de *la Tragédie d'un peuple*, le billet suivant :

“ Pour vous féliciter, je n'attends pas d'avoir lu votre ouvrage avec toute l'attention qu'il mérite. Il me suffit de le parcourir une première fois pour y constater des qualités bien françaises : une belle ordonnance, un style facile, clair, qui a du charme et de la vigueur, une grande richesse de faits, d'idées et de sentiments. Voilà ce qu'après une étude plus approfondie, je voudrais dire plus longuement dans la *Revue de l'Histoire des Colonies*. Mes félicitations et mes vœux de succès pour votre futur livre, digne de figurer à côté de nos bons ouvrages français.”

Ce témoignage d'une aussi grande autorité vous marque l'importance de l'ouvrage dont je veux, par une brève analyse, vous révéler quelque peu l'intérêt

Le Frère Bernard est un audacieux. Il nous introduit à la Gaspésie par l'étude du sous-sol. A quel moment de la formation des couches terrestres appartient ce sous-sol ; ce qui est de l'époque primaire ; ce qui se composa à l'époque quaternaire ? Voilà, je pense, qui commence au commencement.

Mais soyez sans inquiétude, le Frère Bernard traite de géographie et de géologie avec tant de mesure, de correction et même d'élégance ; il vous fournit de si bonnes cartes pour meilleure intelligence de ses explications, qu'on avale les pages avec autant de bonne volonté et de goût qu'il convient. D'ailleurs, un dernier chapitre de la première partie nous entretient de la Gaspésie pittoresque et c'est le chocolat qui rend délicieuse cette pastille très menue de géologie, géographie, géogénie et géodésie...

L'ouvrage commencé avec ce sérieux — un sérieux fort agréable — se continue, non moins sérieusement, par l'étude de la Gaspésie primitive

En quatre chapitres, chacun d'une belle étendue, nous apprenons le détail de la découverte de Jacques Cartier ; les faits principaux du régime français de Nicolas Denys à Charles Lawrence ; les seigneuries formées alors en territoires gaspésien et leurs propriétaires ; les entreprises des missionnaires français pour l'apostolat, celles des marchands français, québécois, pour l'organisation du commerce du poisson ; puis, le régime anglais.

C'est ici qu'on aperçoit jusqu'à quel point la haine s'acharna contre les malheureux Acadiens. Le Frère Bernard rapporte brièvement, l'odyssée des pauvres diables qui en 1755 vinrent s'établir au barachois de Tracadie (Carleton). Ils étaient au nombre de sept familles, dont l'histoire a conservé les noms, et passèrent l'hiver dans un campement dissimulé sur une petite île, au milieu du barachois. Ils échappèrent ainsi aux Anglais qui, dans le temps, — proclamation de Lawrence du 14 mai 1756 —

payaient généreusement vingt à trente livres pour tout Acadien capturé mort ou vif.

D'autres courants de fugitifs acadiens s'établirent qui aboutirent également aux rives gaspésiennes. Nous suivons rapidement les pas de tous ces malheureux poursuivis par la puissante civilisation d'une grande nation protestante.

Humbles, soumis à la Providence, mais tenaces, endurants, les Acadiens finirent par se tailler un beau domaine sur les côtes de la Baie des Chaleurs. Mais là toujours la persécution les relança et les exploiters politiques ou financiers les retrouvèrent. En 1796 seulement, grâce à l'un de leurs plus courageux et intelligents pasteurs, M. l'abbé Bourg, ils obtinrent les titres de propriété qu'ils détenaient légitimement depuis près de quarante ans.

Leurs luttes n'étaient pas terminées encore. Mais ils allaient d'une allure aussi pacifique que possible, par la seule revanche des berceaux, décourager les ambitions des Loyalistes que l'Angleterre prévoyante avait placé sur les terres fertiles de la péninsule afin d'écraser, comme dans un étau, entre Loyalistes gaspésiens et Loyalistes des Cantons de l'Est, la civilisation française de Québec.

*
* *

Dans la dernière partie de son ouvrage, la Gaspésie moderne, l'auteur raconte la lente émancipation économique des colons de langue française, pêcheurs ou cultivateurs, de la région qu'il étudie.

Gaspé, district loyaliste, avec son propre lieutenant-gouverneur — jusqu'en 1831 sous Aylmer — est une prébende superbe pour les créatures de l'Angleterre ou du gouverneur, les mercantis de Jersey, les pirates américains, les petits et grands requins financiers de l'époque.

Mais l'autorité ecclésiastique de Québec ne se désintéresse pas, — malgré les difficultés auxquelles elle doit faire face et la pénurie de missionnaires, — de la population chrétienne et française qui vit si misérablement sur les rives gaspésiennes. Ces pauvres gens ont des missionnaires. On leur envoie des athlètes de la foi et du patriotisme. Et ces missionnaires organisent les paroisses, entraînent leurs gens à cultiver la

terre, cultivent eux-mêmes afin de prêcher d'exemple, groupent, enfin, leur peuple en rûches capables de résistance et d'autonomie.

C'est, en plus sombre peut-être pour les débuts, l'histoire de toutes nos paroisses françaises sous le régime anglais.

Le Frère Bernard ferme son ouvrage sur deux chapitres d'un intérêt particulier : le folklore gaspésien, les Gaspésiens chez eux.

Il y a probablement bon nombre de Canadiens français cultivés et d'une certaine aisance qui n'ont jamais vu la Gaspésie ni connu les Gaspésiens. Ils le regretteront à lire le Frère Bernard.

Car personne jusqu'ici n'a travaillé si amoureusement à faire connaître cette région, la cendrillon des régions québécoises.

*
* *

Aux premières pages de son volume, dans un avant-propos qu'il faut lire, après avoir dit son origine acadienne — ce qui nous fait mieux saisir toute l'affection que l'on respire à travers le volume pour le pays de Gaspé, — Frère Bernard écrit :

“ Malgré l'intérêt évident qu'offre l'histoire de cette sentinelle avancée de la foi catholique et de la civilisation française au Canada, la Gaspésie attend encore son Hérodote. Quelques monographies, d'anciens récits de voyages, une mention dans les ouvrages d'histoire générale du Canada ou de l'Acadie : voilà, au total, la maigre part dont elle a dû se contenter jusqu'ici, dont souffrent en particulier les petits écoliers gaspésiens. Aux yeux des florissantes régions de Montréal et de Québec, la péninsule de Cartier fait figure de parente pauvre. N'est-il pas temps qu'elle sorte de l'ombre pour prendre, au soleil canadien, une place honorable bien méritée ? ”

La Gaspésie a trouvé son Hérodote

Le Frère Bernard écrit délicieusement comme le vieux conteur grec. Il y met cette même bonhomie, cette sensibilité, cette aisance, cette imagination agréable qui caractérisaient le vieil Hérodote. Et il ajoute à cet ensemble de qualités une discipline intellectuelle plus sévère que celle dont se contenta le premier des historiens que connut la civilisation antique. Car, il faut le dire, le vieil Hérodote ne se faisait pas faute

de rapporter des commérages que les historiens de ce temps-ci s'interdisent rigoureusement.

La Gaspésie aura donc sa place au soleil canadien

La Gaspésie possède maintenant une histoire régionale que lui envieront les régions plus fortunées de Québec et Montréal.

Nous souhaitons au beau volume de Frère Bernard toute la faveur qu'il mérite de cent façons diverses.

Ferdinand BÉLANGER.

La résignation à la volonté divine est plus efficace pour le bien que l'activité la plus ardente. Les trois heures pendant lesquelles Jésus-Christ cloué sur la croix est resté immobile ont été plus précieuses que les trente-trois années de sa vie évangélique.

Mgr DE SÉGUR.

\$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire
\$11,500.00

2me prix : \$2,000.00 en argent

3me prix : 1,000.00 en argent

4me prix : 500.00 en argent

5me prix : 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance
tout en faisant l'aumône au

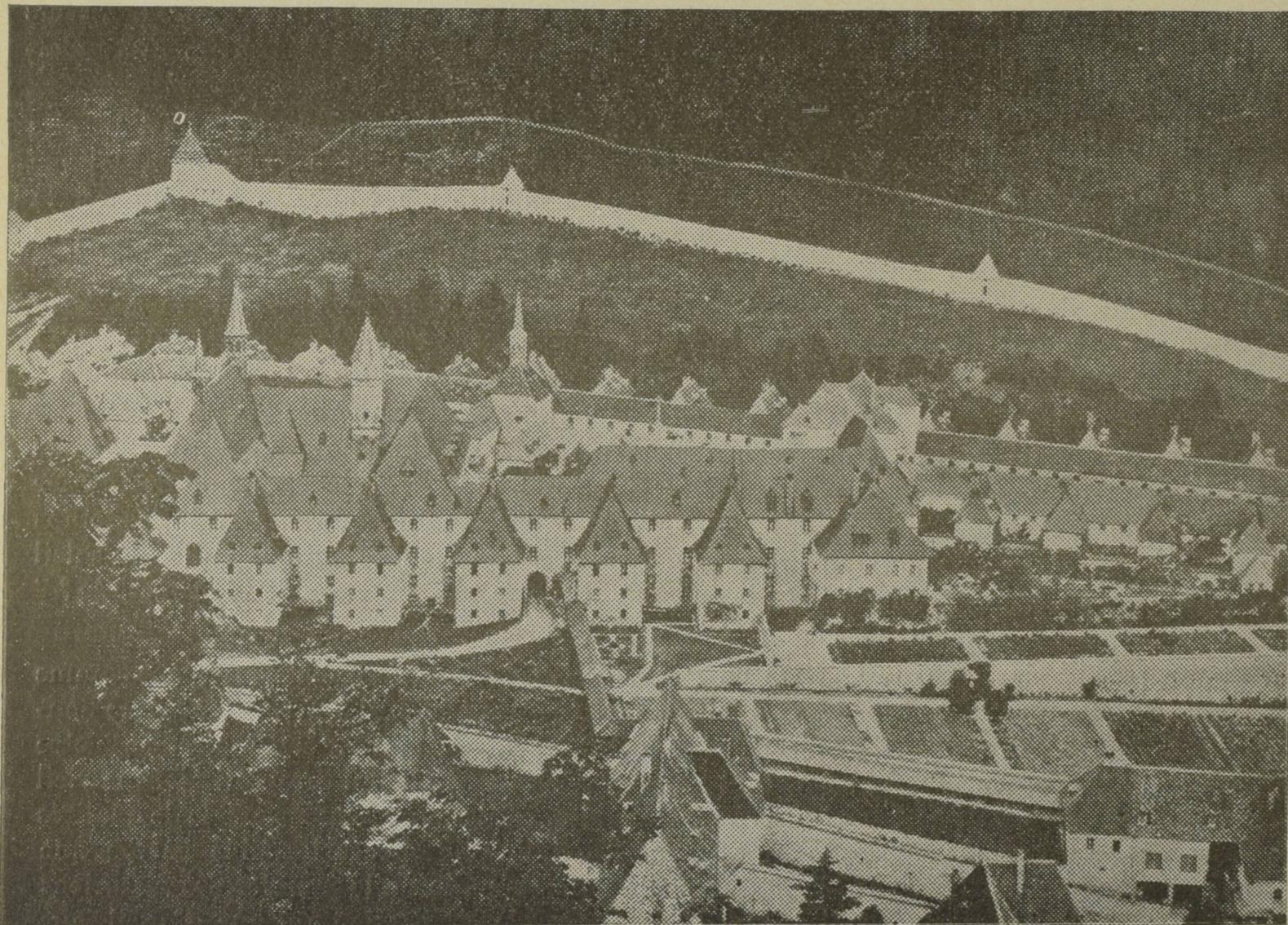
REFUGE DON-BOSCO :

Prix des billets :

1 pour	\$ 0.25
10 pour	1.00
100 pour	5.00
600 pour	25.00
3,000 pour	100.00
25,000 pour	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, p^{re},
directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge
Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour
de la malle.



LE MONASTÈRE DE LA GRANDE CHARTREUSE DANS LA VALLÉE DES ALPES, FRANCE.

Ephémérides Canadiennes

MAI

1.— Un incendie détruit huit maisons au village de Sainte-Clotilde de Horton.

— Une énorme pierre se détache du Cap, à Bienville, juste au moment où passait un train et fait dérailler la locomotive, le tender et trois wagons. L'ingénieur et le chauffeur sont sérieusement blessés.

— La cloche des pèlerins de Sainte-Anne de Beaupré, sauvée lors de l'incendie de la Basilique, avait été envoyée en Belgique pour être refondue. Elle est revenue au pays et vient d'être installée dans le clocher temporaire.

— Sur proposition de l'honorable sénateur L.-O. David, le sénat canadien constitue une commission parlementaire pour étudier le problème du Réseau National Canadien, et voir à déterminer à quelle direction il conviendrait de confier l'entreprise, dans le cas d'une fusion possible entre nos deux grands réseaux de voies ferrées.

2.— On estime que 25,000,000 de minots de céréales provenant de l'Ouest canadien, récolte de 1924, vont être exportés par voie du port de Vancouver.

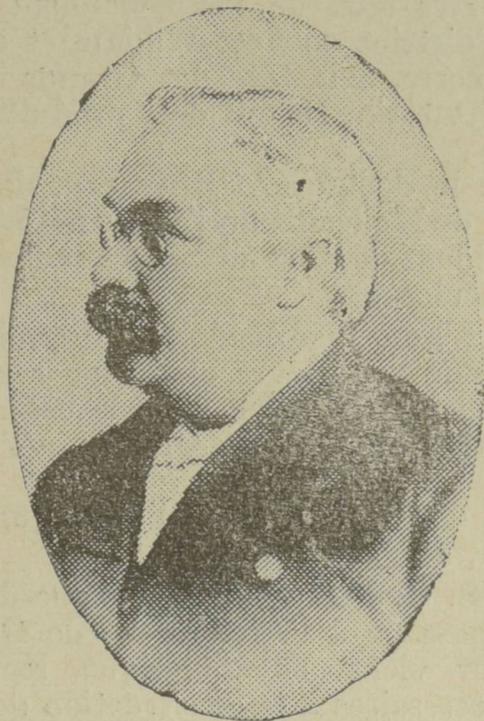
3.— Des feux de forêts viennent d'éclater au Nouveau Brunswick. Quatorze cents acres de zone boisée sont déjà atteints et ravagés.

— A Berthier, à l'âge de 94 ans et 5 mois, décède Mme Desanges Gosselin, épouse de feu Benjamin Roy. La défunte était la mère de S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de Québec ; de M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval ; de M. l'abbé Philéas Roy, curé de la Rivière du Loup ; du Rév. Père Arsène Roy, O. P. ; de M. l'abbé Alexandre Roy, curé de Saint Louis de Pintendre, et de la R. Mère Marie de l'Eucharistie, de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur.

5.— Le *Minnedosa*, navire du C. P. R., quitte Montréal avec un premier groupe de pèlerins canadiens se rendant à Rome pour l'Année Sainte. Une vingtaine de pèlerins de Québec assistent, le matin, à une messe célébrée dans l'église de Notre-Dame des Victoires, par M. l'abbé P. Leclerc, curé du Château-Richer. Un sermon y est prononcé par M. l'abbé Art. Robert, du Séminaire. Ces pèlerins s'embarquent à Québec, le soir, sur le même transatlantique.

6.— Au sénat canadien, l'hon. M. Chs-P. Beaubien dénonce l'Internationale américaine du Travail comme la cause principale du malaise industriel qui sévit aux mines du Cap Breton.

— En la cathédrale de Toronto, S. Ex. Mgr



L'hon juge CYRIAS PELLETIER

Pietro di Maria donne la consécration épiscopale à Mgr J.-T. Kidd, le nouvel évêque de Calgary. S. G. Mgr McNally, évêque de Hamilton, prononce le sermon.

7.— Un incendie ravage le village de Saint-Joseph d'Alma, détruisant au-delà de 90 maisons et jetant cent familles sur le pavé. Pertes : \$1,000,000.

— M. Henri Bourassa donne une conférence dans la salle paroissiale de Notre-Dame de Grâce à Québec. Le sujet qu'il traite est : "Nos gros et petits travers".

9.— On lance à Montréal, aux chantiers Vickers, le premier hydro-avion construit en cette ville. Il portera le nom de *Vedette*.

— A Québec, décède M. J.-A. Collier, doyen du Conseil de Ville et président du Comité de Police.

Le défunt, d'origine irlandaise, était âgé de 50 ans.

10.— A Québec, se tient une journée catholique des retraits ou congrès annuel des

hommes et jeunes gens qui ont suivi les exercices des retraites fermées.

— Les jeunes gens de l'A. C. J. C. de la région de Québec ont, à Sainte-Anne de Beaupré, leur congrès régional annuel, et ils font en même temps leur pèlerinage au Sanctuaire de la Grande Thaumaturge. Plus de 2,000 jeunes gens prennent part à ce congrès.

12.— M. l'abbé Albert Pelletier, jusqu'ici procureur de l'évêché, à New-Liskeard, est nommé premier curé résidant de Rouyn, au diocèse de Haileybury.

14.— Des feux de forêt viennent d'éclater, dans le district de Fort-William et de la Baie du Tonnerre, à la tête des Grands Lacs, province d'Ontario. Ils ont déjà produit de graves dégâts.

— M. le docteur A. Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, est élu président de l'Association canadienne contre la tuberculose.

16.— L'hon. juge Rodolphe Roy, juge puîné de la Cour Supérieure et ancien secrétaire de la province de Québec dans le cabinet de Sir Lomer Gouin, décède à Québec, à l'âge de 66 ans.

— A Québec, décède l'hon. juge Cyrias Pelletier, à l'âge de 85 ans.

18.— S. G. Mgr Ginisty, évêque de Verdun, est de passage à l'Archevêché de Québec. Sa Grandeur vient en Amérique recueillir les fonds nécessaires à la construction de l'ossuaire de Dauaumont, où reposeront des milliers de victimes de la grande guerre.

19.— La commission chargée d'organiser l'entreprise du nouveau pont Montréal-Longueuil, sur le Saint-Laurent, accorde un premier contrat, pour la sous-structure de la charpente métallique, entre l'île Sainte-Hélène et la rive sud. Les concessionnaires sont Quinlan, Robertson et Janin, au prix de \$936,749.

22.— La Société Royale du Canada, en terminant la session qu'elle vient d'avoir, à Ottawa, décide de tenir à Winnipeg celle de 1926.

— Le *Sainte Jeanne d'Arc*, navire-hôpital français, arrive dans le port de Québec.

— A Ottawa, décède le R. P. Albert-Marie Marion, O. P., régent des études au couvent des Dominicains d'Ottawa. Le défunt était un écrivain distingué.

— La Société Historique de Montréal remet à M. P.-G. Roy, archiviste de la province de Québec, une médaille de vermeil, comme témoignage de reconnaissance pour ses nombreux travaux historiques.

23.— Le 65^e régiment de Montréal vient rendre visite au 22^e régiment de Québec.

— Des manifestations d'enfants, qui ont lieu à la fois sur la Terrasse et sur la Place Saint-Pierre à Saint-Sauveur, marquent à Québec le commencement de la fête de Dollard.

— On annonce que la Banque Royale du Canada achètera la Banque Union du Canada, si les actionnaires ratifient l'entente des directeurs qui vient d'être approuvée par le ministre des finances fédérales, l'hon. M. J.-A. Robb.

— L'hon. sénateur Thomas Chapais est élu président de la Société Historique du Canada.

— On apprend que M. l'abbé Eloi Martin, curé de Saint-André de Madawaska, est mort subitement d'une syncope de cœur à la villa Falconieri, à Frascati, Italie, qu'il était à visiter en compagnie des élèves du Collège canadien de Rome.

24.— On célèbre dans plusieurs paroisses de Québec la fête de Dollard des Ormeaux. A Saint-Malo, il y a grande parade des gardes indépendantes de Québec et démonstration patriotique sur la place de l'église.

— Mgr Eug. Laflamme, curé de Notre-Dame de Québec, annonce au prône qu'il a reçu du gouvernement de France, six tableaux de maîtres, dont un original et cinq copies, pour remplacer ceux qui ont été détruits lors de l'incendie de la Basilique.

26.— S. Ex. Mgr Di Maria, délégué apostolique au Canada, préside la bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle aile du Séminaire de Joliette.

27.— Aujourd'hui et demain de grandes fêtes ont lieu à Rigaud à l'occasion du 75^{ème} anniversaire de la fondation du Collège Bourget.

— Le Lieutenant-gouverneur de la Province, l'hon. M. Pérodeau, préside à l'ouverture de l'exposition des Beaux-Arts, au café de l'Hôtel du Parlement.

— A Montréal, à l'âge de 75 ans, décède M. J.-L. Archambault, avocat, C. R.

— L'hon. J.-M. Baxter, député de Saint-Jean-Albert, aux Communes, accepte de prendre la direction de l'opposition provinciale conservatrice au Nouveau-Brunswick.

28.— Après un débat qui dure six heures, la Chambre des Communes vote à une majorité de 18 voix un crédit de \$5,000,000 pour les travaux du port de Québec.

— M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, est élu membre correspondant de la Société nationale académique de Cherbourg, en France.

— M. l'abbé Arthur Robert, professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval, est nommé membre correspondant (pour Laval) de la Fédération internationale des Universités catholiques, qui vient d'être fondée sur l'initiative du Père Gemelli, O. F. M., recteur de l'Université du Sacré-Cœur de Milan.

— Sir Geo.-E. Foster, sénateur, et ancien ministre fédéral, donne au Club Canadien de Québec une causerie sur la situation du pays vis-à-vis de l'Angleterre.

30.— Le nouveau pont de l'île Perrot (sur la branche de la rivière Outaouais entre les îles Perrot et de Montréal) est ouvert à la circulation régulière. Il a eu le grand honneur d'être béni de la main de Son Excellence le Délégué apostolique au Canada, Mgr Di Maria, en cours de route pour se rendre aux fêtes du Collège Bourget, à Rigaud.

— Il est annoncé que l'International Paper de Québec, qui songeait à construire de vastes usines nouvelles à Chelsea, sur la Gatineau, aurait modifié ses plans et serait en train de grouper plutôt ses constructions sur la rivière Outaouais même entre Pointe-Gatineau et Templeton-est, vis-à-vis l'île Laverdure, à l'abri de laquelle, dans le chenal du nord, elle se constituerait un havre très propice aux fins de son industrie.

— Mgr O'Sullivan, ci-devant vicaire général du diocèse de Hamilton, Ont., devient président du Séminaire St-Augustin, à Toronto, à la succession de S. G. Mgr Kidd, récemment promu au siège épiscopal de Calgary, en Alberta.

— 31.— A Saint-Louis de Courville, Mgr H. Bouffard béni plus de 600 automobiles. Un monument sera érigé dans cette paroisse en l'honneur de Saint Christophe, patron des voyageurs.

Banque Canadienne Nationale

(Banque d'Hochelaga)

Siège social - Montréal

Capital versé et réserve,..... \$11,000,000

Actif, plus de\$122,000,000

263 succursales au Canada dont
219 dans la province de Québec

FILIALE À PARIS

BANQUE CANADIENNE NATIONALE (France)

14, RUE AUBER

S	a	m	u	e	l				m	i	c	h	e	l	
E	l	a	n	s	R			O		P	l	u	r	a	
L	i	r	e		m	i		l	a		E	d	o	m	
S	b	o		c	i	e		i	n			o	d	e	
m	i	c	h	e	l	é	i	m	a	k	i	n	a	c	
C	o	n	t	r	e	e	s	p	a	e	i	e	r	s	
a	s	a		e	l	a		i	m	o		n	e	o	
r	i	r	e		y	u		t	e		p	o	u	r	
d	e	v	r	a		x		t		F	a	u	n	e	
e	r	a	s	m	e					S	e	r	a	i	l

SOLUTION DU CASSE-TÊTE DE NOTRE NUMÉRO DE MAI
(Envoi de M. Roch Delisle, Collège de Ste-Anne de la Pocatière).

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE STRABISME

Le strabisme est très connu. C'est la maladie, ou plutôt l'infirmité des loucheux.

Il consiste essentiellement dans le manque de parallélisme des yeux, dont l'un regarde droit, et l'autre en dedans, en dehors, en haut ou en bas. Cela peut se comparer à ce que les automobilistes appellent les roues fausses, lorsque les roues d'avant ou d'arrière de leurs machines ne sont pas rigoureusement parallèles. La machine se gouverne mal, dépense inutilement du pouvoir, et use rapidement des pneus.

Les yeux qui ne regardent pas dans le même axe ne dépensent pas plus de pouvoir et ne s'usent pas plus vite ; mais ils fatiguent leurs possesseurs parce qu'ils leur font voir deux images au lieu d'une. Le résultat est qu'après un certain temps un seul d'entre eux finit par regarder ou plutôt par voir en même temps, l'autre s'atrophie ou ne voit qu'à son tour.

Nous verrons plus tard, lorsque nous étudierons ensemble les défauts de la vision, ce qui fatigue surtout les possesseurs d'yeux louches.

* * *

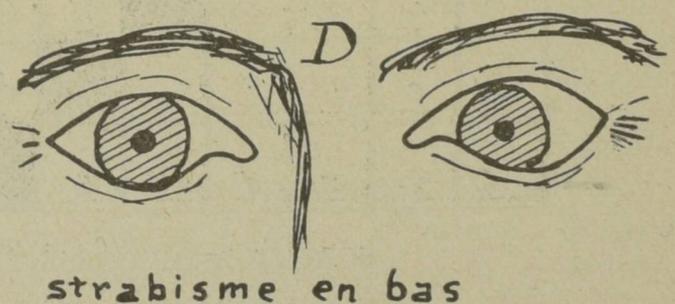
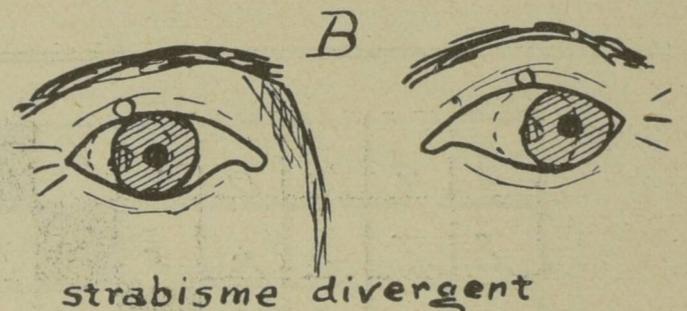
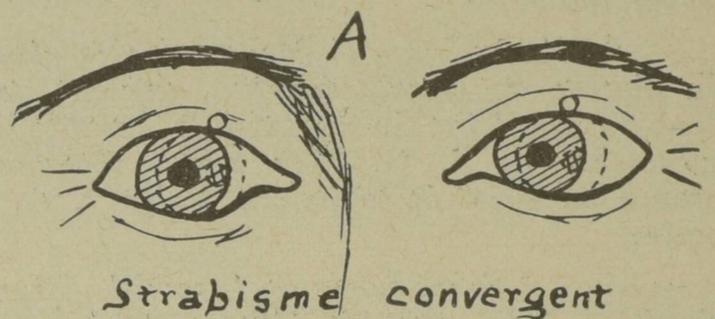
A quoi est dû le strabisme ?

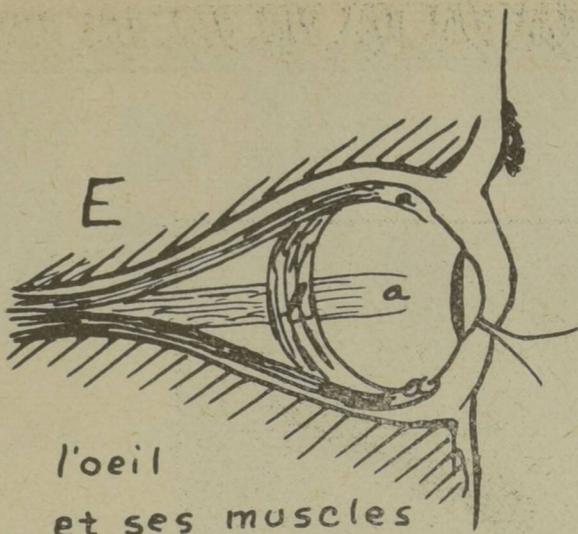
Le plus souvent à ce qu'un des muscles des yeux est plus faible que les autres ; parfois, mais rarement, à ce qu'un de ces muscles est plus fort que les autres.

Les yeux sont très mobiles, comme on le sait. Ils sont mus par plusieurs muscles, dont les quatre droits insérés en haut, en bas, à gauche et à droite, et deux obliques. Que l'un de ces muscles soit paralysé, ou simplement affaibli ou mal développé, et il y a strabisme.

Un profane aurait beaucoup de difficulté le plus souvent à dire lequel des deux yeux

est atteint de strabisme. L'affection paraît siéger tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que le sujet regarde à droite ou à gauche. Chez ceux qui souffrent de strabisme supérieur ou inférieur, la déviation est plus constante et se reconnaît plus facilement.





l'oeil
et ses muscles
a - les muscles droits
b. un des obliques

Un coup d'œil jeté sur les vignettes ci contre permettra de mieux juger les diverses sortes de strabisme.

Ainsi dans la vignette A où il y a du strabisme convergent de l'œil gauche, on serait tenté d'incriminer le muscle droit parce qu'il s'insère du côté où est attirée la pupille de l'œil. Il est vrai qu'il est coupable jusqu'à un certain point puisqu'il tire l'œil de son côté, mais il ne l'emporte ainsi que parce que son antagoniste est affaibli ou paralysé. C'est donc ce muscle la véritable cause du mal.

Maintenant, est-ce nécessairement l'œil gauche qui est le malade? Pas du tout. Mesurez la distance qui sépare les deux pupilles, puis examinez maintenant la vignette B où c'est l'œil gauche qui paraît "louche". C'est tout simplement que l'œil gauche, qui peut être le sain, a repris sa position normale, et que l'autre, le droit accuse maintenant son manque de parallélisme.

Mais le strabisme est surtout passager lorsque ce sont les obliques qui sont affectés. Comme ces muscles sont en fonction beaucoup plus rarement que les autres, leur manque de fonctionnement est moins apparent.

* * *

Le strabisme, infirmité surtout grave parce qu'elle dépère sa victime dans ce qu'elle a de plus apparent, ses yeux, est une maladie curable le plus souvent. On peut le traiter médicalement ou chirurgicalement.

Le premier traitement consiste à faire porter des verres appropriés, qui forcent l'œil à se redresser pour voir. Cet entraînement est nécessairement long, car il agit en refaisant l'éducation d'un muscle, et en développant les fibres de sa masse comme se développent celles des muscles des athlètes par des exercices raisonnés, mais il aboutit le plus souvent à des résultats très appréciables.

Dans les cas rebelles, il faut recourir au chirurgien oculiste, qui sectionne le muscle malade et le raccourcit au besoin. L'opération est délicate; non pas qu'elle soit dangereuse, mais il est très difficile d'aboutir exactement aux résultats que l'on désire.

LE VIEUX DOCTEUR.

AMUSANTE COINCIDENCE

Le savant Arago, dans ses cours de l'Observatoire, regardait toujours celui de ses auditeurs qui lui paraissait être le moins intelligent, et, lorsque cet auditeur lui semblait avoir compris, il était assuré de la clarté de sa démonstration.

Or, un jour, dans un salon où il venait de raconter ce fait, un jeune homme entra, qu'il ne connaissait pas et dont il eut à subir les saluts les plus empressés.

"A qui ai-je l'honneur de parler? lui demanda-t-il.

— Oh! Monsieur Arago, vous devez bien me connaître, car j'assiste à toutes vos leçons, et vous ne cessez de me regarder pendant tout le temps."

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du**

Radio de Forest

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

C. ROBITAILLE, Enr.
320, rue St-Joseph,
Québec.



MAQUETTE D'UN MONUMENT

qui sera érigé, en septembre prochain, à Notre-Dame d'Hébertville, à la mémoire de M. l'abbé N.-F. Hébert, curé-fondateur du Lac Saint-Jean.

RADIO

Les inductances

Les circuits des courants de haute-fréquence avec lesquels on opère en radio sont constitués par des inductances et des capacités. Les inductances sont formées par les diverses bobines, les capacités originent dans les condensateurs. Comme ces courants sont extrêmement faibles, surtout à leur point d'arrivée à l'appareil, il est de première importance que les bobines soient hautement efficaces et qu'elles offrent le moins de résistance possible.

1° RÉSISTANCE ET CAPACITÉ DISTRIBUÉE

Il y a plusieurs facteurs qui déterminent l'efficacité d'une bobine d'induction. *Il faut d'abord que la résistance ohmique soit faible.* C'est pourquoi on conseille d'employer du fil relativement gros. Le fil N° 26 est considéré comme trop fin, le 24 et le 22 ont été utilisés couramment jusqu'ici. Maintenant on fabrique des bobines à pertes minimum dites : "low loss", avec du fil aussi gros que le No 14. On emploie aussi un fil à plusieurs brins : du litz. Ce fil à plusieurs brins diminue la résistance à haute-fréquence à la condition qu'aucun des brins ne soient cassés dans l'enveloppe. Ce qui, paraît-il, est assez rare, en pratique.

Un autre facteur important de l'efficacité d'une bobine c'est son enroulement. Ce que nous désirons obtenir d'une bobine c'est un maximum d'inductance avec un minimum de capacité distribuée. Or cette capacité se retrouve toujours un peu dans toute bobine parce que chaque spire forme avec sa voisine un condensateur minuscule.

L'enroulement fait à la façon ordinaire sur un tube de carton ou de bakelite contient donc une capacité distribuée assez notable ; surtout si l'enroulement est fait de telle sorte qu'il y ait plusieurs rangs sur un même tube.

Pour diminuer cette capacité on a imaginé divers procédés. Il faut citer en premier lieu l'enroulement "bank wound". Cela consiste à enrouler trois tours à la façon ordinaire, le quatrième est ensuite enroulé sur le deuxième, le cinquième sur le troisième et ainsi de suite. Cette façon d'enrouler les bobines n'est plus guère usitée pour les récepteurs téléphoniques. Un autre procédé, très efficace, c'est celui des "honeycombs". Dans ces enroulements on arrange les choses de telle façon que la spire suivante traverse la précédente en faisant un angle. On comprend que cet enroulement des bobines diminue considérablement la capacité distribuée. C'est sur ce même principe que sont basés les enroulements en toile d'araignée en fond de panier, etc. Toutes ces bobines sont efficaces si elles sont bien enroulées.

Pour diminuer la capacité distribuée d'une bobine, il ne faut pas voir seulement à la forme de l'enroulement ; il faut aussi qu'il y ait le moins de matériel possible qui soutienne cette bobine. Partant de ce principe on s'applique maintenant à faire des bobines qui n'ont que le matériel strictement nécessaire pour les soutenir. Quelques-unes dites : "low-loss" se tiennent par elles-mêmes : n'ont aucun support quelconque, si ce n'est la tige qui les fixe à l'appareil. Ces bobines sont excellentes à condition qu'elles aient la rigidité voulue sans avoir été enduites de compositions (telles que le shellac) qui augmentent la capacité distribuée.

2° DISPOSITION DES INDUCTANCES

Si pour accroître l'efficacité d'une inductance, on juge à propos d'employer un minimum de diélectrique, à plus forte raison il faudra éviter de placer du métal, surtout du métal magnétique dans les champs des inductances. Il faudra donc éloigner autant que possible les bobines des condensateurs ou du moins les placer à angle droit avec les condensateurs. Nous con-

naissons un neutrodyne, actuellement sur le marché, qui possède des bobines à perte minimum très bien faites. Toutefois elles sont montées parallèlement aux condensateurs. Elles perdent du coup les avantages gagnés par ailleurs.

Pour la même raison, il faut éviter que les champs magnétiques de diverses bobines ne se rencontrent. Ainsi, par exemple, s'il y a dans un appareil deux ou trois jeux de bobines, il faut que ces différents jeux soient suffisamment éloignés les uns des autres et, de plus, il faut les placer à angle droit. Dans le neutrodyne, ces bobines sont placées à un angle de 57° degrés par rapport aux condensateurs. Ce qui, généralement, suffit pour éviter l'interaction des bobines entre elles et avec les condensateurs.

Enfin une dernière précaution à prendre si l'on veut avoir une bobine à haut rendement d'inductance, c'est d'éviter les courts-circuits entre deux spires adjacentes, car dans ce cas il se produit dans ces spires un courant de sens contraire qui oppose une résistance au courant principal.

3° INDUTANCES D'ANTENNE

Pour qu'une inductance soit efficace il faut qu'elle convienne au circuit dans lequel elle est placée. On trouve des inductances dans trois circuits différents : dans le circuit de l'antenne, dans le circuit de grille et dans le circuit de plaque.

Les inductances que l'on trouve dans le circuit de l'antenne consistent dans la plupart des cas en une dizaine de tours de fil avec ou sans prises de connexions aux différents tours. On peut cependant augmenter ce nombre de tours jusqu'à 40 environ. Plus l'antenne est longue moins il faut de tours à son inductance. On conçoit donc qu'avec 40 tours on peut utiliser une antenne excessivement courte : 10 à 15 pieds. Dans ce cas le circuit de l'antenne est dit apériodique ; si au contraire on veut un primaire syntonisé il faut beaucoup plus de fil. Le fil qu'on utilise pour l'inductance d'antenne doit être assez gros afin de ne pas augmenter la résistance du circuit. En général on emploie le même fil qu'on utilise sur le secondaire. Dans certains cas, il n'y a pas d'enroulement spécial pour l'inductance d'antenne : on utilise à cette fin une partie de l'inductance du secondaire.

Quels que soient son enroulement et sa forme, l'inductance d'antenne doit être faite soigneusement et placée convenablement dans l'appareil. Il faut se rappeler que les courants de ce circuit sont excessivement faibles et il importe de leur donner un passage facile. On doit éviter de rapprocher trop l'un de l'autre le fil d'antenne et le fil de terre, de même qu'on doit éloigner le fil d'antenne des autres fils des batteries, etc.

4° INDUCTANCES DE GRILLES

Les inductances des circuits de grille sont les plus importantes. Ces inductances sont presque toujours accompagnées d'un condensateur variable .0005 et forment les circuits secondaires de l'appareil. On appelle ces circuits : "secondaires" non pas parce qu'ils sont peu importants, mais parce qu'on peut les assimiler à tout circuit secondaire d'une bobine d'induction. C'est surtout dans ces circuits qu'il faut baisser la résistance en employant du gros fil et en faisant des bobines à faible capacité distribuée. Il faut que cette bobine possède assez d'inductance pour monter à 560 mètres environ, lorsque le condensateur variable par lequel elle est shuntée est placé à sa capacité maximum. Pour arriver à ce résultat il faudra enrouler de 40 à 60 tours. Tout dépend de la grosseur du fil de la forme et du diamètre d'enroulement. Avec du fil N° 20 il faudra plus de tours qu'avec le N° 26. Avec un tube de 4 pouces il faudra moins de tours qu'avec un tube de 3 pouces. Un enroulement en toile d'araignée ou en fond de panier demandera généralement moins de tours qu'un enroulement sur un tube cylindrique. D'une façon générale on doit connecter la partie extérieure (la fin) de cette bobine à la grille de la lampe, et il faut que ce fil soit très court. Le commencement ou l'intérieur de cette bobine est connectée au filament. Doit-on connecter au positif ou au négatif du filament, avant le rhéostat ou après le rhéostat ? Dans la plupart des cas on connecte l'inductance secondaire de la détectrice au filament positif, et l'inductance secondaire des amplificatrices au filament négatif. Cependant il y a des exceptions pour certaines lampes et certains circuits. On peut en dire autant des connexions aux rhéostats. De sorte que, en pratique, il faut essayer les deux et s'en tenir à ce qui donne les meilleurs résultats.

5° INDUCTANCES DE PLAQUES

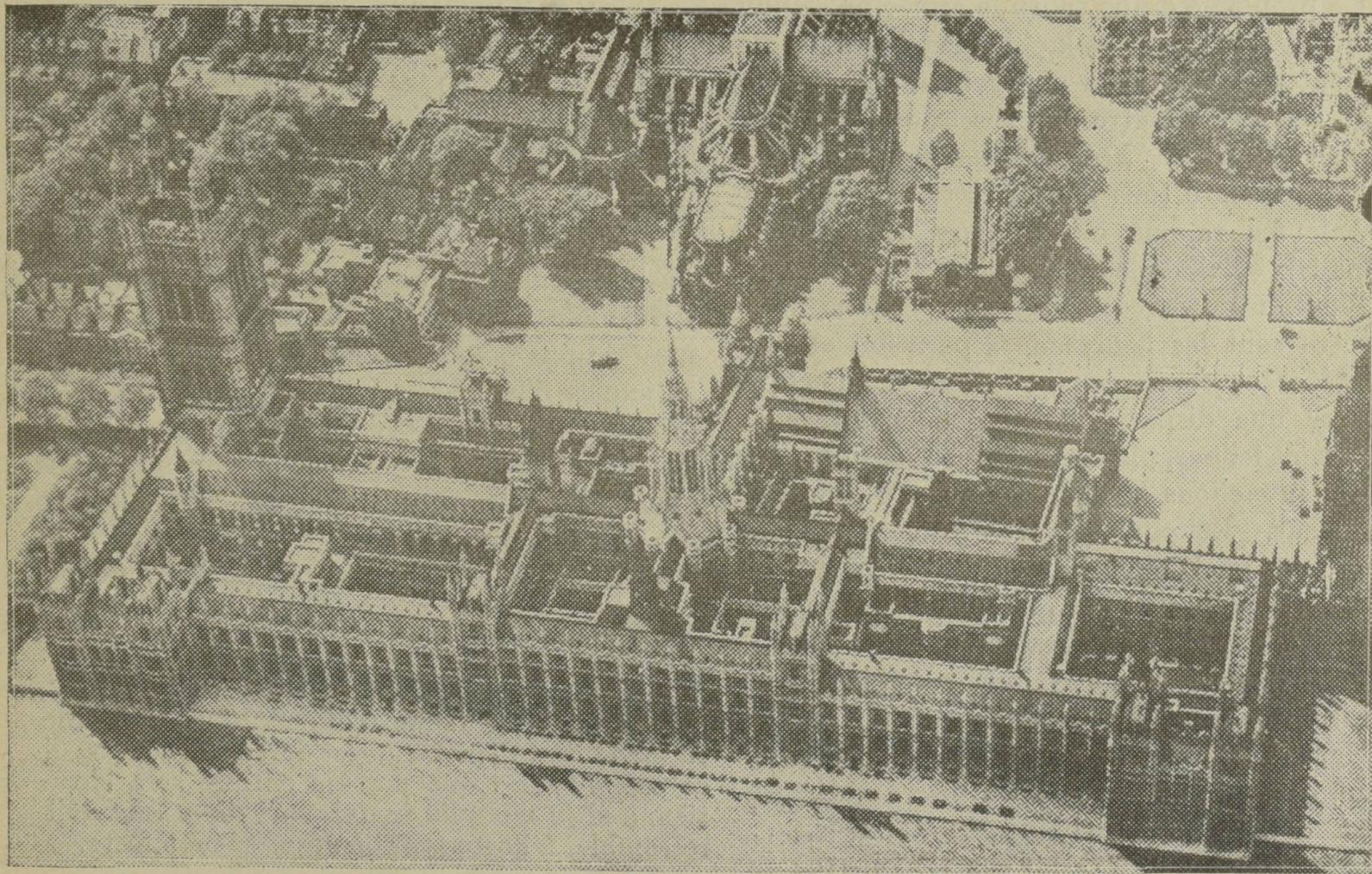
Enfin on trouve des inductances dans les circuits de plaque. L'inductance de plaque de la détectrice s'appelle: le "tickler" et sert à contrôler la régénération. Ce contrôle est plus facile lorsque l'inductance du tickler contient peu de tours. Lorsque les oscillations décrochent tout-à-coup, c'est un signe qu'il y a trop de fil sur l'inductance de plaque. On obtient une réaction mieux graduée lorsque le pivot du tickler est éloigné du secondaire. Un tickler dont les variations affectent la syntonisation du secondaire est certainement trop près de ce dernier, et il agit sur le secondaire non seulement inductivement, mais aussi capacitivement.

Les inductances que l'on trouve dans les circuits de plaque des amplificatrices constituent les primaires des transformateurs. Il n'est question pour le moment que des amplificatrices et des transformateurs à haute fréquence. Les primaires de ces transformateurs doivent être en général très courts. On sait que lorsque

le circuit de plaque est en résonance avec le circuit de grille, la lampe tombe en oscillation et cesse d'opérer comme amplificatrice. Afin d'éviter ce phénomène, on baisse l'inductance de plaque (en diminuant le nombre de tours) à tel point que la résonance est impossible même sur les ondes courtes. On comprend facilement qu'il s'agit de faire un compromis entre un primaire à fort pouvoir inducteur mais dangereux pour l'oscillation et un autre faible en inductance mais n'offrant aucun danger d'oscillation.

En utilisant un primaire à très faible inductance on a réussi à faire des appareils où la neutralisation par neutrodon n'est plus nécessaire. Ces appareils peuvent être très stables ; mais, théoriquement du moins, ils ne sont pas aussi sensibles, surtout sur les longues ondes, que les appareils à primaire plus fort en inductance et neutralisé par après. D'une façon générale, sur ce point, comme sur bien d'autres, en radio, ce que l'on gagne en stabilité on le perd en sensibilité.

LS.-M. BOLDOC, ptre.



LES ÉDIFICES PARLEMENTAIRES À LONDRES — VUE PRISE D'UN AÉROPLANE



FEMINA

Un peu de réflexion

A celles qui s'ennuient...

On a dit : " Il y aura toujours de la solitude pour ceux qui en sont dignes ", combien pourtant se désolent de cette nécessité qui leur incombe parfois. Se présente-t-il quelques heures de solitude inévitables, elles en ont peur et sous prétexte de se délasser, elles retournent à leurs amusements ; d'autres, plus sérieuses, comprenant mieux la grandeur et les beautés d'une existence bien remplie et sagement ordonnée trouveraient dans ces plaisirs mondains une source d'ennuis mais tout au fond de leur âme, elles craignent, elles aussi, ce silence, ce charme de la vie cachée et sans bruit.

Ce problème d'une solitude aimée ne s'applique pas seulement aux " jeunes " qui ne devraient pas fuir à son approche, mais aussi et encore plus peut-être à celles que la Vie s'est chargée d'assagir, à celles que les années ont vieillies malgré tous leurs efforts pour fixer et retenir les rayons enchanteurs et si furtifs hélas ! du soleil de jeunesse !

Plus nous avançons dans la vie, plus nombreuses sont les heures de séparation et plus les vides se font grands autour de nous ; à mesure que disparaissent ces liens qui nous attachent ici bas, plus intense aussi se fait notre solitude ; sachons la comprendre et l'employer utilement. Et pour pénétrer mieux dans ce sanctuaire béni, repassons ensemble cette page des Livres Saints où nous voyons Marie retirée après l'Ascension de Jésus dans l'humble maisonnette de l'Apôtre bien-aimé.

Autour de notre Mère, le silence se fait encore plus grand. L'orage a passé à Béthanie, le doux nid où demeuraient les amis de la dernière heure a été détruit par la haine du Pharisien... Lazare, Marthe et Marie, ces témoins de la puissance et de l'amitié du Cœur de Jésus, par-

laient trop haut, on voulut les supprimer en les exilant ; bientôt les Apôtres un à un s'éloignèrent et la vie se fit plus retirée dans la maison de Jean.

C'est là dans cette douce intimité que l'humble Vierge se remémorait son cher Nazareth, elle vivait du souvenir de l'Aimé et quand venait le soir, cette heure délicieuse où la nuit revient bien que le jour ne soit pas tout à fait disparu, heure où la nature se voile de teintes plus douces, plus alanguies et qui sont les nuances du repos, alors, Marie seule dans son humble chambre, aurait pu se croire aux soirs heureux de Nazareth où travaillant à la lueur de sa lampe, elle écoutait la respiration calme de l'Enfant-Dieu endormi à ses côtés.

Tout le long du jour, Marie travaillait, s'occupait des soins multiples du ménage, elle recevait aussi les visites des amis et des fidèles désireux de s'entretenir quelques instants avec la Mère de Jésus. L'on peut présumer que l'heure de prédilection était celle du soir, la solitude était son amie, dans le silence, elle retrouvait Jésus. Marie a été, à elle seule, le grand prédicateur de l'humilité, de la vie cachée, et si Dieu l'a maintenue toujours retirée dans l'ombre de l'Évangile et dans le silence de sa retraite, n'est-ce pas pour nous donner à nous, femmes et jeunes filles chrétiennes, si désireuses de la lumière du jour, du bruit des foules et des adulations, n'est-ce pas, pour nous montrer ce que nous devons être et ce que peut-être, nous ne sommes pas assez ?...

JEANNE LEFRANC.

Oh ! qu'il est facile d'aimer Jésus, si je me rappelle que mon cœur est le tabernacle où il se cache ! Oh ! que ma vie entière sera chrétienne si je n'oublie jamais que mon âme doit ressembler à l'ostensoir où Jésus se manifeste.

MGR DE LA BOUILLERIE.

BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Enfin, le succès vient couronner votre bonne volonté et vos louables efforts, allons toujours de l'avant, car nous sommes de la Vie et la Vie est ardeur et lutte, il faut vivre et souffrir... et ne l'oublions pas : " L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

J'ai presque hâte au prochain mois pour connaître enfin le grand secret et vous lire de nouveau. Je fais votre message avec plaisir.

FLEUR ANGE B.— L'accueil se fera de plus en plus cordial, bientôt nous serons de bonnes amies " et alors nos causeries se feront plus régulières. La mesure fait défaut dans les vers que vous nous adressez. Il ne faut pas vous décourager, le succès vient toujours...

GENEVIÈVE.— Je reprends votre question : " Pourquoi Dieu vient-il chercher l'humaine " pour en faire une " surhumaine " alors qu'il a meilleur métal sous la main ? Nous en sommes toutes là, car ce mystère des préférences divines n'est pas facile à expliquer. Il ne faut pas raisonner, petite amie, mais vous engager résolument sur la route heureuse où Dieu vous conduit.

PETITE POSTE

Violette de l'Immaculée salue affectueusement Fidèle Messagère et elle attend avec impatience l'heure de son retour. A bientôt??...

Noëlla prie Alice de Valcourt de penser à elle pendant les vacances, où nécessairement elle lui trouvera un petit moment pour causer ou sinon... Elle fera grise mine... Bonjour.

JEANNE LEFRANC.

Dictionnaire alphabétique et logique par Mgr Élie Blanc. 1923. Contenant plus de 3,000 mots illustrés. Le plus moderne des dictionnaires français. A cause de sa partie logique ou raisonnée, dictionnaire idéal pour trouver les solutions des mots croisés.

Prix : \$1.50 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.



" Savoir bien faire ne suffit pas, il faut bien faire."

L'art de la pâtisserie remonte à une haute antiquité. Les anciens ont eu leur genre de pâtisserie, leurs gâteaux dont les recettes ne sont pas venues jusqu'à nous, mais qui ne doivent pas différer essentiellement des nôtres, si ce n'est que le miel remplaçait le sucre. Les Romains connaissaient les oublies, les tourtes et les croûtes. Le moyen-âge connut la galette et la fouace. Les pâtés sont d'invention relativement moderne et ne remontent guère au-delà du XVIIe siècle. La pâtisserie commença de se révéler vers 1790 et elle ne prit vraiment son essor qu'au XIXe siècle.

LA PÂTE.— La pâte est un mélange de farine, de liquide, de levain, avec sel comme assaisonnement. D'une façon générale, on peut dire que ces quatre ingrédients se retrouvent dans tout produit à base de farine. Ainsi, si l'on veut faire du pain, une tôle de biscuits, une bonne crêpe ou encore un excellent gâteau, il faut de toute nécessité recourir à ces quatre ingrédients. Mais, quand pour relever la saveur de la pâtisserie, aux ingrédients premiers on ajoute d'autres ingrédients, l'addition de ces substances détermine le genre et la nature de la pâte.

D'après ce principe et pour faciliter aux débutantes l'étude des pâtes, nous les classerons en trois grandes divisions :

- 1° La pâte à la cuillère.
- 2° La pâte à levain, le pain.
- 3° La pâte brisée et feuilletée.

LES PÂTES À LA CUILLÈRE

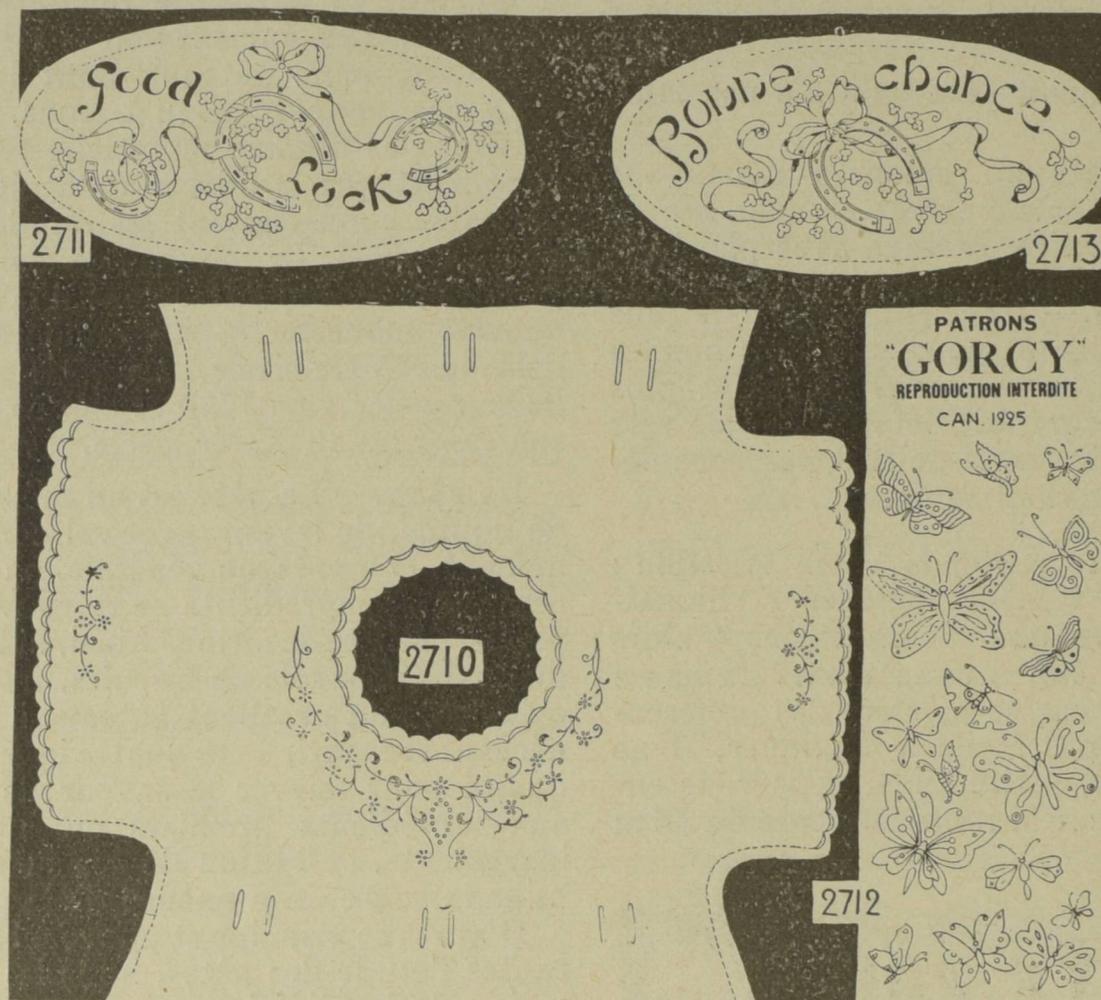
Les pâtes à la cuillère sont très nombreuses et varient depuis la pâte claire avec laquelle sont faites les crêpes, jusqu'à la pâte épaisse avec laquelle on fait le pain. Toutes cependant ont pour base les quatre ingrédients suivants : la farine, un liquide, le levain et le sel comme assaisonnement.

Une pâte à la cuillère est toujours une pâte à la cuillère, qu'elle soit claire ou épaisse, cuite sur une tôle ou dans un moule, ou faite de farine seule, ou mélangée avec de la fécule de riz, de Maïzena, ou d'autres produits. Le gâteau des anges, si délicieux et si délicat de confection, appartient comme les crêpes et les gaufres les plus croquantes et les plus substantielles, à cette même division, malgré la dissemblance.

(La cuisine à l'école primaire).

(A suivre)

Patrons de broderie, marque
"GORCY"



2710—Chemise pour fillettes 8-10-12 ans. Patrons à tracer 20 cts. Décalquable au fer chaud 30 cts. Etampé sur coton fini toile ou nansouk bleu, rose, paille \$1.59. Coton à broder C. B. 20 cts.

2711—2713—Porte cravate 16 x 8. Patron à tracer 15 cts. chacun. Décalquable au fer chaud 20 cts. chacun. Etampé sur toile écrue 39 cts. chacun. Sur velours rouge, vieux bleu, corail, jaune 98 cts. chacun. Sur toile russe, vert, vieux bleu, rouge, tan, 79 cts. chacun. Soie à broder 40 cts.

Service de Patrons de Broderie

"L'APÔTRE" 103, rue Sainte-Anne, QUÉBEC

Les enfants orgueilleux

C'est ne rien apprendre de nouveau que de signaler l'orgueil comme notre pire ennemi. Depuis la chute des mauvais anges et la désobéissance d'Eve, l'humanité est pétrie de ce vice. La véritable humilité est rare, l'orgueil compénètre tout et entache parfois jusqu'aux plus belles vertus. De plus, il se manifeste de très bonne heure : l'enfant n'en est malheureusement pas dépourvu.

Mais ce n'est pas de cette sorte d'orgueil, commun à tous les hommes, dont nous voulons nous occuper.

Il est des enfants dont le défaut dominant est un amour-propre exagéré, et qui, à huit ou dix ans, sont de véritables petits prodiges d'orgueil, si l'on peut s'exprimer ainsi. De telles natures paraissent souvent intraitables. Comment les manier le plus habilement possible ?

Il n'est pas difficile de reconnaître une nature orgueilleuse, car ce vice pénètre tous les actes de l'enfant : il lui donne une susceptibilité insupportable, un entêtement qui semble indomptable il le rend insoumis.

L'enfant dominé par l'orgueil n'a confiance qu'en lui : il ne doute de rien, n'écoute aucun conseil, à plus forte raison n'obéit à aucun ordre. Il tient à ses idées et ne veut jamais avoir tort. Il aime à se mettre en avant.

Il m'était donné, un jour, d'entendre le récit d'un petit bonhomme de huit ans que je voyais pour la première fois. Je fus frappée du nombre incalculable de "je" et de "moi" qui revenaient sans cesse dans ce récit. Il rapportait tout à lui-même. A l'en croire, lui seul avait joué un rôle intéressant. Cette seule observation m'inclinait à conclure que j'avais affaire à un petit orgueilleux : une étude ultérieure et plus approfondie vint corroborer cette opinion.

L'orgueil a de graves conséquences : on peut tout craindre de lui. Il importe donc de la déceler de bonne heure chez l'enfant afin de le combattre aussitôt. C'est relativement facile. Observez de près un enfant et vous aurez tôt fait de découvrir en lui le défaut dominant. Mais ce qu'il faudra connaître aussi, afin de lutter avec efficacité, c'est sa source. Il peut y en avoir deux, et selon qu'il viendra de l'une ou de l'autre, les rapports avec l'enfant seront différents.

Il peut provenir soit d'un caractère faible qui tâche de suppléer à la force qui lui manque par l'orgueil, soit d'une nature énergique qui exerce sa puissance et se croit invincible. Dans ce dernier cas, l'orgueil se manifeste avec violence et insolence.

La tâche de la mère éducatrice est rude avec de tels enfants, car ils supportent difficilement les observations ; il faut cependant les reprendre aussi souvent, sinon plus, que les autres. Comment faire ?

Il semble, tout d'abord, qu'on doive recourir le moins souvent possible au système des humiliations publiques dont certains parents usent pour mater l'orgueil enfantin. On attend, par exemple, une réunion de famille, pour révéler devant tout le monde (souvent c'est à table que cela se passe, au moment du dessert) la dernière faute et obliger le coupable à demander pardon à ses parents, à genoux, devant tous. Insigne maladresse ! L'orgueilleux, faible de caractère, en face de cette humiliation impitoyable, est abattu ; ce qu'il y a de meilleur en lui est brisé ; seul l'orgueil subsiste, même si l'enfant se soumet apparemment. Une leçon donnée avec une ferme douceur aurait pu l'humilier tout en lui laissant les moyens de se relever.

Il semble, cependant, qu'avec ceux dont l'orgueil se manifeste avec insolence, de tels moyens soient indispensables. Il est nécessaire de les humilier profondément, autrement dit de frapper fort, mais toujours avec tact et à propos. Et point n'est besoin toujours, pour cela, d'humiliation publique. L'orgueilleux ne veut avoir tort devant personne : il tirera un meilleur profit d'une bonne leçon que vous lui aurez donnée, vous, sa mère, en tête à tête, que d'un reproche fait devant d'autres. Au contraire, vous aurez fait un grand pas pour guérir votre enfant le jour où, après une ferme gronderie, il vous dira tout bas : " Pardon, maman, j'avais tort ", ce qu'il ne ferait jamais en public. N'oubliez pas que, dans toutes les langues, le mot " pardon " est un des plus difficiles à prononcer. Si bas qu'il vous soit dit, tenez-vous pour satisfaite, quitte à exiger un peu plus dans la suite.

D'ailleurs, pourquoi demander l'impossible ? C'est un principe d'éducation qu'il faut proportionner l'effort réclamé aux forces de l'enfant.

Est-ce à dire qu'on ne doive jamais gronder ou punir un enfant en présence d'autres personnes ? Non pas : si la faute a été publique, la punition sera publique, surtout si les spectateurs ont été des enfants sur lesquels l'exemple a une forte influence. Nous écartons ici seulement cette méthode qui consiste à humilier un enfant devant tout le monde, dans le *seul* but de réduire son orgueil. But d'ailleurs rarement atteint, car l'enfant est convaincu que vous en voulez à sa personne, non à son défaut ; il ne comprend pas la nécessité de l'humiliation que vous lui infligez : il vous déclare injuste et se révolte contre vous.

Autre point délicat dans l'éducation d'un orgueilleux : comment arriver à lui faire admettre et comprendre les observations inévitables ? Avec ces natures, plus encore qu'avec les autres, il faut prendre garde de ne faire que des reproches mérités. Car si l'enfant surprend une seule fois sa mère à énoncer une remarque injuste, l'autorité de celle-ci est bien compromise ; il se targuera de cet oubli pour se cabrer à la plus légère réprimande, essayant toujours

de prouver à sa mère qu'elle a tort contre lui. Ne lui en fournissez donc jamais l'occasion !

Il est important aussi de bien disposer l'enfant, de le maintenir dans l'état d'esprit que vous aurez reconnu le plus favorable pour lui faire admettre vos reproches. Un orgueilleux a nécessairement une forte dose d'amour-propre, et il n'est pas défendu d'utiliser cette tendance. Mgr Dupanloup, qui s'est tant occupé des enfants, et qui les a tant aimés, recommande cette méthode. On a le tort de s'imaginer que tout compliment excite l'orgueil de l'enfant. Des éducateurs ont pour principe de ne jamais féliciter un orgueilleux. C'est un tort : si l'enfant accomplit une action méritant une louange, qu'on ne la lui refuse pas, mais qu'elle soit faite en termes modérés et proportionnée à l'effort. Des félicitations données à propos sont un stimulant. Si l'occasion du compliment se présente au début de la journée, les observations venant ensuite seront plus facilement acceptées : l'enfant en comprendra et en admettra la justesse, sachant fort bien que vous voyez tout et récompensez également ses efforts.

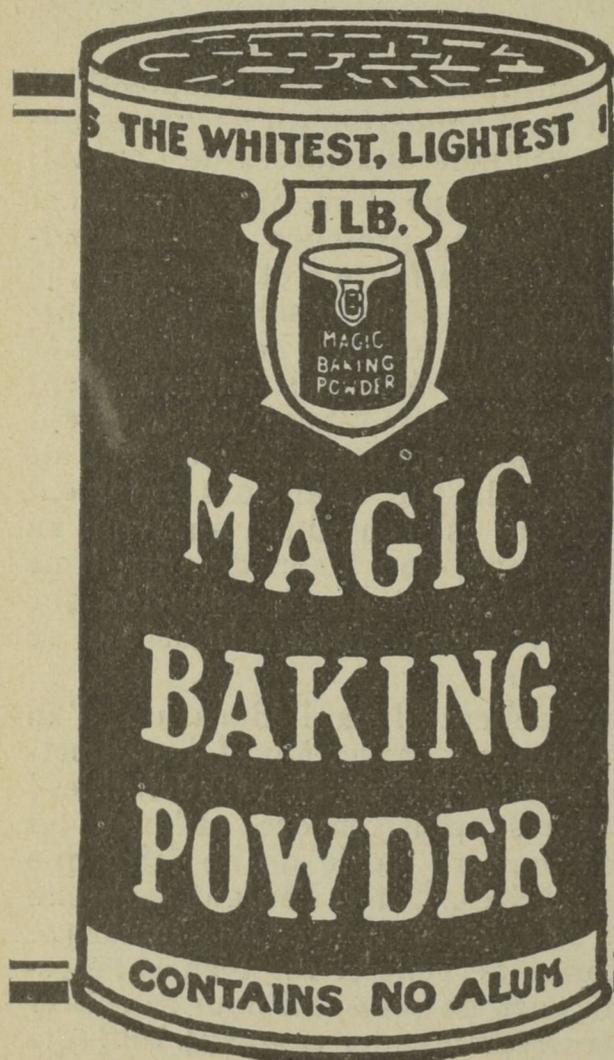
Refuser de reconnaître à un enfant les qualités réelles qu'il possède, comme tout autre, même si elles sont entachées d'orgueil, n'aboutit qu'à exalter son amour-propre. Les qualités que

vous lui refusez à tort, il se les accorde avec usure. Si, au contraire, vous les reconnaissez vous serez à même de l'aider à ne pas les exagérer.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'orgueil est une force très violente, mal dirigée, il est vrai, mais qui donne, par un côté, à la nature, du ressort. L'orgueilleux est souvent ardent et généreux, et ce qu'il faut, c'est non pas abattre, briser cette puissance, mais en faire un riche moyen d'action. Les humiliations excessives peuvent casser ce ressort, c'est encore une raison pour n'en user que modérément. D'ailleurs, ces natures, à moins d'être imbuës d'un orgueil entêté, doublé d'une étroitesse d'esprit, sont susceptibles de tendresse. Si vous savez les prendre, elles s'attacheront passionnément à vous avec toute l'ardeur dont leur caractère les rend justement capables. Dès lors, l'enfant acceptera tout de vous. L'enfant doit se sentir aimé pour être capable de se corriger de ses défauts et surtout de l'orgueil. C'est dans l'amour maternel qu'il ira puiser la force de se vaincre, et c'est peut-être là seulement qu'il la trouvera.

A. RAËL.

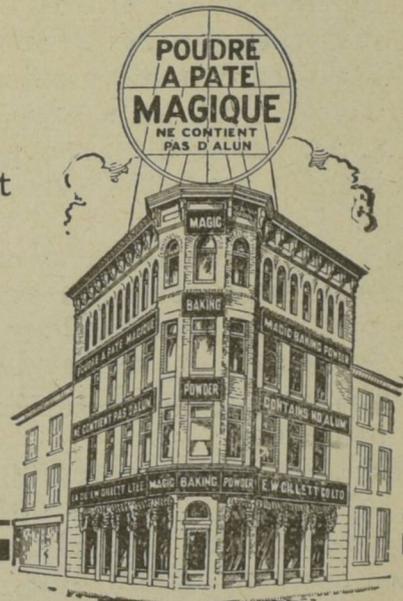
(*La Maison*).



Un Produit Canadien

Beaucoup plus de Poudre à Pâte Magique se vend dans la province de Québec que toutes les autres. Pourquoi? Parce que les cuisinières de Québec savent que la Poudre à Pâte Magique assure la parfaite cuisson. Un grand nombre de citoyens de la province de Québec gagnent leur vie par la vente de la Poudre à Pâte Magique et autres produits Gillett dans la province de Québec.

LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
Montreal Toronto Quebec



AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

DEVINETTES

1° Quand on est enrhumé, parce qu'alors on a toujours *la toux* (*l'atout*).

2° Parce que la Chine est un pays à *thé* (*athée*).

3° De peur que leurs chevaux ne prennent le *mors aux dents* (*le mort*).

LETTRES A RETRANCHER

De *Patiner*, retranchez le *T*, reste *Panier*.

De *Praline*, retranchez l'*L*, reste *Panier*.

De *Epinard*, retranchez le *D*, reste *Panier*.

De *Rapiner*, retranchez l'*R*, reste *Panier*.

TRIANGLE SYLLABIQUE

PA NO RA MA
NO TI CE
RA CE
MA

RÉBUS N° 62

Ait le cœur haut et l'esprit modeste.

Mot-à-mot : Haie — Le Cœur — O — aile — S
prix — Mode — est.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle A. Fortin, N.-D. du Rosaire, Montmagny ; M. J.-Georges Delisle, Petit Séminaire de Québec ; Mlle Celine Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlles Marie-Jeanne et Cécile Leclerc, M. Charles-Edouard Leclerc, Loretteville ; M. L.-P. Leclerc, E. E. M., 70½, rue St-Joachim, Québec ; Mlles Germaine Montambault, Alice Paré, Marie-Thérèse Paré et Raymond Paré, Deschambault ; Mlle Cécile Brisson et Anne-Marie St-Amour, Couvent de Plessisville.

M. Delisle, Mlle Lachapelle, Mme Dr J.-O. Drouin, (Grande Baie, Chicoutimi) et Mlle Fernande Dupuis nous ont envoyés les solutions juste du Casse-tête de mai dernier.

Ont trouvé toutes les réponses exactes :

Mlle Yvonne Laroche, G. M., Sanatorium du Lac Edouard ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mme Dr J.-A. Couillard, Sanatorium du Lac Edouard ; Mlle Lucienne Tardif, et M. Henri Chapdelaine, Couvent de Saint-Victor, Beauce ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac

Edouard ; Mlles Pauline Bégin et Brigitte Chapdelaine, Couvent de Saint-François du Lac, Yamaska ; Mlle Marie Drolet, inst., Champigny, P. Q. ; Mme J.-Ern. Drolet, 81, rue St-Pierre, Mlle Lucienne Reinhardt, 50 rue St-Jean, Québec ; Mlle Fernande Dupuis, Couvent de Plessisville.

Les prix ont été gagnés par Mme Dr Couillard et M. Henri Chapdelaine.

JEUX D'ESPRIT N° 73

DEVINETTE

Quel est le plus grand ennemi des poissons ?

RÉBUS GRAPHIQUE

vent	pir	venir
Bien	un	naît d'un

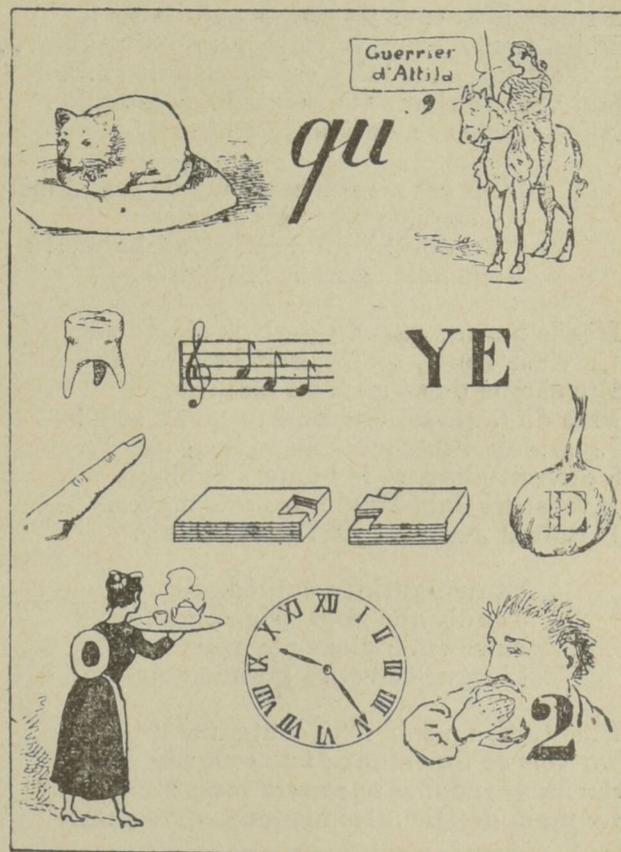
CHARADE

On descend mon *premier*,
On monte mon *dernier*,
On fête mon *entier*.

LOSANGE

Consonne — Ancien héros espagnol — Se dit de toute chose élégante — Fleuve — Voyelle.

RÉBUS N° 63



LE ROUET

Quoi ! vous voulez le faire disparaître
 Dans quelque sombre et triste corridor,
 Ce vieux rouet, qu'à travers la fenêtre
 Le gai soleil frappe d'un reflet d'or ?
 Si vous saviez la douce rêverie
 Qui, près de lui, si souvent m'a bercé !
 Si vous saviez à mon âme attendrie
 Tout ce que dit ce témoin du passé !

C'est le rouet de la grand'mère ;
 Il me semble encore la voir,
 Malgré l'âge, active ouvrière,
 Filant du matin jusqu'au soir.

Oui, je la vois, c'est elle, c'est bien elle !
 Sa robe sombre aux larges plis tombants,
 Sa coiffe antique et sa tête si belle,
 Si belle encor sous ses doux cheveux blancs !
 Ici, près d'elle, une cage est posée ;
 Là, le vieux chat dort devant les tisons,
 Et le soleil, à travers la croisée,
 Comme aujourd'hui, darde ses chauds rayons.

Quelle fête pour la grand'mère,
 Quand les oiseaux dans les beaux jours,
 Chantaient leur chanson printanière,
 Le vieux rouet tournant toujours !

Je vois l'école au sortir de laquelle,
 Avec bonheur grimpant notre escalier,
 De loin, déjà, m'arrivaient pêle-mêle
 Ce gai ramage et ce bruit familier.
 J'entrais. " Eh bien ! disait la bonne vieille,
 A-t-on point ri ? S'est-on point fait chasser ?
 Dois-je embrasser ou bien tirer l'oreille ?...
 — Non, grand'maman, vous pouvez m'embrasser."

Je le sens encor sur ma joue,
 Ce tendre et long et doux baiser.
 Et bientôt la petite roue
 De recommencer à jaser.

Comme elle fuit, rapide, obéissante !
 Et quel plaisir de voir, en même temps,
 Diminuer l'étope éblouissante,
 Croître le fil sous les doigts palpitants !
 Mais, tout à coup, le voilà qui s'embrouille...
 " C'est lui, c'est lui, c'est ce maudit garçon
 Qui veut toujours toucher à la quenouille !
 Allez-vous-en, monsieur le polisson ! "

Mais ces grands courroux de grand'mère
 Ne tardaient pas à s'apaiser :
 " Pardon ! " lui disais-je, et la guerre
 Ramenait un nouveau baiser.

Dès le matin, quand venait le dimanche,
 Ce vieux rouet, qu'il faisait bon le voir
 Enveloppé de sa chemise blanche,
 Près du fauteuil, endormi jusqu'au soir !
 La grande Bible aux naïves images
 S'ouvrait alors, et le temps s'oubliait
 A regarder Job, David, les rois mages,
 L'Enfant Jésus... Et l'aïeule priait.

Et de l'antique cathédrale,
 Tandis que nous lisions, parfois
 Nous entendions par intervalle,
 L'orgue élever sa grande voix.

Plus tard, un soir : " Écoute, me dit-elle,
 Tu vois ce fil, enfant ; tels sont nos jours :
 Sur la quenouille une main immortelle,
 La main de Dieu, les file longs ou courts.

Puissent les tiens, qui commencent à peine,
 Egaler ceux que je dois au Seigneur !
 Puisse surtout sa bonté souveraine
 A leur durée égaler ton bonheur ! "

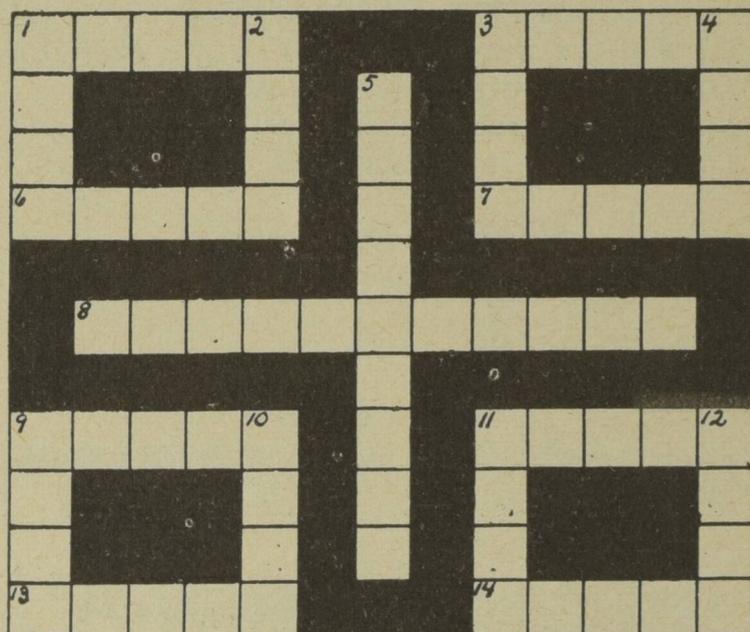
Et les deux mains de la grand'mère
 Se joignant au bord du rouet,
 Oh ! de quelle ardente prière
 Elle accompagna ce souhait !

" Les miens s'en vont, ajouta-t-elle encore,
 Et ma quenouille est bien près de finir.
 Au soir du jour qui pour toi vient d'éclorre
 J'arrive en paix, et je n'ai qu'à bénir.
 Quand du rouet de ta pauvre grand'mère
 Depuis longtemps le bruit aura cessé,
 Puisse une larme au bord de ta paupière
 Monter encore en songeant au passé ! "

Grand'mère, la voilà, cette heure ;
 Depuis longtemps il a cessé,
 Et,—regardez ! — votre enfant pleure
 Auprès du rouet délaissé.

Louis TOURNIER.

MOIS-CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- 1 — Mesure de la durée des choses.
- 3 — Temps du verbe manger.
- 6 — Parente.
- 7 — Rivière de France.
- 8 — Iles de l'océan indien.
- 9 — Poisson de mer du genre gade.
- 11 — Espèce de canard.
- 13 — Souillure.
- 14 — Note de musique qui vaut 2 blanches.

VERTICALEMENT

- 1 — Adverbe de quantité.
- 2 — Prudent.
- 3 — Conjonction.
- 4 — Pronom personnel féminin.
- 5 — Habitant de Nevers.
- 9 — Qui a perdu la vie.
- 10 — Tout ce qui existe.
- 11 — Titre donné aux descendants de Mahomet.
- 12 — Viscère situé dans l'hypocondre gauche.

Envoi de M. Jean-Jacques BROCHU,
 Collège de Sainte-Marie, Beauce.

Le petit jardin

LA duchesse de Broginova se leva, toute pâle, et s'approchant de la verrière entrebâillée, regarda dans la cour du palais : il n'y avait pas une âme. Déjà la malheureuse Altesse était abandonnée de ses serviteurs comme elle l'était de ses amis.

Un pli dédaigneux crispa sa bouche ; joignant les mains, elle chercha au-dessus des toitures voisines le grand rectangle bleu du ciel. Là était Celui qui ne l'abandonnerait pas. Les premières étoiles s'allumaient déjà comme de tendres lampes rassurantes ; combien de fois, appuyée au bras du duc régnant, son époux, combien de fois Donna Maria s'était attardée à cette même fenêtre !... Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, ils s'aimaient. Leur apanage était l'un des plus riches d'Italie. Ils possédaient l'amour de leur peuple. De leur union, où la politique n'avait eu rien à voir, un fils était né, puis une fille. Ce fut alors que la république de Venise étant menacée par les Turcs, fit appel à ses alliés, et le duc de Broginova partit avec sa petite armée.

A ce souvenir, de lourdes gouttes s'échappèrent des beaux yeux de Donna Maria. Elle revivait l'heure angoissante de ce départ : Lorenzo, si fier et si beau sous l'armure damasquinée, frénétiquement acclamé par son peuple, avait fait ses adieux à sa cour. Puis, prenant à part son cousin, le marquis de Longano, il lui avait confié son duché, sa femme et ses enfants, et le marquis avait accepté en des termes pleins de chaude affection. Hélas ! hélas !... une ambition démesurée efface quelquefois la tendresse et la loyauté dans le cœur des hommes !... Après deux mois de guerre, Lorenzo de Broginova était tombé aux mains des ennemis. La nouvelle de sa mort parvenait peu après à Venise et la république sérénissime la faisait annoncer avec précaution à la cour du disparu... Le grand deuil, porté un an, n'était pas tout à fait fini encore et déjà de menaçants événements s'accomplissaient. Le marquis de Longano n'avait pas tardé à se donner des airs de maître. Peu à peu, l'obéissance et le respect de tous avaient évolué vers lui. Donna Maria se sentait reléguée de plus en plus à l'arrière-plan : l'autorité du régent dominait la sienne propre.

Depuis quelque temps, poursuivant un plan machiavélique Longano faisait courir dans le peuple des bruits calomnieux. La duchesse, prétendait-on, originaire de Parme, cherchait à nouer des relations avec sa famille régnant là-bas..., relations politiques qui auraient pour but l'annexion du patrimoine de ses enfants à celui de ses pères ! On devine l'effervescence que de telles accusations provoquaient dans ce petit fief si jaloux de son indépendance. Donna Maria se voyait à la veille d'être séparée de ses

enfants, jugée, exilée, ou même condamnée peut-être à un sort encore plus rigoureux.

Ses enfants !... Que deviendraient ses enfants quand elle ne serait plus là pour les défendre ?... Cette pensée déchirante augmenta le flot de larmes qui couvrait les joues de la grande-duchesse, mais elle les réprima promptement, car un bruit de pas enfantins résonna dans la galerie : conduits par Mme de Malizzolo, leur gouvernante, son fils et sa fille venaient l'embrasser avant d'aller dormir. Avec quelle tendresse éperdue elle les serra contre sa poitrine !...

Paolo avait cinq ans, Giannina en avait trois. C'étaient deux ravissantes têtes d'anges qui eussent tenté le pinceau d'un peintre. Réunis dans les bras de leur mère, ils formaient à eux trois un tableau que la gouvernante contemplait avec émotion.

— Maman, demanda le petit, quand donc partons-nous pour San-Gennaro ?...

De toutes les propriétés particulières de la famille régnante, le domaine de San-Gennaro était la résidence la plus agréable. La cour y passait un mois chaque année au printemps ; mais bien que les aubépines eussent déjà fleuri les haies, aucun préparatif ne se faisait encore.

— Je ne sais pas, mon amour, soupira la grande-duchesse ; cela dépend de M. le régent.

— Croyez-vous qu'il permettra que nous allions là-bas ?... Ne pourrais-je pas le lui demander, puisque c'est lui qui commande ?

Donna Maria baissa la tête et ne répondit pas.

— C'est si gai, là-bas !... poursuivit le pauvre enfant d'un ton plaintif ; on peut jouer dans le beau parc toute la journée...

— ...Et l'on peut planter des petits jardins !... acheva Giannina de sa voix zézayante.

Des petits jardins !... Cela avait toujours été le jeu favori de Paolo, et forcément sa sœur partageait ce goût pour les plantes et les fleurs. Autrefois, le duc et sa femme s'étaient souvent amusés à regarder leur fils dessinant des parterres microscopiques, et figurant au moyen de brindilles et d'herbes les massifs de ces plantations en miniature. Le souvenir de ces temps heureux lui revint avec une telle force qu'elle ne put réprimer un sanglot, et sans chercher davantage à retenir les pleurs qui l'étouffaient, elle serra passionnément contre elle les deux enfants consternés.

Mme de Malizzolo se précipita vers la grande-duchesse.

— Altesse, supplia-t-elle, ayez du courage !...

Donna Maria la regarda à travers ses larmes.

La gouvernante était une femme d'une quarantaine d'années, d'une beauté discrète et effacée que sa mise modeste ne savait pas faire valoir. Le comte, son époux, était un gentilhomme de noble souche et commandait la milice des gardes civils de la capitale. Il ne

paraissait presque jamais à la cour, et, peu ambitieux n'avait jamais su attirer sur lui la faveur de son maître.

Mme de Malizzolo s'était laissée glisser aux pieds de l'Altesse déchue, et entre ces deux femmes, l'une assise, l'autre agenouillée, les petits enfants effarés semblaient des oiseaux captifs.

— Ayez du courage, répéta la comtesse. Vous avez encore des amis dévoués.

— Moi?... fit Donna Maria avec un sourire amer ; hélas !... à part vous, je ne vois pas trop qui peut s'intéresser à mon triste sort !... Nul ne s'inquiète si je suis destinée à mourir ou à vivre ; nul ne songe à se demander si je ne serai pas bientôt séparée de mes enfants !...

Elle sentit les doigts brûlants de la comtesse serrer avec force sa main glacée.

— Ne vous épouvantez pas, Madame !... supplia la gouvernante ; accueillez d'un cœur calme ce que je vais vous dire : l'ordre est donné de conduire demain vos chéris à San-Gennaro et de vous enfermer au château d'Encize...

— Mon Dieu !... gémit la duchesse faiblement.

— ... Chut !... on veille : je le répète, vous avez des amis.

Penchée en avant, elle articula dans un souffle insaisissable :

— Je vais emmener les enfants comme d'habitude, mais j'aurai soin de les coucher tout vêtus dans leurs petits lits. Vous, Madame, vous prétexterez la beauté de cette nuit pour demeurer priant et rêvant à cette place, et vous renverrez vos femmes et les flambeaux. A minuit, un homme viendra dans la cour et vous fera signe. Vous fermerez la verrière, sortirez de cette salle comme si vous vouliez gagner votre chambre, et par le petit escalier des pages vous descendrez rejoindre cet homme. Il vous donnera un froc de moine et vous fera sortir du palais. Au delà des esplanades une voiture vous attendra, et j'y serai avec les deux petits. Nous fuirons, Madame, dans la direction où il vous plaira d'aller.

Donna Maria ouvrait des yeux un peu égarés, où l'appréhension et la joie se mêlaient d'étrange manière.

— Hélas ! balbutia-t-elle ; pouvons-nous vraiment nous fier à l'homme que vous dites ?...

Mme de Malizzolo sourit avec sérénité.

— Oh ! oui, Madame ! répondit-elle simplement : c'est mon mari.

*

* *

— Holà, comte !... Vous voilà bien tard en bien pieuse compagnie... Bonsoir, mon Révérend Père !...

Le moine, les mains enfouies dans ses larges manches, répondit par une révérence, et, si-

lencieux, le capuchon rabattu sur le visage, resta plongé dans son oraison.

Depuis qu'ils cheminaient de la cour intérieure au dernier rempart de Broginova, on les avait déjà interpellés trois fois en des termes à peu près analogues, et, pour la quatrième fois, le commandant comte de Malizzolo répondit au curieux :

— Vous savez que la milice civile est de garde ? Un de mes hommes s'est trouvé subitement fort malade, et ayant probablement quelque péché sur la conscience, a réclamé un prêtre.

— On ne doit jamais refuser cela à un chrétien, fit l'interlocuteur.

— C'est pourquoi je suis allé chercher ce bon Père. Mais le malade s'étant trouvé mieux, j'ai dérangé le Révérend pour rien. Je le raccompagne jusqu'à la poterne et j'ai mis l'homme aux arrêts pour lui apprendre à se bien porter.

— Ah ! ah ! ah ! ... Belle conclusion, vraiment !... Belle conclusion !... Cette histoire est à faire mourir de rire... Bonsoir, comte ; bonsoir, mon Révérend...

Déjà le commandant de la milice et le moine s'éloignaient rapidement. Sous le froc de bure, le cœur de la duchesse battait à coups pressés et formulait la plus déchirante prière qui soit jamais sortie d'une poitrine maternelle.

Sans autre rencontre ils arrivèrent à la poterne ; mais ici, la vue d'un groupe de pages les obligea à faire un détour, à descendre dans un préau et à remonter en escaladant un chemin de ronde. La duchesse s'accrocha, pour s'aider, aux arbres qui croissaient le long de ce préau. Elle faillit même tomber parce qu'un rameau céda, restant dans sa main. Bientôt enfin ils sortirent définitivement de l'immense palais-forteresse et traversèrent l'esplanade absolument déserte au delà de laquelle dormait la ville.

Une faible lumière parut, trouant l'ombre à peu de distance. C'était la lanterne de la voiture où se trouvaient déjà Mme de Malizzolo et les enfants, parvenus jusqu'ici par un autre chemin.

Huit hommes formaient une petite escorte de cavaliers et l'un d'eux tenait un cheval destiné au comte.

Donna Maria s'élança vers la portière ouverte et saisit dans ses bras ses enfants à demi endormis.

— Mes amours !... Mes chéris !... pleura-t-elle.

— Où voulez-vous aller, Madame ?... demandait M. de Malizzolo debout près du marche-pied et se découvrant respectueusement. Désirez-vous que nous prenions la direction de Parme ?...

La duchesse tressaillit : là-bas, elle était née ; là-bas, elle possédait encore des biens, des parents chéris...

— Non ! répondit-elle cependant avec une énergie fière ; je ne veux pas sembler donner raison aux accusations de M. le régent. Je n'irai pas à Parme.

Elle réfléchit une minute, puis gravement :

— Mon époux a donné sa vie pour Venise, dit-elle ; c'est donc à Venise que je confierai mes enfants et moi-même.

Puis d'un geste plein de grâce elle tendit sa main au comte, qui la baisa avec émotion.

— Nous vous devons notre salut, murmura-t-elle. Je ne l'oublierai pas.

Quelques minutes plus tard, la voiture était lancée à fond de train sur la route. Les cavaliers l'escortaient, pistolet au poing, et le comte de Malizzolo qui chevauchait le dernier se retournait fréquemment pour surveiller la route. Les enfants s'étaient rendormis ; la gouvernante et la duchesse se mirent à égrener leur rosaire. Ce fut alors que Donna Maria s'aperçut qu'elle avait gardé sans ses doigts crispés le rameau rompu tout à l'heure : c'était une branche de saule... tout ce qu'elle emportait, hélas !... du palais où elle avait été si heureuse !...

Avec un soupir, elle la fixa à l'agrafe de sa ceinture, et sans vouloir s'attarder à des souvenirs trop doux qui auraient amolli son courage, elle se remit à prier.

*

* *

A l'aube on atteignit un petit village où l'attentive sollicitude de Malizzolo avait fait préparer un repas et retenu des chevaux de réchange. On s'arrêta une demi-heure à peine. Le comte, anxieux, donna le signal du départ.

— On va certainement lancer des cavaliers à notre poursuite, dit-il. Il faudrait nous hâter.

La course folle reprit sur la route. Les enfants ne cessaient de demander si l'on allait enfin à San-Gennaro. Donna Maria, accablée de fatigue et d'émotion, céda au sommeil. Vers midi, lorsqu'elle s'éveilla, sans s'arrêter l'on mangea les quelques provisions que le comte avait fait placer dans les caissons de la voiture ; Paolo trouva cela très amusant, mais Giannina pleura, réclamant sa petite assiette d'argent chiffrée et la tasse de lait tiède qui constituait son dessert habituel.

Le crépuscule les trouva déjà très loin de la ville. On s'arrêta au bord de la route ; les deux femmes, harassées, descendirent, et les enfants avec des cris de joie saluèrent une prairie, un ruisseau, des arbres, tout un paysage exquis que dorait le soleil couchant.

— On va faire un petit jardin !... cria tout de suite le garçonnet.

— Oui ! oui !... approuva Giannina en battant de mains.

La mère, la gouvernante et tous les rudes hommes de l'escorte oublièrent les soucis et le danger pressant pour regarder s'épanouir l'allé-

gresse de ces jeunes êtres. En un instant le petit jardin fut dessiné au bord du ruisseau. De beaux cailloux polis en firent la limite, et des brins d'herbe plantés çà et là figuraient les pelouses.

— Il faudrait un arbre au milieu, un bel arbre !... s'écria le petit duc en regardant autour de lui. Oh ! maman !... donnez-moi cette branche que vous avez à votre ceinture : ce sera un arbre superbe !...

Avec un mélancolique sourire la duchesse de Broginova détacha de l'agrafe le rameau déjà à demi fané et le contempla un instant : les saules qui avaient ombragé ses heureuses promenades, jadis, dans le préau de la forteresse, lui laissaient cette mince branche pour l'accompagner sur le chemin de son exil. Mais il fallait la laisser ici, cette branche ; ici, au bord de ce ruisseau qui ranimerait peut-être de sa fraîcheur les feuilles affaissées !... Doucement elle le tendit à son fils. Le petit garçon s'en empara aussitôt, et le plantant triomphalement au milieu de ce domaine en miniature, déclara d'un air grave :

— Voici le parc des Saules, que j'érige en principauté, et que j'offre à ma chère maman.

Tous applaudirent, tandis que les yeux de Donna Maria se mouillaient de larmes de joie.

Cependant le crépuscule commençait à épaissir ses brumes. M. de Malizzolo, soucieux, proposa d'abandonner cette place et de s'engager dans un chemin de traverse, qui semblait conduire à un petit hameau que l'on apercevait à flanc de colline.

— Nous y trouverons un repas et un gîte, dit-il. Les chevaux se reposeront et nous repartirons demain, dès l'aube. Ce plan a-t-il l'agrément de Votre Altesse ?...

La fugitive accepta volontiers. Cette halte, ce moment de répit avaient réconforté son âme, et elle commençait à reprendre espoir. On se réinstalla donc dans la voiture, et, les cavaliers menant par la bride leurs montures, on s'engagea au pas dans le chemin étroit que l'ombre du soir envahissait.

*

* *

Au galop de leurs chevaux frémissants, vingt soldats du régent suivent la route de Venise. Sur toutes les routes, d'ailleurs, qui sortent de Broginova, pareille troupe armée s'élançait : la fureur de Langanò a été terrible en apprenant l'évasion de ses victimes, et il faut qu'on les lui ramène, coûte que coûte.

Tandis que les autres poursuivants galopent à l'aventure, ceux-ci n'ont pas tardé à comprendre qu'ils sont sur la bonne piste. Les roues de la voiture, les sabots des chevaux ont laissé dans la fange de la route des traces parfaitement visibles. L'espoir d'une récompense enflamme le zèle des soldats. Ceux-ci sont d'ailleurs entièrement dévoués au régent qui les tient tous, plus

ou moins, par quelque secret d'où dépend leur honneur ou leur vie. Singulier dévouement, tout fait de terreur et de honte !

Au premier village, les soupçons se confirment : les voyageurs, ont pris un repas ici, changé de montures, acheté quelques provisions de route. La description que font les paysans de la belle dame triste, des deux enfants et du reste de la troupe, s'accorde à merveille avec le signalement des fugitifs.

— En selle ! en selle ! crie le chef à ses hommes. Ce sont eux, nous les tenons !...

La chevauchée repart, furieuse, et se poursuit toute la nuit. Deux heures avant l'aube, dans le merveilleux clair de lune qui argente la route, le soldat qui galope en tête et qui est chargé de surveiller les traces de la voiture, s'arrête tout à coup.

— Eh bien !... Qu'y a-t-il ?... s'écrie le chef en accourant près de lui.

— Plus de traces !...

— Comment ! plus de traces ?...

— Voyez plutôt vous-même.

Tout le monde met pied à terre ; attentivement, les regards baissés interrogent le sol.

— Ici !... ici !... s'écrie un soldat, regardez : les traces continuent sur ce chemin détourné !...

— Bon ! fait le chef en se frottant les mains, nos oiseaux sont allés se reposer au hameau de Grigente. Ils dorment : nous allons les prendre au gîte. De la prudence, mes enfants ; les chevaux en bride et au pas.

Il réfléchit une minute, puis ajoute :

— Nous ne les réveillerons pas. Nous ferons simplement une petite embuscade à la sortie du hameau, et quand nos gens voudront reprendre leur voyage nous les cueillerons en passant.

... Et, abandonnant la grand'route, les sbires du marquis de Longano s'engagèrent dans le chemin de Grigente.

*

* *

Si, au lieu de se détourner de la route, ils avaient continué tout droit devant eux leur chevauchée, ils n'eussent pas tardé à rencontrer une seconde troupe composée d'une dizaine de cavaliers et qui cheminait en sens inverse. En tête, un homme grand et bien pris dans son vêtement de voyage semblait dévoré d'un profond désir d'arriver, car il ne cessait de presser sa monture, ce qui l'isolait un peu du reste de la troupe.

Un jeune page, attentif à le suivre, risqua enfin timidement :

— Vous êtes en grande hâte, Monseigneur !... Regardez comme votre coursier est blanc d'écume...

— C'est vrai, constata le cavalier. En quel état doivent être alors ceux de mon escorte qui sont loin d'avoir l'endurance du mien !...

— Ils n'en peuvent plus, répondit le page. Et les hommes sont presque aussi las que leurs montures.

— Pauvres gens ! s'écria le seigneur ; la joie et le souci qui se partagent mon cœur sont égoïstes : je voudrais avoir des ailes et je ne songe pas que ceux-ci n'éprouvent pas la même hâte... Excuse-moi, Jacopo. Nous ferons halte dans un instant pour laisser souffler gens et bêtes.

Il y eut un petit silence, coupé par le galop saccadé des chevaux. Puis, le voyageur qui semblait si impatient reprit :

— Depuis que je foule la terre de mes États, depuis que j'interroge les paysans que je rencontre, je sens une crainte croissante envahir mon âme ! Que te dirai-je, mon ami ?... Il me semble que mon épouse et mes enfants sont en péril, qu'ils m'appellent à l'aide et que je ne puis leur répondre !... Je fais, tout éveillé, le rêve qui m'a torturé cent fois pendant les longues nuits de ma captivité.

— Oh ! Monseigneur, protesta le page, M. de Longano n'aurait pas failli à l'amitié ni à l'honneur ?...

Le cavalier ne répondit pas, mais ses dents se serrèrent et il piqua de l'éperon son cheval qui bondit. Ce fut d'ailleurs le suprême effort de l'animal : il chancela sur ses jambes, visiblement épuisé.

— Halte ! commanda le noble voyageur en se retournant vers ses compagnons de voyage.

Ceux-ci accueillirent l'ordre avec une satisfaction visible et tout le monde mit pied à terre. Le clair de lune allait s'effaçant parce que déjà se levait l'aube. Les premiers rayons roses chassaient les dernières brumes d'argent.

— A la fin de ce jour qui commence, songea le voyageur, je serai près d'eux.

Il s'écarta un peu de la troupe et se dirigea, rêvant, vers un ruisseau qui coulait près de là.

— Maria, chère Maria, pensait-il ; se doutait-elle de la joie qui lui arrive ?... Elle doit tant m'avoir pleuré !... Et mes enfants ?... Ils ne me reconnaîtront pas, sans doute. Ah ! comme j'ai hâte de les serrer dans mes bras !... Que Dieu soit mille fois remercié et béni pour la miraculeuse délivrance qui m'a rendu vivant à mes alliés, à mon pays, à mes bien-aimés !...

Il marchait fiévreusement le long du ruisseau, prêtant une oreille distraite aux joyeuses conversations des hommes qui formaient son escorte et que Venise lui avait fournis pour lui faire honneur. Déjà il songeait à donner le signal d'un nouveau départ quand soudain, dans son décor de cailloux polis, d'herbes et de fleurettes, la ramille de saule se dressa à ses pieds et attira ses regards.

— Un petit jardin ! fit-il ému ; un petit jardin comme Paolo aimait tant en faire !...

Oubliant tout, il se baissa pour considérer l'œuvre naïve.

— Jadis, dans le parc de San-Gennaro ou dans les préaux de mon palais de Broginova, le cher petit enfant dessinait de semblables parterres. Du bout de son doigt il menait la fantaisie gracieuse des allées, et l'imagination suppléait à tout ce qui manquait. Il disait : ici, c'est un lac ; là, c'est une cascade ; puis loin je place une statue, et ce brin de paille est un peuplier. Comme l'enfance est heureuse parmi ses fictions charmantes, et comme nous étions heureux, la duchesse et moi, en regardant notre fils bien-aimé planter ses petits jardins !...

Tandis que le voyageur rêvait ainsi, le temps coulait sans qu'il s'en rendit compte ; la plaine devenait rose, les chevaux prêts à repartir s'ébrouaient et poussaient de longs hennissements.

— Mon mignon Paolo doit s'amuser encore à dessiner des jardins en miniature. Celui-ci me rappelle ceux d'autrefois... jusqu'à ce brin de saule planté au milieu, et qui, si mes yeux ne m'abusent, ressemble aux beaux saules argentés bordant les anciennes douves de ma forteresse.

Il regarda autour de lui, cherchant l'arbre auquel ce rameau avait dû être cueilli par l'enfant qui avait joué là. Et sa surprise fut grande lorsqu'il s'aperçut que nulle part aux environs il n'y avait de saule...

— D'où vient donc ce rameau, alors ? songea-t-il, repris par ses pressentiments. Qui l'a apporté ici, et quelle main enfantine a tracé ce petit jardin ?...

A rêver, à s'interroger devant ce parterre en miniature, le duc Lorenzo avait laissé passer l'heure du départ. Les soldats s'interrogeaient, étonnés de cette méditation prolongée, et le page Jacopo s'approchant de lui allait lui faire respectueusement observer que le jour s'était levé, lorsque soudain, sur la gauche, au flanc de la colline, des coups de mousquet retentirent...

Le duc se dressa et devint terriblement pâle.

— Qu'est ceci ?... dit-il d'une voix bouleversée.

— On attaque une voiture !... cria l'un des soldats qui avait la vue perçante.

— En selle, mes amis !... et pour Dieu, hâtons-nous !...

Les cavaliers de Venise, le duc et le page à leur tête, se précipitèrent vers l'embuscade...

*

* *

— C'est vous !... enfin !... c'est vous !... balbutiait Donna Maria reprenant connaissance entre les bras de son époux.

Celui-ci, pleurant et riant, entouré de ses enfants et de ses fidèles, considérait de temps à autre avec un sombre mépris les rares survivants des sbires du régent Longano. Désarmés, liés deux à deux, les misérables faisaient triste mine.

En quelques mots, le comte de Malizzolo avait mis son maître au courant des événements et une effrayante colère s'amassait dans le cœur du duc Lorenzo.

— Je le ferai pendre !... avait-il dit avec un terrible geste de menace.

Lentement, dès que Donna Maria fut assez remise, on se mit en route et ce fut vers Broginova que l'on se dirigea. Les gens de Grigente, avertis du retour de leur prince, avaient apporté toutes les fleurs de leurs jardins pour en orner la voiture. Si bien que la fin de ce voyage prit toute l'apparence d'une marche triomphale, et il n'y manquait rien : pas même la cohorte des captifs derrière le char du vainqueur.

Comment se répandent les nouvelles ? Ceci est toujours demeuré un mystère. L'air, les oiseaux, les nuages les emportent et les sèment peut-être. Et il faut bien qu'un prodige de ce genre se soit accompli ce soir-là, puisqu'en arrivant à Broginova les voyageurs trouvèrent un arc de triomphe, des bouquets, un compliment, trois harangues, un peuple en délire et des carillons. Mais ils ne trouvèrent point le marquis de Longano, qui en voulant fuir comme un lâche était tombé dans le fleuve, où il se noya.

Le duc Lorenzo n'oublia jamais que le petit jardin dessiné par ses enfants avait été la cause de leur providentielle rencontre. Il érigea en principauté le hameau et les terres de Grigente, et les donna en fief au petit Paolo. Celui-ci apprit ainsi tout jeune à gouverner des sujets et à les rendre heureux, quoique ce soit là un talent que l'on n'acquiert pas seulement par l'expérience, mais bien par la pratique des lois divines de justice et de charité.

Mariam CATALANY.

(*L'Etoile Noëliste*).

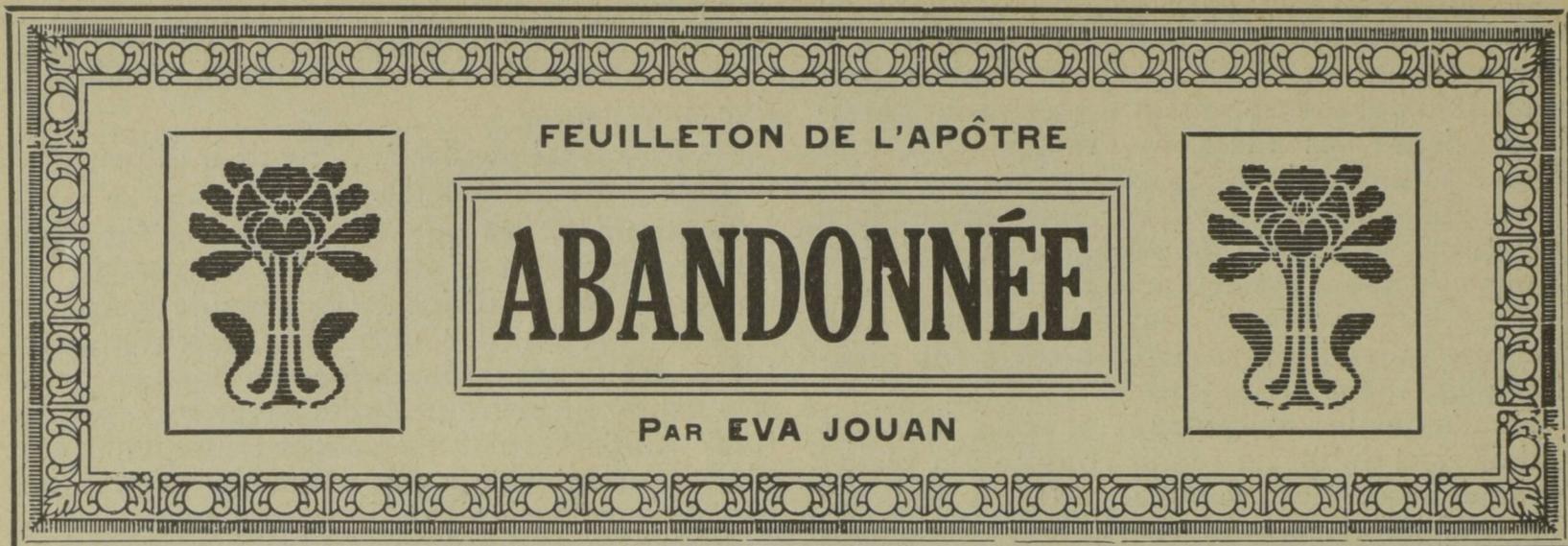
—
Le *Miroir des Ames*, avec les seize tableaux traditionnels. Livre célèbre destiné à faire un grand bien dans les familles. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix : 35 sous ; 38 sous franco.

—
Les Orientaux appellent la mort " un saut dans l'ombre " ; et, depuis que Jésus s'est élevé triomphant du mont des Oliviers, qu'est-elle autre chose qu'un élan dans la lumière !

Marie JENNA.

BEAU LIVRE

Un livre d'art que l'on peut mettre entre toutes les mains est celui de M. A. Durand, *Les Vierges des grands Maîtres*, illustré de nombreuses gravures. En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix franco : \$0.75.



10

CHAPITRE IV

UNE VISITE À UN TOMBEAU

Décembre touchait à sa fin. La fête de Noël, prélude de celles si navrantes et si belles des jours saints et de Pâques, était arrivée, et Mireille se promettait une douce joie de la messe de minuit qui devait les réunir tous à l'église de Cléguer.

Dans l'après-midi, Paule l'avait accompagnée chez Mme Kerlan, afin de porter à Marie la belle poupée parlante, à Louis le grand cheval blanc à la longue crinière, sur lequel il caracolait dans les allées du jardin. Avant de descendre les superbes joujoux de la voiture, Mireille avait jeté un regard anxieux dans la salle.

— Sont-ils là ? avait-elle demandé à Mme Kerlan qui s'avavançait, heureuse de la revoir.

— Qui ?

— Les enfants !

Elle prononça ces mots avec tant de sérieux que les jeunes femmes ne purent s'empêcher de rire.

— Voyez-vous, la grande personne ! fit Louise.

Mais Mireille, tout occupée de son sujet, pria le cocher de transporter les cadeaux de Noël.

— Un par un, Guillaume, et prenez bien garde de les briser !

— Ne craignez rien, demoiselle, tout arrivera à bon port.

— Que nous portes-tu là, ma chérie ?

— Les présents du petit Jésus pour Marie et Louis, dit-elle ; vous allez voir comme ils sont beaux !

Et elle s'empressait d'enlever les enveloppes qui les préservaient des chocs. Ces jouets splendides firent pousser des cris d'admiration à la femme du contremaître.

— Mais tu nous combles, ma chère petite ! Après une fortune, tu me donnes encore la joie de voir mes enfants ravis !

— Ce n'est pas moi, tu sais, bonne amie, mais bien le Jésus de Noël qui les leur apporte. Tu vas les cacher, et ce soir, quand ils seront couchés, tu les placeras près de leurs sabots. Car ils croient encore à la visite du ciel, eux.

— Et toi ? ... Non ! ...

— On m'a détrompée, et j'en suis bien désolée : cela était si doux !

— Qui donc ? demanda Paule avec intérêt.

Mais Mireille eut un geste vague et ne répondit pas.

— Je n'aurai pas le plaisir de voir Marie et Louis aujourd'hui, reprit-elle, il ne faut pas qu'ils me voient !

Et, légère, après un baiser à Mme Kerlan, et la confiance qu'elle irait à la messe de minuit avec tout le monde, elle monta dans la voiture. Elle trouva son père aux Magnolias où il devait dîner et passer la soirée en attendant l'heure solennelle qui le verrait, chrétien fervent, agenouillé dans l'humble église, où la crèche de l'Enfant-Dieu brillerait dans l'ombre.

— Je vais vous enlever Mireille pour quelques jours, Mesdemoiselles, annonça le comte pendant le repas.

Et répondant à leurs regards interrogateurs :

— Je voudrais aller avec elle jusqu'à Peilrac, avant que les jours froids ne nous en empêchent. Puis il me tarde de faire ce voyage, ou plutôt ce pèlerinage avant la fin de ce mois. Mireille ne peut laisser se terminer cette année qui l'a rendue à son père sans aller prier près des chers morts dont elle a été tant aimée.

— Oh ! je le veux bien, papa ! fit la petite fille. Et je ferai un beau bouquet pour fleurir le tombeau de mère et de grand'mère ; tu me le permets, n'est-ce pas, maman ?

— Oui, chérie, dit Paule avec effort. Je te confectonnerai une belle gerbe des fleurs que tu préfères.

— Je cueillerai surtout celles que j'ai soignées dans la serre, elles seront ainsi plus agréables à mère.

M. de Peilrac prit la brune tête de sa fille entre ses mains, et, la rapprochant de lui, il la baisa avec amour.

— Il y a dans le même petit cimetière la tombe où repose celui qui a été le tuteur aimant et dévoué de ta mère ; lui aussi te chérissait Mireille !

— Je lui aurais rendu sa tendresse, et je lui apporterai des fleurs.

Ce retour vers des souvenirs douloureux avait assombri Roger ; il dut se faire violence pour recou-

vrer son calme, afin de se montrer courtois à cette table où la plus grande sympathie le recevait.

L'heure de se rendre à l'église arriva. La température, sans être glacée, s'était un peu refroidie ; les étoiles brillaient d'un vif éclat dans un azur profond, et un léger croissant de lune montait lentement au-dessus des grands arbres.

La confortable voiture du comte vint se ranger devant le perron. Le trajet était court du château à Cléguer, mais il était préférable de ne pas exposer Mireille à l'air vif de la nuit.

Ce n'étaient pas les puissants de ce monde qui remplissaient la petite église bretonne ; à part les habitants des Magnolias et quelques personnes des environs, la cour du Roi des rois n'était formée que de simples et de petits, ceux, du reste, que les anges avaient réveillés de leurs chants d'allégresse en cette nuit mémorable qui donnait aux hommes un Sauveur. Ce ne fut qu'après l'adoration des bergers que l'étoile céleste guida les mages aux riches présents jusqu'à la crèche de Bethléem.

Que d'âmes pieuses se présentèrent à la Table Sainte pour recevoir Celui qui, s'étant abaissé jusqu'à devenir un petit enfant afin de nous mieux toucher, se fait encore plus petit dans l'Hostie pour nous donner l'immense bonheur de le posséder en notre cœur.

Après la Communion, où Paule avait demandé ardemment à Dieu de l'aider dans le suprême sacrifice qui allait s'imposer à sa tendresse, la jeune femme gagna le chœur, et, accompagnée par Alice, elle chanta de sa voix chaude et harmonieuse ce superbe Noël d'Adam, qui courbe notre front et l'élève ensuite jusqu'au ciel.

Le comte, la tête dans les mains, écoutait ce chant qu'il avait entendu tant de fois dans de magnifiques basiliques, mais qui, jamais comme ce soir en cette chapelle, ne l'avait autant touché. Mireille, agenouillée près de lui, semblait en extase.

Et la voix montait, montait toujours, vibrante et pure, sous les voûtes assombries, emportant avec elle vers les régions divines tous ceux qui palpitaient d'une même foi et d'une même espérance, et oublièrent, en l'y suivant, leurs peines et leurs pénibles labeurs.

En sortant de l'église, Roger, d'une voix où éclataient la plus intense émotion et l'admiration la plus vive, félicita la jeune femme, et la remercia de ce moment inoubliable.

— J'ai entendu bien des artistes, Mademoiselle, mais aucun ne m'a procuré cette jouissance presque surhumaine que j'ai goûtée ce soir.

Paule paraissait aussi vivement émue ; à peine put-elle balbutier quelques paroles. Mais Mireille se jeta à son cou en lui disant :

— Tu m'embrasses quand j'ai bien fait, maman ; à mon tour je veux te montrer à quel point tu as bien chanté en te baisant cent fois.

— Comme cette cérémonie sera très longue, dit Mlle Irène en riant, montons en voiture, tu en auras alors tout le loisir.

Et ce fut pelotonnée sur les genoux de la jeune femme que la petite fille fit la route de Cléguer au château.

Le lendemain de Noël, elle partait pour Bayonne avec son père.

Paule avait suivi longtemps des yeux la voiture qui emportait son trésor ; puis, d'un accent lassé, elle dit à sa sœur :

— Allons, je commence aujourd'hui à essayer de me passer d'elle. Il me faut oublier mon rêve !

En arrivant à Peilrac, Mireille s'écria :

— J'ai déjà vu ce château !

— Oui, ma chère petite, son ensemble est celui des Magnolias.

L'enfant secoua la tête.

— C'est au contraire en arrivant à Montscorff que je me suis imaginée avoir été autrefois, il y a bien longtemps, dans des lieux semblables.

Même sous la préoccupation du moment qui allait peut-être lui dévoiler le mystère de l'enlèvement de sa fille, le comte sourit un peu tristement pendant en entendant cette fillette de neuf ans parler d'un temps très lointain. Il ne l'interrogea pas, ne voulant rien brusquer, et ils entrèrent dans la riche demeure, reçus pas les vieux serviteurs qui montraient toute leur joie de revoir enfin cette petite fille tant pleurée.

La première visite fut pour la chapelle où reposaient celles qui n'avaient pas eu, elles, cet immense bonheur. En déposant sur l'autel la gerbe choisie avec tant de soins et d'affection, Mireille pleura, Roger mêla ses larmes aux siennes, et cette fois son désespoir ne fut pas atténué par la présence de sa fille ; au contraire, ses regrets étaient plus profonds.

Que n'aurait-il donné pour voir, en ce jour béni où il ramenait l'oiseau perdu au nid paternel, pour voir sa mère et sa femme accourir à leur rencontre afin de l'y recevoir !

Et il s'abîmait dans une désespérance sans bornes.

Mais la petite main de Mireille vint encore panser la plaie de ce cœur ulcéré. Elle passa douce et caressante sur ses yeux humides, et s'enroula ensuite à son cou.

— Père, je suis là !... murmura-t-elle timidement.

Il la pressa sur sa poitrine.

— Oh ! sans toi, chérie, qui me retiendrait dans la vie !...

Ils revinrent vers Peilrac et entrèrent dans le parc. Arrivés au bord de ce gave qui roulait encore ses flots troublés par les pluies d'automne, ils s'arrêtèrent, aussi bouleversés l'un que l'autre.

Mireille étendit le bras vers les saules de la rivière, et comme si un voile se déchirait pour lui montrer le passé :

— C'est ici que l'homme est venu !... fit-elle.

— Quel homme ?... interrogea le comte, le cœur lui battant à en mourir.

— Celui qui m'a prise !... Ah ! je ne sais plus !... ajouta-t-elle, comme si un souvenir survenait soudain en elle.

Le père, tout frémissant, la fit asseoir sur le banc de granit placé sous un grand marronnier, et l'entourant de sa plus caressante étreinte :

— Ecoute-moi bien, mon aimée ! Si la crainte de voir arriver du mal aux gens qui t'ont enlevée à moi retient tes paroles, je te jure par la mémoire de ta mère que je leur pardonnerai tout ce qu'ils m'ont fait souffrir. Ainsi dis-moi tout.

L'enfant parut se recueillir, puis elle murmura :

— Je jouais près de la rivière, quand un homme parut devant moi... Il me fit peur et je voulus m'enfuir, mais il me retint par le bras et me jeta sur la tête quelque chose de blanc... et je ne me souviens plus de ce qui arriva alors.

— Ce misérable t'aura endormie à l'aide d'un stupefiant qu'il t'a fait respirer ! s'écria le comte. Oh ! l'infâme... le bandit !...

Il regrettait en cet instant le serment qu'il venait de prononcer. Il aurait été heureux de voir cet homme puni pour ce rapt qui avait causé tant de désastres, tant de douleurs ! Mais, se maîtrisant, il interrogea de nouveau Mireille.

— Qu'arriva-t-il ensuite ? Où te réveillas-tu, ma pauvre chérie ?

— Je me revois dans une voiture, où nous couchions, où nous mangions avec Marcello, Juana et Carlo. Il y avait aussi des singes et des chiens savants qui faisaient toutes sortes de tours.

Le malheureux Rogèr eut un cri violent de colère et de douleur.

— Ainsi tu avais été enlevée par des saltimbanques ! s'écria-t-il. Et ils t'obligeaient sans doute à des exercices souvent périlleux pour gagner ta misérable existence ?

— Oui, répondit-elle laconiquement.

Il la prit entre ses bras.

— O pauvre petite fleur ! si choyée, si aimée, dans quel milieu abject étais-tu tombée ! Bafouée, accablée de coups !...

Mireille reprit vivement :

— L'homme était méchant, il me grondait parfois, mais il ne m'a jamais battue. Quant à Juana, que je nommais ma mère, elle m'aimait, elle, et me donnait tout ce que je désirais. Et moi aussi je l'aimais, et je l'aime encore. Si je n'ai pas parlé, c'est que j'avais peur de la voir arrêtée et mise en prison.

— Alors je n'hésite pas à lui pardonner le mal commis si elle a été bonne pour toi.

— Je croyais d'abord que j'étais sa petite fille, j'avais oublié tout ce qui s'était passé avant ; un jour, j'ai entendu Juana reprocher à Marcello de m'avoir volée. Et plus Juana m'aimait, plus le maître devenait méchant.

— Il était jaloux de cette affection, murmura M. de Peilrac. Comment t'ont-ils abandonnée ? ajouta-t-il.

— Oh ! ce ne fut pas Juana ! Je tombai du trapèze, et je me fis une blessure à la tête. Marcello, voyant que je ne pouvais plus travailler, engagea une autre petite fille, Zénia, et il m'acheta une belle poupée pour m'amuser : il était redevenu bon. C'est alors que Juana me mit au cou mon beau collier d'or. Et m'étant endormie après le déjeuner, je me réveillai chez Mme Kerlan.

— Les misérables t'auront encore procuré un sommeil factice pour mieux réussir dans leur ténébreux projet !

Et en proie à une exaspération sans borne, le comte se leva du banc et se promena à grands pas, les yeux farouches. Mireille vint encore passer son bras sous le sien.

— Il ne faut pas appeler Juana ainsi ! dit-elle d'un ton animé. Elle me chérissait comme une fille, et j'ai toujours été heureuse près d'elle.

— Oui, mais elle te laissait travailler jusqu'à en mourir !

— Bien souvent je ne faisais que paraître sur la scène, sans faire d'exercices, ce n'est que dans les derniers mois que le maître criait quand je ne le voulais pas.

— Ah ! ne parlons plus de ces choses affreuses, ma pauvre bien-aimée ! Tu as assez souffert loin de nous, loin de ton milieu, pour essayer d'oublier ces douloureuses années. Maintenant que tu m'es rendue, j'y emploierai toute mon affection, et si ton bonheur ne dépend que de moi, il sera immense, ma chérie, immense !...

Pendant les quelques jours qu'ils passèrent à Peilrac, le comte redoubla de tendresse et de gâteries pour sa fille. Il la conduisit chez leurs amis où elle fut fêtée, surtout à la sous-préfecture d'où était sorti pour elle le bonheur présent.

En passant dans une des rues de Bayonne, Mireille s'arrêta à la vitrine d'un grand joaillier.

— Que désires-tu ? lui demanda son père en souriant.

— Un souvenir de mon grand voyage pour maman et tante Irène, fit-elle.

— Entrons, répondit vivement M. de Peilrac.

Et bientôt, la fillette, avec un goût étonnant, choisissait deux délicieuses parures formées de boucles d'oreilles, d'une broche et d'une bague. L'une, ornée de perles fines d'une grande beauté, était destinée à Paule ; l'autre, enrichie de grenat, devait être offerte à Mlle Irène.

Puis, avisant deux mignonnes montres d'or, jolies à ravir avec les petits brillants et les saphirs qui les constellaient :

— Ne feraient-elles pas plaisir aux jumelles, dis, père ? Regarde, elles sont toutes pareilles !

Et le comte, souriant encore, fit enfermer les petites montres qui partirent le jour même pour Majorque, avec le portrait de l'enfant qui savait si bien reconnaître l'affection qu'on lui témoignait.

Malgré toutes les marques d'amitié qui lui furent prodiguées à Bayonne, ce fut l'âme sereine qu'elle monta dans le train à destination de la Bretagne.

CHAPITRE V

L'EXPIATION

Le printemps était venu.

Une fraîche senteur s'échappait déjà des bois où se montraient, timides encore, les pâles violettes aimées de tous, et, dans chaque arbre aux bourgeons

gonflés par la sève, un nid s'encastrait entre deux branches, autour duquel voltigeait un couple affairé.

Tout parlait de joie, de paix, d'amour ; tout dénotait une vie intense en cette campagne que les jours maussades avaient faite si morne.

Et cependant, dans la chambre étrange d'une roulotte, arrêtée en plein bois, à proximité de la ville de Bonn, un homme se mourait, insensible à ce renouveau, dont le vieux cheval qui traînait le lourd véhicule broutait les jeunes pousses, une lueur de joie en ses yeux mornes.

A quelque distance de la voiture, une fillette et un jeune garçon, accroupis dans l'herbe, fêtaient aussi à leur façon le retour du soleil. L'une tressait une couronne de pâquerettes, tandis que son compagnon, tout en sifflant un air vainqueur, se taillait une flûte champêtre dans une branche de coudrier.

Trop peu de mois s'étaient écoulés depuis la kermesse de Lorient pour que l'on pût hésiter à reconnaître en eux Zénia, la jeune gymnaste, et le pitre Carlo.

Il n'en était pas ainsi pour Marcello et Juana. Etendu sur un lit de douleur, une pâleur livide répandue sur le visage d'un amaigrissement extraordinaire, le saltimbanque respirait avec difficulté, et des plaintes s'échappaient sifflantes, de sa poitrine oppressée. Près de lui se tenait sa femme.

En elle aussi un changement immense s'était fait. Pâle et triste sous ses vêtements sombres, elle n'offrait plus que l'ombre de cette belle créature qui s'asseyait, droite et fière, à l'entrée de la baraque, pour distribuer les billets des représentations.

Le départ de Bianca, cette enfant qu'elle aimait de toute sa tendresse de mère jamais assouvie, de tous ses remords toujours à l'état latent dans son cœur fiévreux, ce départ l'avait anéantie. En elle, plus de ressorts, rien que des mouvements machinaux de pauvre esclave placée sous une main de fer, et qui doit marcher envers et contre toutes souffrances.

Bien des fois elle avait voulu s'enfuir de l'Allemagne où ils avaient continué à résider, afin de revenir vers cette Bretagne où toute son âme était restée ; toujours la main brutale s'était appesantie sur elle, et, forcée de demeurer, elle avait continué à tourner dans le même cercle abhorré, écoeuvée de tout. C'est ce qui donnait à ses grands yeux cerclés de bistre cet éclat sinistre, c'est ce qui détendait ses lèvres en deux cercles où s'imprégnait le plus profond désespoir.

L'homme qui l'avait précipitée dans cet abîme de fautes et de douleurs gisait, à son tour, terrassé par une maladie terrible qui ne lui laissait aucune minute de répit. Un soir, à la suite d'une représentation, un froid subit et mortel s'était abattu sur ses robustes épaules et l'avait contraint à gagner sa couche tout frissonnant. Le lendemain une pneumonie se déclarait, et aujourd'hui le médecin qui le soignait avait perdu tout espoir.

Oubliant tous ses griefs devant ce malade accablé que la mort guettait, Juana l'avait soigné avec un grand dévouement ; mais il devait être inutile. Marcello allait bientôt rendre compte à Dieu de sa

vie troublée par tant de méfaits, dont le plus affreux était le rapt cruel de cette petite Mireille.

C'était la plus grande préoccupation de la jeune femme, quand l'homme qu'elle avait aimé assez follement pour tout abandonner allait disparaître peut-être à jamais. S'il devait se présenter devant Dieu sans avoir essayé de réparer son crime ? Et cette éventualité, redoutable pour son âme pieuse, faisait frissonner Juana comme si cette heure suprême était déjà sonnée.

Aussi, en lui présentant le breuvage qui devait adoucir son mal, lui dit-elle doucement :

— Marcello, ne voudrais-tu pas voir un prêtre ?

Il se redressa brusquement, et paya ce mouvement par une violente quinte de toux. Quand elle prit fin, sa femme essuya son front moite, et, le soulevant légèrement, elle le fit boire.

— Un prêtre !... balbutia-t-il enfin. Tu me crois donc perdu ?

— Non, et nous espérons te sauver, ainsi que le docteur me le disait ce matin ; mais nous sommes tous mortels, Marcello, et ce moment arrivera pour toi comme pour moi. Il y a longtemps que tu as abandonné toutes pratiques religieuses, et je voudrais profiter de cette maladie qui te montre combien est grande la faiblesse humaine, combien nous sommes peu de chose, devant la mort, je voudrais te voir revenir à Dieu, le seul grand, le seul fort. Après cette vie il y en a une autre, mon ami, elle est éternelle, et nous y serons placés selon nos mérites, et aussi selon notre repentir.

Le malade exhala une faible plainte, et de nouveau une sueur brûlante inonda son visage. Juana se pencha encore et l'étancha à l'aide d'un fin mouchoir ; puis ses lèvres s'appuyèrent sur ce front que plissaient les soucieuses pensées, et d'une voix où passa toute son angoisse :

— Aie pitié de toi-même, Marcello, et si Dieu a jugé l'heure extrême venue, ne quitte pas ce monde avec ton redoutable secret.

— L'enfant !... murmura-t-il.

— Oui, celle que nous nommions Bianca et qui s'appelle Mireille.

— Qui te l'a dit ?

— La médaille d'or qu'elle avait au cou.

Il eut un regard effaré, et ses mains se crispèrent sur le drap.

— Je t'en supplie ! recommença-t-elle avec prière, dis-moi tout ce qui concerne cette petite fille, afin que je répare, si tu ne peux le faire toi-même. Tu sais que je t'ai bien aimé ; au nom de cet amour parle.

Le moribond sembla combattre encore avec lui-même, puis, viancu :

— Soulève-moi un peu, Juana... je vais tout t'avouer.

Elle arrangea ses oreillers, et lorsqu'il y fut commodément appuyé, elle alla vers la fenêtre regarder ce que devenaient les enfants. La fillette tressait toujours ses fleurs ; le jeune garçon avait disparu dans le bois. Sûre de n'être pas dérangée, Juana revint s'asseoir près du lit.

— Je t'écoute, dit-elle.

Marcello ferma les yeux comme pour s'isoler et commença :

— Tu n'avais pas d'enfant, et tu en souffrais. Lors de mon voyage en France pour réclamer à Bertrand cette somme prêtée qu'il ne voulait pas nous rendre, je passai près d'une magnifique demeure située non loin de Bayonne, et je vis dans le jardin une petite fille qui jouait parmi les fleurs au bord de la rivière.

Comment la pensée de te l'apporter m'est-elle venue ? C'est sans doute parce que je t'aimais avec passion et que je te voulais complètement heureuse... Je pénétrai le lendemain dans la propriété bordée par un mur assez bas, et je guettaï le petit être que je convoitais. Je m'étais muni d'un flacon de chloroforme afin de le lui faire respirer et de pouvoir l'emporter sans cris, sans péril... Car une autre pensée m'était venue, et je désirais réussir dans cette entreprise. Nous venions d'acheter la roulotte, et cette enfant si belle ne pouvait que nous être très utile pour nos représentations...

Il s'arrête, épuisé.

Juana, palpitante, approcha encore la tasse de ses lèvres.

— Bois, fit-elle, cela te reposera.

Il put reprendre le lamentable récit.

Par un hasard heureux pour moi, la petite fille vint toute seule jouer sur la rive ; elle s'amusa à cueillir des fleurs dont elle remplissait une petite corbeille... Je me présentai brusquement à sa vue ; elle s'effara, mais avant qu'elle eût pu jeter un cri, je lui couvris le visage d'un voile imbibé de chloroforme... L'effet fut très prompt, elle tomba inanimée sur le gazon, et je pus l'emporter sans éveiller l'attention.

— Et tu ne te dis pas alors quelle douleur allaient avoir ses parents ? s'écria Juana, ne pouvant plus contenir son indignation. Aucun sentiment de pitié ne fit vibrer ton cœur ?

— Ils étaient riches, les gens qui habitaient ce splendide château ; ils avaient sans doute d'autres enfants ; que de raisons pour se consoler !

— On n'oublie jamais, jamais, la perte d'une petite fille telle que Mireille, répondit la jeune femme d'une voix tremblante. Ah ! qu'ils doivent encore la pleurer. Il vaut mieux savoir son enfant mort que de ne pas connaître la destinée qui lui a été faite !

— Ses parents la croient morte : avant de disparaître, j'avais suspendu son chapeau à la branche d'un arbre penché sur l'eau.

— O profanation !... Ah ! pauvre chérie ! pourquoi ai-je cru en la recevant à la fable que tu avais si bien imaginée ! J'aurais pu alors la rendre à sa famille, et je ne serais pas troublée par ces remords qui me conduiront au tombeau !...

Marcello s'était affaissé sur ses oreillers, cette longue confession l'avait brisé. L'approche de la mort l'affolait aussi ; il se sentait bien malade, et il avait peur de l'au-delà. Aussi, lorsque sa femme, se reprenant à la prostration qui l'avait jetée sur son siège, se rapprocha de lui et lui eut dit :

— Achève ton œuvre bien tardive de réparation, Marcello, nomme-moi les parents de l'enfant !

— Je ne les connais pas !... lui répondit-il.

Puis il ajouta d'une voix faible :

— Fais chercher le prêtre.

Juana eut un éclair de joie en ses yeux sombres. Elle courut à la fenêtre, et appelant Zénia, qui, parée du collier et de la couronne de pâquerettes, se regardait complaisamment dans un petit miroir, elle lui dit d'aller à la ville prévenir un prêtre qu'un mourant le désirait.

— Est-ce que le maître va mourir, [Madame ? s'écria la fillette, une épouvante dans le regard.

— Oui.

Zénia arracha vivement sa parure de fleurs qui la faisait si jolie, la jeta dans l'herbe, puis elle disparut en courant.

Une demi-heure plus tard, l'homme de Dieu remplaçait Juana près de la couche, et Marcello se déchargeait de tout ce qui bourrelait sa conscience depuis tant d'années.

Quelques instants après, il mourait, la main dans celle de sa femme, plein de résignation et de repentir, après avoir demandé pardon à cette compagne de sa triste existence qu'il avait torturée tout en l'aimant.

Les simples funérailles accomplies, Juana quitta le petit cimetière où elle laissait dans une terre étrangère ce Marcello, tant chéri jadis que ses yeux désolés avaient encore trouvé des larmes pour le pleurer, malgré tout. Elle revint avec Zénia et Carlo dans la roulotte qu'elle allait bientôt abandonner pour entreprendre sa tâche de réparation.

— Qu'allons-nous devenir, Madame ? demanda tristement la fillette.

— Le saltimbanque qui m'achète la roulotte et tout le matériel m'a promis de vous engager, répondit la veuve ; c'est un brave homme, qui vit en famille, vous serez heureux chez lui. Il doit venir me voir cette après-midi afin de régler notre marché, et il vous fera ses conditions.

— Nous vous regretterons, maîtresse ! gémit Carlo.

— Oh ! oui, vous êtes si bonne ! dit à son tour Zénia.

Juana les embrassa affectueusement, tout attristée aussi de s'en séparer. Elle doubla les gages qu'elle leur devait, et les présenta à leur nouveau maître.

C'était, en effet, un homme bon et probe, et la jeune femme éprouva moins de regrets en se séparant de ces enfants à qui elle s'était attachée.

— Nous ne vous oublierons pas, lui disaient-ils en la quittant, nous penserons souvent à vous !

— Ma pensée vous suivra également pendant ces voyages à travers le monde, mes chers enfants !

— Qui sait, Madame, nous nous reverrons peut-être un jour ? dit Zénia.

La veuve de Marcello secoua négativement la tête.

— Dans la maison où je me retirerai, on est mort au monde ! murmura-t-elle.

*

* * *

Quelques jours plus tard, sous ses grands voiles de deuil Juana arrivait à Karentrech, et se faisait con-

duire à l'auberge, afin de s'enquérir adroitement de la petite abandonnée.

Après un repas léger qu'elle prit à la hâte, sans trop savoir ce que l'on plaçait devant elle, tant son inquiétude était extrême, elle jeta les yeux sur un journal qui se trouvait à proximité. Le hasard la servait. Un fait divers de ce numéro relatait l'abandon d'un enfant nouveau-né dans une ville du Midi. Elle ne peut s'empêcher de pousser une exclamation qui attira l'attention de l'hôtesse, une grosse femme à l'air bon, qui portait la petite coiffe de mousseline sur des cheveux d'un gris argent.

— Encore un assassinat, Madame ?

— Non, fit Juana, c'est un pauvre petit être qui, à peine né, a été abandonné sur la rue.

— Une malheureuse mère sans doute qui, ne pouvant nourrir l'enfant, l'a jeté à la pitié des passants ; elle a encore mieux fait que de le tuer.

Un silence se fit, que la jeune veuve ne savait comment rompre pour renouer la conversation. Elle craignait tant de se trahir !

Ce fut l'hôtelière qui la reprit.

— Un fait à peu près semblable s'est passé non loin d'ici, il y a quelques mois, dit-elle.

Et, devant l'air attentif de Juana dont le cœur battait à se briser, elle continua.

— Une petite fille de huit à neuf ans fut trouvée au carrefour des Quatre-Chemins, par Mme Kerlan, la femme d'un contremaître du chantier de Caudan. On n'a jamais su par qui elle avait été abandonnée, parce qu'elle ne voulut pas parler.

— Et qu'est-elle devenue ? interrogea la pauvre femme, parvenant à dominer son immense émotion.

— Des dames nobles et riches, Mlles de Montscorff qui habitent une propriété près de Cléguer, l'avaient adoptée, mais son père s'est retrouvé, et il va l'emmener à Bayonne quand elle aura fait sa première Communion.

— C'est heureux !

Ce fut tout ce que put balbutier Juana.

Le père de Mireille !

Elle allait se trouver en présence du père de l'enfant !

Tant qu'elle avait cru pouvoir la rendre à ses parents, elle espérait obtenir son pardon par son action même, mais maintenant ! Et c'est à peine si elle écouta l'hôtesse qui avait repris :

— Oui, une note envoyée à un journal a mis ce monsieur, un noble très riche aussi, sur la trace de sa fille, et maintenant elle va reprendre sa place auprès de lui.

Juana s'était levée ; elle n'avait plus qu'un désir : aller vers Cléguer, et essayer de voir sa Bianca tant aimée. La revoir, l'embrasser avant d'aller s'enfermer dans un monastère pour y pleurer sa vie !

Elle paya sa dépense, et sortit pour se diriger vers Lorient. C'est là qu'elle trouverait une voiture qui la conduirait au château de Montscorff sans éveiller les soupçons.

L'aubergiste la regardait disparaître et murmurait :

— Pauvre femme ! elle a l'air d'une égarée. Le chagrin sans doute ! Elle a dû perdre mari et enfant.

La digne hôtesse ne savait pas être si près de la vérité.

Bientôt Juana était sur la route de Cléguer. Arrivée au bourg, elle dit au cocher de l'attendre, puis, se faisant indiquer le château de Montscorff, elle descendit le chemin si pittoresque, bordé de toutes les fleurs charmantes que le printemps avait déjà fait éclore.

Une crainte tourmentait la triste veuve : l'apparition vengeresse du père de Mireille. Elle voulait bien revoir sa douce chérie, s'emplir les yeux de sa chère image ; si elle pouvait seulement embrasser ses petites mains caressantes, elle partirait moins désespérée pour son Espagne, où elle avait résolu de terminer ses jours désolés à l'ombre d'un couvent, mais non le père, qui pourrait lui jeter le crime de Marcello à la face. Oui, il avait été épouvantable, cet attentat, mais celui qui avait eu la barbarie de le commettre était mort, et Juana ne voulait pas d'insultes sur sa mémoire.

Elle gagna une prairie parsemée de pommiers en fleurs où les merles sifflaient, où le Scorff coulait en chantant entre des rives étoilées d'iris d'or. Le ciel avait revêtu son azur de fête ; des nuées blanches, telles de vaporeuses dentelles, y passaient rapides.

Une paix bienfaisante à l'âme de la désolée tombait de toutes ces choses radieuses, et la brise embaumée qui se jouait dans les fleurs rafraîchissait son front brûlant qu'elle avait découvert du crêpe sombre.

Sur un pont de bois traversant la rivière, elle aperçut soudain deux femmes en robes claires et s'arrêta, le cœur palpitant. Les promeneuses se dirigeaient vers elle, et bientôt elle poussait un cri où il y avait de l'amour, de la douleur, de l'effroi, en reconnaissant Mireille appuyée câlinement au bras d'une jeune femme.

A cette exclamation, une autre y répondit, vibrante, et l'on y devinait aussi une affectueuse allégresse.

— Juana ! . . .

Et, quittant Paule, l'enfant se précipita dans les bras tendus si follement vers elle.

— Ma bien-aimée ! . . . Ma petite fille ! Je te revois, enfin ! . . .

— O mère ! Je t'attendais toujours ; je savais bien que tu serais revenue !

Juana l'éloigna d'elle pour la mieux admirer dans cette robe blanche aux velours noirs qui avait remplacé la sévère toilette de deuil, après ces quelques mois écoulés.

— Que tu es belle ! reprit-elle extasiée. Tu as recouvré ta pleine santé.

Mlle de Montscorff, à qui M. de Peilrac avait dévoilé le secret de l'enlèvement, ne voulait pas troubler d'un mot ces épanchements. Elle ne quittait pas du regard celle qu'elle continuait à appeler sa fille : si on allait la lui ravir encore !

— Et Marcello ? interrogea Mireille d'une voix craintive.

— Tu n'as plus rien à redouter de lui, ma chérie ; il est mort !

La fillette resta muette. Elle avait trop souffert sous ce maître cruel pour trouver une parole à ajouter.

— Tu vas venir au château, reprit-elle, et, maintenant que tu es libre, tu y demeureras avec nous. N'est-ce pas, maman ? ajoute-t-elle en se rapprochant de Paule, la main de Juana dans la sienne.

— Je n'en suis pas digne !... murmura la veuve. Oh ! Mademoiselle ! Soyez bénie ! s'écria-t-elle en tendant ses doigts joints vers la jeune femme, qui n'avait pas la force de lui dire une phrase d'encouragement, c'est vous qui avez réparé notre monstrueuse action...

— Oui, bien épouvantable de la part d'une femme, en effet. Comment avez-vous eu la courage d'abandonner un petit être que vous semblez aimer ?

— Ecoutez-moi avant de me blâmer ! fit Juana d'une voix sourde. Je ne connaissais pas le sinistre projet de Marcello ; il nous avait tous endormis pour mieux le faire réussir ; et c'est quand ce sommeil léthargique a pris fin que j'ai deviné le drame affreux qui venait de se jouer près de moi.

— Mais vous pouviez intervenir, alors.

— C'est ce que j'ai fait. J'ai sommé mon mari, aussi mon maître, hélas ! de me rendre cette enfant, ou sinon je le dénoncerais à la justice. Puis il me fit remarquer une femme qui venait vers la croix au pied de laquelle Bianca, non, Mireille, gisait endormie encore. Je voulus savoir si elle la relèverait, je me suis rapprochée peu à peu, me cachant derrière les arbres, et j'appris par les paroles dites à la petite fille qu'elle voulait l'adopter comme sienne. Que pouvais-je offrir à Mireille ? La continuation de cette vie écœurante qui la faisait lentement mourir ? Ne valait-il pas mieux la laisser aller avec cette paysanne qui semblait douce et bonne ?

Paule prit un air moins sévère.

— Ceci prouve que vous n'avez pas participé au crime d'abandon ; mais le rapt, comment l'expliquez-vous ?

Juana raconta la dernière confidence reçue au lit de mort de Marcello.

— J'ai été coupable de le croire, ajouta-t-elle ; j'avais tant de confiance en lui ! Je l'aimais. Oh ! je m'accuse, je m'accuse d'avoir consenti à accepter cette enfant, sans me préoccuper de vérifier les assertions de mon mari !

— Malheureuse ! s'écria Paule, si vous saviez quels deuils ont suivi ce vol ! La grand'mère de Mireille est morte devant ce gâve où elle croyait sa petite-fille engloutie, et sa mère, après avoir langué six ans comme une désespérée, s'est éteinte à son tour d'une maladie de cœur aggravée par ces ressouvenirs.

En entendant ces paroles, la veuve jeta encore un grand cri, et s'assit brusquement sur un tronc d'arbre, avec de longs sanglots.

A cette vue, Mireille, qui, les yeux agrandis, avait assisté en silence à ces explications, Mireille s'agenouilla près de celle qui l'avait soignée et aimée comme une mère en lui disant :

— Tu ne savais pas, tu n'es pas coupable. Ne pleure pas ainsi !

Juana la releva, puis, à genoux :

— C'est moi qui dois m'humilier devant toi, ô Mireille ! C'est moi qui te demande pardon, et avec

toute mon âme, de tout le mal arrivé par la faute de celui qui n'est plus ! Ah ! si je pouvais donner ma vie pour te rendre tes chères mortes !... Mais non, cela n'est pas possible. Mon Dieu, je voudrais mourir !...

Et une crise de désespoir la rejeta, la figure entre les mains, sur le vieux tronc.

— Ce que vous dites là n'est pas d'une chrétienne ! prononça Paule sévèrement. Demandez à vivre, au contraire, pour racheter votre faute par la pénitence.

— C'est mon intention, sanglota-t-elle en se relevant. Je vais partir pour l'Espagne et me retirer dans un cloître où je soignerai les pauvres déshérités de ce monde. Mais je voulais auparavant revoir Mireille, je désirais recevoir son pardon.

— Tu n'en as pas besoin, Juana, puisque c'est Marcello qui a tout fait. Console-toi et viens vers mon père !

Elle eut encore un geste de recul.

— Non, non ! fit-elle. Trop de mal lui est arrivé par nous, je ne veux pas me trouver en sa présence. J'aurais peur de sa malédiction sur un mort !

— On respecte toujours ceux qui ne sont plus, quelles qu'aient été leurs fautes, reprit Paule d'un ton adouci. Allons, pauvre créature, vous avez assez souffert, assez aimé pour être pardonnée !

Et la noble fille lui tendit la main.

La veuve la saisit respectueusement, et la portant à ses yeux mouillés de pleurs :

— Ah ! soyez encore une fois bénie, Mademoiselle, et que Dieu vous donne tout le bonheur que vous méritez si bien ! Adieu, Mireille, ajouta-t-elle, prie quelquefois pour la pauvre Juana, elle t'a bien aimée !

L'enfant éclata en sanglots.

— Et moi aussi je t'aime ! s'écriait-elle au milieu de ses larmes. Ne pars pas !

— C'est impossible ! Je suis indigne de vivre parmi d'honnêtes gens. Puis ma présence raviverait trop de douloureux souvenirs.

— Je vous comprends, et je vous approuve, dit Mlle de Montscorff. Avez-vous de l'argent ? questionna-t-elle tout bas.

— Merci, Mademoiselle, le produit de la vente de la roulotte et une somme qui me reste encore me suffiront amplement. Adieu, dites bien au père de Mireille tous mes regrets, tous mes remords !...

— Allez, pauvre infortunée, et que Dieu vous soutienne !

Juana baisa encore Mireille, puis elle la mit dans les bras de Paule en murmurant :

— C'est elle qui sera ta mère, elle en est digne.

Et l'enfant, se sentant tendrement pressée sur ce cœur qu'elle savait tout à elle, vit partir la jeune femme, non sans regret, mais au moins sans désespoir.

Quand Juana eut disparu, Paule embrassa Mireille en lui disant :

— Tu prieras pour elle le jour de ta première Communion, afin que Dieu lui accorde la paix de l'âme.

Et, tendrement enlacées elles reprirent le chemin du château.

(à suivre)